

La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

10ème Année, No 9

SEPTEMBRE 1917

PRIX
10 CENTS



La Terre qui s'Ouvre. (Voir intérieur.)

N'Attendez pas les Prix d'Hiver

APPORTEZ-
NOUS
MAINTENANT
VOS
FOURRURES
QUI
ONT BESOIN
DE RE-
PARATIONS



Adressez-vous
sans retard à la
vieille maison
de confiance à
CELLE QUI
N'A JAMAIS
TROMPE
SES CLIENTS

¶ Comme par le passé, nous nous chargeons de la confection, du remodelage et de la réparation des fourrures qui nous sont confiées.

¶ Nos prix sont toujours les plus bas, et notre travail est toujours garanti.

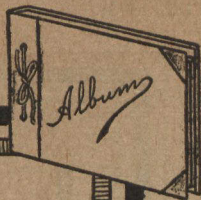
¶ Le personnel de nos ateliers est composé d'ouvriers et d'ouvrières connaissant à fond leur métier et possédant une expérience de plusieurs années.

¶ Une vieille fourrure réparée par nous paraît toujours aussi bien qu'une neuve et dans bien des cas dure aussi longtemps. Nous transformons et remodelons à peu de frais les fourrures démodées ou défraîchies.

¶ Apportez-nous avec confiance, et le plus tôt possible, les fourrures que vous désirez faire réparer ou refaire, et soyez assurés que par nous le travail sera fait avec soin, promptitude et à votre entière satisfaction.

Cher Desjardins & Co
Limitée

130 Rue Saint-Denis, Montréal
Tel. Est 1537 et 3007. Gros et Détail.



La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1835)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. **ENCADREMENT.**

LIVRES RELIGIEUX. Musique et Chant grégorien. **RELIURE.**

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. **MUSEES.**

ARTICLES DE CLASSE : Français, anglais latins, grecs. **SAYNETTES ET DRAMES.**

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

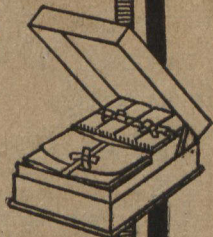
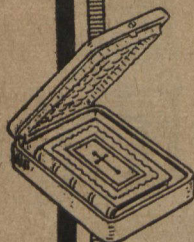
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAUX. Meubles. Livres Perpétuels. **IMPRESSIONS.**

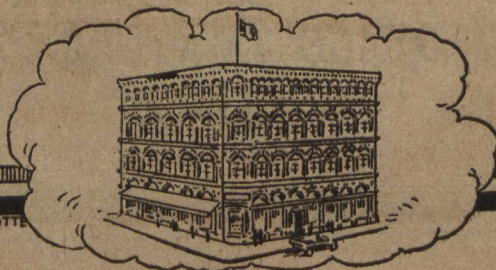
TAPISSERIES. Papiers peints reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie Granger Freres, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTRÉAL.



ED. J. MASSICOTTE



LA DUREE DU LINGE

Nous employons absolument
tous les meilleurs moyens pour
faire du bon ouvrage et pour
donner à tous nos clients un
service parfait. Voilà pourquoi
les gens difficiles font faire leur
blanchissage à la

**UPTOWN
7640**

LIVRAISON
DANS
TOUTES LES
PARTIES
DE LA VILLE

TOILET LAUNDRY

CO. LTD.

Recommandée par "The Montreal
Housewife's League".

**NETTOYAGE TEINTURE "VALET
SERVICE"**

La Jambe
Artificielle
de CONRAD

MARTIN

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en



*Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☞

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal

SOMMAIRE DU NO DE SEPTEMBRE 1917

	Pages		Pages
La Danse des milliards	7	Les jours sombres d'une veuve	122
Superstitions et Talismans	9	La combustion spontanée	122
Ce que signifie un instant	14	Les plantes lumineuses	123
LA MAGIE EN FAMILLE :		A quelle distance peut-on voir	123
Objet retrouvé	15	Un fouet électrique	123
La femme sans corps	15	A quelle hauteur l'oiseau vole	123
TRAVAUX D'AMATEURS :		Une nouveauté musicale	124
Un tabouret utile	17	Les animaux sur mer	124
Pour la conduite d'eau	18	Musiciens et instruments	124
Une Harpe Eolienne	19	Le mille nautique	124
Evier Hygiénique	19	ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Niveau d'eau très simple	20	Pour couler les torpilles	125
Le plus ancien drapeau d'Europe	20	La cruauté allemande	125
PAGES CANADIENNES :		Le chant bavarois	126
Le Canada de 1663	21	Les Japonais en temps de guerre	126
Le Serment du test	27	Le soldat russe	127
Nos représentants	27	L'empereur commis-voyageur	127
VIEILLES CHANSONS CANADIENNES :		Stoïcisme	128
A la Claire Fontaine	28	Le plus grand soldat anglais	128
Mariages et naissance au Canada	29	Balles explosibles	128
Notre Patrie	29	24 millions d'hommes en guerre	129
Des villes hospitalières	30	La vitesse du son	129
Le bombardement de la lune	31	Le courrier du président Wilson	130
Une curieuse superstition	32	Comment le brochet tue sa proie	130
La valeur de la pluie	32	La couleur de la flamme	130
La cuisine sans feu	33	LE LANGAGE DES FLEURS	
Votre part de la terre	34	Mois de Septembre	131
ROMAN :		Messages d'acier	134
LE DEVOIR FILIAL,		Sous-marin boche coulé par des pêcheurs	135
<i>par Henri Allorge</i>	35	Un lac merveilleux	136
Ce que c'est qu'un oeuf frais	113	Le sucre brûlé est un désinfectant	136
Entre directeur et auteur	114	La Terre qui s'ouvre	137
COURS POPULAIRES :		Comment on découvre le café	141
Les oiseaux	115	Médecins pour girafes et alligators	142
Comment se vêtir pour être photographié	119	La rue la plus large du monde	144
Qu'est-ce que l'ombre?	120	Bonbons métalliques pour les boches	146
Les animaux qui pleurent	120	Un piano curieux	148
L'origine de "Uncle Sam"	120	Des canards automates	150
MOSAÏQUE :		Un journal ambulancier	152
L'endroit le plus froid	121	Les premières vues animées	154
Une plante indestructible	121	Les antennes des insectes	156
Une habitude dangereuse	121	La pêche par téléphone	157
Les fleurs comestibles	122	Les femmes de Cuba	157
		Les plus vieux billets de banque	157
		Le chien a six sens	158
		Feuilles de liège	160
		Le Défricheur. Poésie	161
		L'origine des premières armées	162

La Revue Populaire

Vol. 10, No 9

Montréal, Septembre 1917

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LA DANSE DES MILLIARDS

SAURA-T-ON jamais ce qu'aura coûté cette terrible guerre, simplement en argent?

Il est probable et même certain que non et il est difficile, surtout d'avance de s'en faire une idée à peu près exacte.

Il y a d'abord les crédits de guerre proprement dits, votés par les parlements des diverses nations et là, on entre immédiatement dans le domaine des milliards.

Pour une vingtaine de belligérants, cela représentera certes un fameux total; combien de centaines de milliards? C'est ce que nous saurons peut-être.

Il y a ensuite les dévastations commises. Là, de longues et interminables expertises pourront seules donner un chiffre, lequel chiffre sera également dans les prix forts.

C'est également les journées perdues pour le commerce et l'industrie par des millions d'hommes dont trop, hélas! ne toucheront plus jamais à aucun outil. Encore quelques douzaines—ou centaines—de milliards.

Viendront ensuite les travaux de reconstitution représentant une dépense supplémentaire énorme.

Enfin, les pensions à payer, sans négli-

ger comme dans tout devis, les imprévus et accessoires qui compteront aussi pour un joli montant.

Encore une fois, combien de centaines, ou plutôt de milliers de milliards tout cela va-t-il coûter comme grand total?

Que de choses aurait-on pu faire avec tout cet argent!


Il aurait été possible de changer net la face du monde entier, d'établir des voies ferrées de longueur immense, de creuser des canaux, des tunnels, d'édifier des ponts et peut-être même d'en bâtir un jusqu'à la lune...

Avec tout cet argent, on aurait pu sans difficulté fertiliser le Sahara et le transformer en paradis terrestre, soigner gratuitement tous les pauvres pendant des siècles et, mieux que cela, supprimer les pauvres en les transformant tous en bourgeois.

C'est la danse des milliards, effrénée, sauvage, et dont certains peuples entendront encore la musique dans un siècle.

Tout de même, il a bien réussi, le polichinelle couronné qui a ouvert ce formidable bal il y a trente-sept mois! Et dire qu'il se trouvera sûrement de bonnes âmes qui demanderont pour lui une pension royale lorsqu'il dégringolera de son perchoir!..

ROGER FRANCOEUR.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".


Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



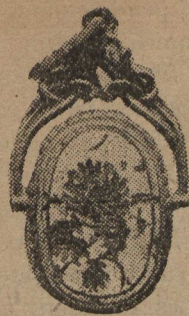


Amulette marocaine
fréquemment sus-
pendue au cou des
chevaux et des
chameaux.

SUPERSTITIONS

--- ET ---

TALISMANS



Pendentif. Amulette
persane.

DANS ses loisirs de gentilhomme campagnard, Sir John Mandeville, le plus ancien des prosateurs anglais, se mit à écrire le récit de ses voyages. Il avait quitté son pays natal en 1322 et visité tour à tour l'Allemagne, la Hongrie, la Grèce, Constantinople, la Terre Sainte, la Libye, l'Arabie, la Perse et la Chine. Si l'on songe à la difficulté des moyens de communication à ces époques reculées, on mesurera le mérite de ce globe-trotter d'autrefois. Il avait d'autres qualités: une puissante imagination et l'habitude de noter tout ce qui avait frappé son esprit.

Malheureusement, Mandeville ne s'est pas contenté de rapporter les faits dont il a été le témoin oculaire. Comme il aimait beaucoup à écouter, il a retenu toutes les histoires qui lui ont été racontées. Et il a enregistré comme vraies quantité de fables qui nous font aujourd'hui sourire.

Il croit au dragon femelle de l'île de Congo, aux femmes barbues de l'Inde, aux coqs qui portent de la laine comme les moutons, aux Ethiopiens qui noircissent au lieu de blanchir en vieillissant. Il croit à bien d'autres choses encore. Pourtant, Mandeville n'est pas un sot, il est presque un savant pour son siècle. C'est

lui qui, physicien, a révélé le premier la densité spéciale des eaux de la mer Morte et bien d'autres particularités géographiques. Et voilà qui prouve combien il est difficile à l'homme—même éclairé—de se dégager des erreurs et des superstitions qui circulent autour de lui.

Le récit de l'ancien voyageur nous montre encore autre chose.

Ecoutez Pline, par exemple, lorsqu'il nous parle d'un serpent, le basilic. Il nous affirme que ce reptile, célèbre dans les récits populaires "brûle partout où il passe et brise les pierres tant il est venimeux" (sic). Le basilic fait mourir tout animal et l'homme lui-même, par le seul effet de son regard. On ne peut conjurer les effets déplorables d'une rencontre que si l'on porte sur soi quelques charmes secrets.

Or, le basilic n'est pas seul à pouvoir foudroyer du regard. On assure que bien des hommes sont capables d'un tel forfait. Ces hommes, on les trouvait déjà, bien avant l'ère chrétienne, en Chine, dans les Indes, en Egypte, en Grèce et même en Gaule. Ils courent encore nos rues et nos campagnes: on dit d'eux qu'ils ont "le mauvais œil".

Une de nos illustrations, qui représente une pendeloque tunisienne, portée par les femmes musulmanes, et dont le croissant est formé par deux défenses de sanglier, vous montre un talisman aujourd'hui encore fort en vogue contre le mauvais oeil. Vous le trouverez partout, au Maroc, en Algérie, en Tunisie et jusqu'à Constantinople, c'est dire combien est répandue la croyance aux "jeteurs de sort".

Les premiers Européens qui allèrent s'établir aux Indes nommèrent *toqueillade* ce prétendu pouvoir qu'ont les Hindous d'affecter par leurs regards les objets qu'ils fixent, et de déterminer ces objets à se modifier à leur gré. Les uns rendent les gens malades, d'autres mettent en mouvement telle ou telle passion, inspirent subitement la gaieté ou la tristesse. Enfin, il y en a qui, d'un coup d'oeil, renversent les arbres et les maisons.

Un des plus curieux récits qui nous soient parvenus à cet égard est, sans doute, celui d'un missionnaire catholique établi aux environs de Pondichéry, il y a une centaine d'années. Il était occupé à faire abattre une vieille église, afin d'en construire une nouvelle. Un pan de muraille résistait aux efforts des ouvriers indigènes. L'un d'eux se mit à dire au missionnaire: "Ah! mon père, si un tel était ici, nous n'aurions pas tant de fatigue. Il a la *toqueillade*. Un seul de ses regards ferait écrouler la muraille." Le missionnaire sourit et fit venir l'homme, dans l'espoir de guérir les ouvriers de leur crédulité. L'homme arriva, regarda fixement la muraille et celle-ci tomba en un instant, avec un horrible fracas.

Nous citons l'histoire comme elle est rapportée, en laissant toute sa responsabilité à son auteur. Notons seulement que, pour prévenir les effets de la *toqueillade*,

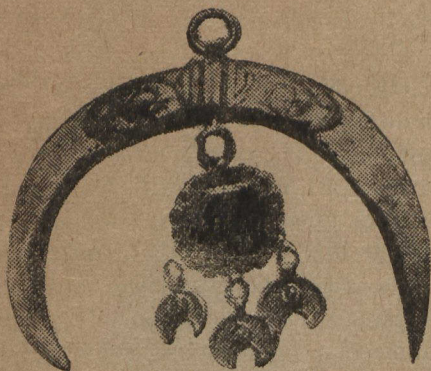
les Hindous suspendent des amulettes au cou de leurs enfants et des animaux. Ces amulettes sont d'acier, de laiton, d'or ou d'argent. Elles sont généralement peu épaisses, de forme triangulaire, et chargées de figures d'idoles. Et les Hindous ne sont pas seuls à songer à prémunir les bêtes contre la malignité des sorciers. Un des talismans, en forme de médaille, que vous pouvez voir dans la série placée ici-même sous vos yeux, est très fréquent au Maroc. Il est retenu par une ficelle autour du cou des chameaux ou des chevaux. Abdoul-Aziz, lui-même, l'ex-sultan, suspendait à l'encolure de son cheval de selle favori toute une précieuse série de talismans. Ils étaient destinés à empêcher la bête d'attraper la gourme, à lui rendre le pied sûr, à combattre ces frayeurs subites, si fréquentes chez les chevaux et si propres à désarçonner leurs cavaliers. Nous ne nous risquerons pas à mettre en doute leur vertu contre le mors-aux-dents: une conclusion s'impose néanmoins, à savoir que ces talismans n'ont pas empêché le noble souverain de perdre son trône.

Un article paru récemment dans *The Hindu Spiritual Magazine*, sous la signature de Sourya Prakas Ras, nous montre à quel point la croyance aux sortilèges et aux talismans est encore enracinée à notre époque. L'auteur, qui croit fermement au mauvais oeil, cite l'exemple d'un paysan français qui avait le pouvoir de tuer les petits oiseaux en les regardant fixement. Il cite aussi le cas du chanteur d'opéra Massol, célèbre sous le Second Empire, et qui, au cours des représentations du *Roi Charles VI*, "tua accidentellement plusieurs personnes, son regard, dirigé vers la salle, s'étant arrêté sur elles pendant qu'il chantait."

En Italie, la croyance au "jettatore", qui porte malheur aux gens qu'il rencon-

tre, est très répandue. Dans les quartiers populeux et pauvres de Naples, de Venise et de Palerme, il est des rues que le seul avertissement: "jettatore", clamé comme un appel "au feu" ou "au voleur", vide instantanément, hommes et femmes, fuyant à toutes jambes.

"Le jettatore de bambini" est particulièrement redouté des mères, car il accable leurs enfants de maladies contagieuses.



Talisman tunisien fait de deux défenses de sanglier.

A Athènes, on croyait aux lanceurs de sort absolument comme à Rome. Dans cette dernière ville, il y avait même des lois contre le "fascinato", qui n'était autre que le mauvais oeil.

Le scarabée eut, comme talisman, une faveur spéciale. Son origine est égyptienne. On a trouvé, dans de nombreuses fouilles pratiquées dans la terre des Pharaons, des scarabées de cristal et d'obsidiane, une sorte de verre volcanique, substance composée de silice, d'alumine, de potasse et de soude qui remontaient à la IV^e dynastie. Nous vous présentons précisément un de ceux-ci. La partie bombée, qui est la seule visible sur notre gravure, imite à merveille le dos de l'animal, l'autre face, qui est plate, porte des inscriptions hiéroglyphiques.

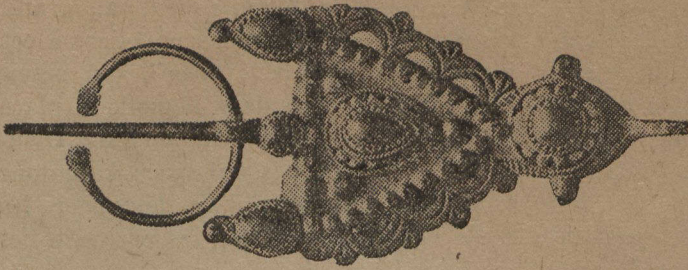
Rien de plus commun que ce genre d'a-

mulette dont la fortune tient au grand respect que les Egyptiens portaient à cet insecte. Le "scarabeus sacer", qui pétrit une boule de boue dans laquelle il place ses oeufs, leur parût l'emblème du Dieu-Soleil. A lui toute la puissance, à lui donc le prestigieux pouvoir de détourner les sorts néfastes, d'écarter les accidents et les maladies.

Chose curieuse, les Grecs s'emparèrent de cette idée et gravèrent, eux aussi, des scarabées mais en les transformant suivant les lois de leur esthétique. Les Juifs, si fréquemment en contact avec les Musulmans et les Egyptiens, les ont aussi adoptés, et vous pourriez trouver à Constantinople, au Caire, à Tunis, ailleurs encore, des scarabées qui portent gravés, au lieu de caractères hiéroglyphiques, des mots hébreux, absolument comme d'autres montrent des passages du Coran. Les lunes d'argent et les demi-lunes qui, dans tout l'Orient, constituent des porte-bonheur étaient utilisées par les Hébreux comme talismans. De nombreuses demi-lunes portent des caractères hébraïques. Et voilà qui nous rappelle l'universalité des superstitions.

Des pierres rapportées de la Mecque (généralement du schiste ou de la pierre à savon) sont transformées en motifs d'ornementations que l'on accroche comme pendeloques à des bracelets ou à des colliers. Celle que nous vous montrons, et qui est à peu près en forme de coeur, laisse apparaître, sur une de ses faces, quelques paroles du prophète propres à l'édification de son possesseur, autant qu'à conjurer les mauvais esprits.

Comment s'étonner de voir les Hébreux, les Egyptiens et les Mahométans attacher une si grande importance aux amulettes, quand on constate que les premiers chrétiens en possédèrent eux aussi!... Che



Brima ou brièche de femme algérienne. gage de bonheur conjugal.

eux, le port fréquent des talismans provoqua souvent les violents anathèmes des Pères de l'Eglise. On connaît, à cet égard, les diatribes de saint Augustin et de saint Jean Chrysostôme. Les anciens chrétiens n'avaient pourtant adopté ni le scarabée des Egyptiens, ni la demi-lune des Israélites et des Mahométans. Un des signes les plus répandus chez les chrétiens représentait un poisson.

On pourrait dans une étude plus détaillée, retrouver bien d'autres talismans qui furent recherchés pendant tout le Moyen âge et qui sont en faveur même à notre époque. Un visiteur dans le comté anglais du Somersetshire pourra souvent entendre dans la bouche des campagnards cette phrase que nous reproduisons en respectant le dialecte: "*I don't wish ee no harm, so I on't say no more.*" (Je ne lui veux pas de mal, c'est pourquoi je me tais). Phrase admirable sur les lèvres d'un paysan, car elle est pleine de prudence et de bonhomie, de superstition, aussi. Le brave homme qui la prononce est convaincu que l'éloge exagéré d'un de ses amis pourrait attirer quelque maladie ou quelque accident fâcheux sur cette personne.

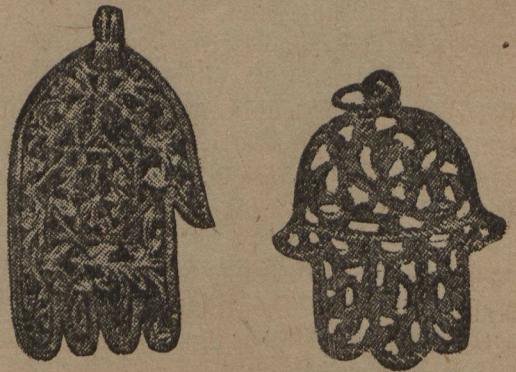
De même, en Irlande, lorsqu'un étranger entrera dans la cour d'une ferme, il ne manquera pas de s'écrier: "Bénédiction sur vous et sur votre travail." Ainsi, il évitera d'être pris pour

un de ces jetteurs de sort qui, d'un mot, peuvent rendre malades tous les pensionnaires d'une étable.

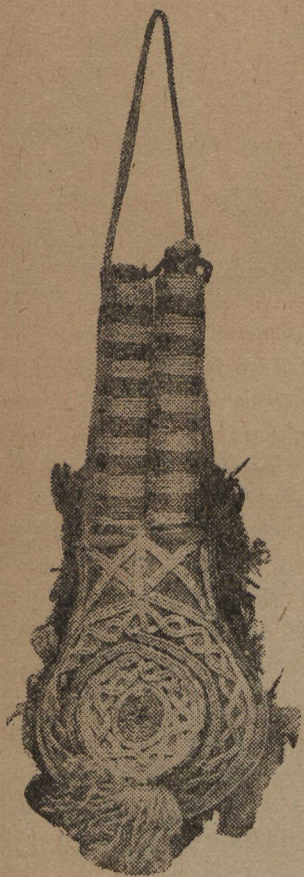
Afin de garantir leurs champs, leurs jardins, leurs animaux, leurs maisons de la funeste influence de la "Trataka Yoka", les Hindous placent sur des piques des vases

de terre blanchis avec la chaux et mouchetés de taches noires. Les Higtlanders d'Ecosse ne recourent pas à cette extrémité. Mais, comme ils tiennent énormément à leurs bestiaux et comme ils craignent que l'étranger qui s'arrête à les regarder n'ait le mauvais oeil, ils emploient un aimable stratagème pour détourner le mal possible: ils lui offrent un verre de lait de la vache que l'on a particulièrement examinée. Dans leur esprit simpliste, un homme qui a bu du lait d'une vache demeure sans pouvoir pour la tuer.

Des talismans que l'on rencontre très fréquemment chez les Arabes sont des pendeloques de cuivre, de bronze, d'argent ou d'or, et en forme de main. Vous verrez par nos gravures que ces objets offrent souvent un travail remarquable. Tels sont la reproduction d'*El lid el Fa-*



Deux spécimens du fameux talisman dit « Main de Fatma ».



Amulet: arabe. Chacun des tubes contient des sentences du Coran.

On pourrait aisément remplir plusieurs colonnes de ce journal par l'énumération des talismans et des charmes bizarres qui ont du succès auprès de certains esprits superstitieux. Des dames élégantes portent des médaillons de verre qui contiennent un trèfle à quatre feuilles ou un petit morceau de corde de pendu. Une griffe de tigre est considérée comme un porte-bonheur ou encore un petit cochon en ivoire, en argent ou en or.

Les sorciers d'autrefois battaient monnaie en vendant des charmes. Ils armaient les archers de "sagittaires" qui permettaient de ne jamais manquer le but. Plus tard, ils fondirent pour les arque busiers des balles dont l'effet était toujours certain.

tima, la main de Fatima, personnage très vénéré des Musulmans, en raison de ses rapports avec Mahomet.

La matière dans ces mains sont faites variée selon les vertus particulières que l'on veut en tirer. Si la main est en corail elle écarte le mauvais oeil; si elle est en agate, elle apaise la soif et détourne la foudre; et ainsi de suite. Car les pierres précieuses, comme les métaux, ont, au dire des amateurs de talismans, des pouvoirs variés. C'est ainsi que le béryl augmente l'amour conjugal et guérit la lèpre. La turquoise protège dans les chutes. La coralline guérit les morsures venimeuses. La topaze dissipe la magie. Le saphir assure l'exaucement des prières. L'opale rend aimable et invisible, etc., etc.

En somme, les talismans sont universels et, pour peu qu'on y mette le prix, ils permettent d'obtenir tout ce que l'on peut souhaiter. Vous pouvez voir, parmi nos illustrations, une broche de femme algérienne, exécutée en argent et dont le travail est un beau spécimen de la joaillerie indigène. Cette broche, que l'on appelle un *Bzima*, est un gage de fidélité. La jeune épouse qui la porte se sent à jamais garantie contre les peines et les querelles.

Une pratique aussi très en faveur consiste, chez les Musulmans, à porter toujours sur soi quelques versets du Coran. C'est à cette intention que fut fait le pendentif d'étoffe brodée, ornementée de petits fragments de miroirs, et qui contient deux minces roseaux, entourés d'étoffe et dans lesquels sont enfermées, écrites sur parchemin, quelques lignes du texte sacré. Rendez-vous compte, par la cordelette qui le soutient, que ce talisman peut se fixer autour du cou, par-dessus ou par-dessous les vêtements.



Pierre de la Mecque, avec paroles du Coran.

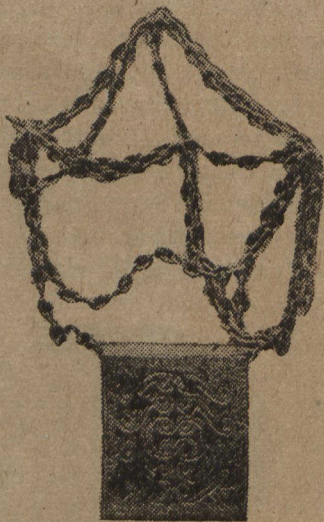


Le scarabée d'Égypte porte-bonheur

Leurs talismans assuraient la puissance et la richesse, rendaient invisible, donnaient la victoire dans les batailles et les duels judiciaires.

Les ingrédients les plus bizarres entraient souvent dans la confection des philtres de sorciers. Il y a quelques années, un charlatan fit, en Grande-Bretagne, une fortune considérable en vendant des "Sachets varioliques", destinés à empêcher leur porteur de contracter la petite vérole.

Ces sachets se vendaient huit piastres. Sous leur enveloppe de soie, ils contenaient, dans un second étui de grossière cotonnade, quelques poils, qu'un examinateur sceptique reconnut avoir appartenu à la fourrure d'un lapin.



Talisman oriental

Les pugilistes de l'ancienne Rome crachaient par trois fois à terre avant d'en venir aux mains et, il y a une centaine d'années, en Angleterre, à l'époque où les combats de boxe brillaient d'un vif éclat,

tout combattant, avant d'entrer dans le "ring", procédait à cette cérémonie peu distinguée, mais affirmait-on, aussi efficace que le plus puissant des talismans.

Et que devons-nous penser de nos superstitions canadiennes? Comme celles en usage chez les autres peuples, elles ne valent pas grand'chose.

A plus forte raison, devons-nous ridiculiser ces personnes qui, chaque semaine, vont jeter dans la bourse d'une cartomancienne leur argent et qui en retour ne reçoivent que des blagues, qui presque jamais se réalisent.

Gardez votre argent, Mesdames. Ne cherchez pas à connaître l'avenir, c'est le secret de Dieu. Votre avenir sera la conséquence de votre vie présente. Si vous vous appliquez à être une compagne dévouée de votre époux et une mère intéressée à vos enfants, votre avenir sera agréable.

Mesdemoiselles, vous qui désirez un mari, n'allez pas en chercher chez les cartomanciennes, car vous en reviendrez bien souvent découragée; le seul moyen c'est d'attendre le prétendant; tôt ou tard il viendra.

— o —

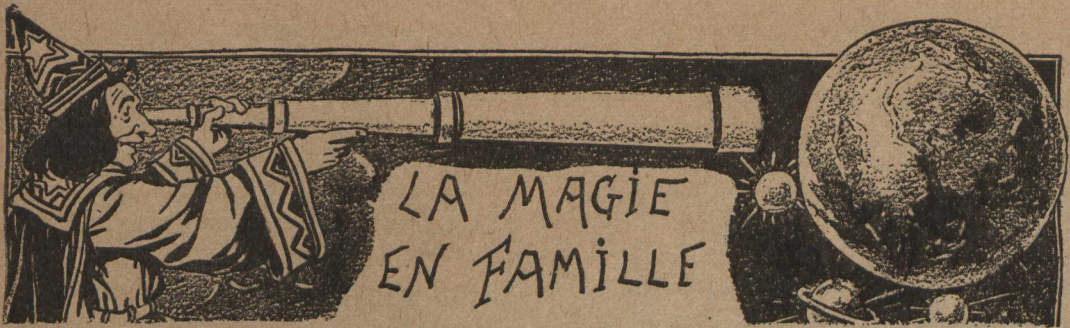
CE QUE SIGNIFIE "UN INSTANT"

BEAUCOUP de personnes ont l'habitude de répondre à quelqu'un qui leur demande de faire un travail quelconque: "Dans un instant", exprimant la rapidité.

L'expression est incorrecte si l'on considère que "l'instant est la soixantième partie d'une seconde de temps".

On sait que l'heure est divisée en 60 minutes; celle-ci en 60 secondes et cette dernière en 60 instants ou tincez, du mot espagnol: "tris".

— o —



OBJET CACHÉ ET RETROUVÉ

Vous faites enfermer votre sujet sous la surveillance de plusieurs personnes, dans une pièce voisine de celle où vous vous tenez.

Vous vous appuyez sur une table ou un guéridon, sur lequel se trouve un livre quelconque, ayant trait autant que possible aux sciences occultes pour motiver sa présence. Vous priez alors une personne de cacher un objet dans un endroit quelconque de la pièce.

Ceci fait, le sujet rentre, semble avoir quelques minutes d'hésitation pendant lesquelles il tâtonne, puis se décidant tout à coup, il se dirige directement vers l'endroit où l'objet est caché et le trouve instantanément.

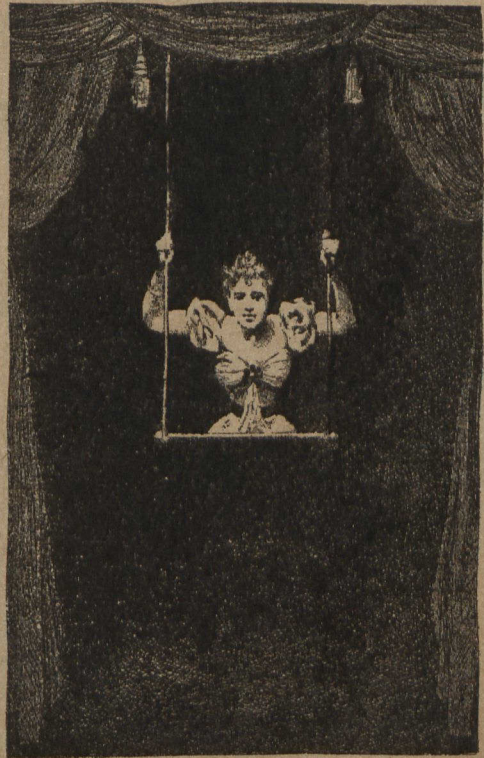
Explication du tour.

Il est convenu avec votre sujet que le volume, placé sur la table ou sur le guéridon, représente la disposition de la pièce où vous vous trouvez. L'endroit où vous placerez votre index sur le livre correspondra à l'endroit où l'objet se trouve caché dans la pièce.

Le sujet, en entrant, n'a donc qu'à regarder la place de votre index pour savoir de quel côté il doit se diriger.

LA FEMME SANS CORPS

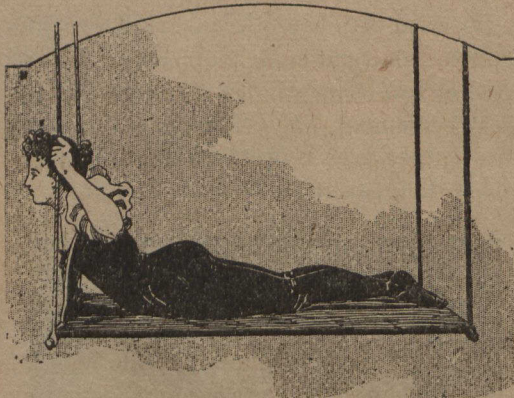
La scène sur laquelle on exhibe ce phénomène est tendue de noir avec plafond rayé et broderies sur les côtés, mais à l'avant seulement. Sur la face du théâtre, des lampes avec réflecteurs dont la lumière est dirigée sur les spectateurs; la clarté

*Comment on voit le sujet.*

de la salle sera suffisante pour éclairer la scène qui ne reçoit aucune lumière directe. Au milieu pend une trapèze et sur ce trapèze un buste de femme; la tête parle, les bras s'agitent, jettent des fleurs, décrochent le trapèze et le buste reste dans le vide.

Exécution du tour

La partie inférieure du corps de la femme, couverte jusqu'à la poitrine d'un



Explication du tour.

fourreau en velours noir, est couchée sur une planche horizontale partant du fond et venant se terminer au trapèze; cette planche est suspendue par des cordes noires pour pouvoir se balancer. A l'extrémité de la planche est un faux buste dans lequel la femme engage sa poitrine et sur lequel elle laisse dépasser la tête. La gravure ci-contre donne le détail de l'installation.

TRANSMISSIONS DE PENSÉE

UN sujet étant placé sur la scène, les yeux bandés, chante à volonté les airs demandés par les spectateurs et que l'on a nommés à l'oreille de l'opérateur à distance.

Les combinaisons pour arriver à ce résultat sont multiples; mais celle qui est le plus souvent employée, consiste à former un catalogue numéroté des airs que le sujet connaît et qu'il pourra chanter; le sujet doit savoir par coeur les titres et les numéros correspondants à chacun des airs de ce catalogue.

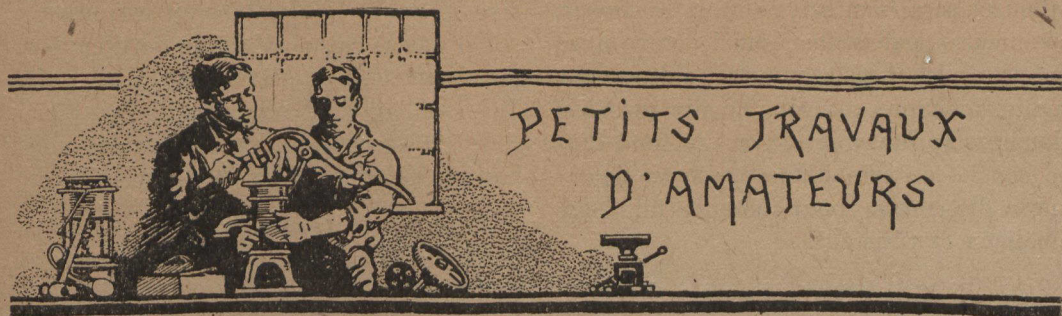
L'opérateur et le sujet conviennent également de dix signes représentant chacun un chiffre, signe que le sujet pourra voir à distance malgré le bandeau qui est fabriqué de plusieurs épaisseurs, il est vrai, mais dont la partie correspondant aux yeux est transparente, l'étoffe centrale étant percée à cet endroit et l'étoffe extérieure étant suffisamment à jour.

Supposons qu'un spectateur demande à l'opérateur de faire chanter au sujet la romance de *Mignon* et que cette romance corresponde au chiffre 9 du catalogue, il suffira à l'opérateur, en étendant le bras, pour donner un commandement qui paraît uniforme, de placer les doigts de façon à transmettre le signal correspondant au chiffre 9, pour que le sujet chante l'air demandé.

Si le spectateur demande un air correspondant au numéro 35 du catalogue, l'opérateur fera d'abord la télégraphie du No 3, puis en recommençant le geste, avec plus d'énergie, il transmettra le 5, ce qui indiquera l'air 35 du catalogue.

— o —

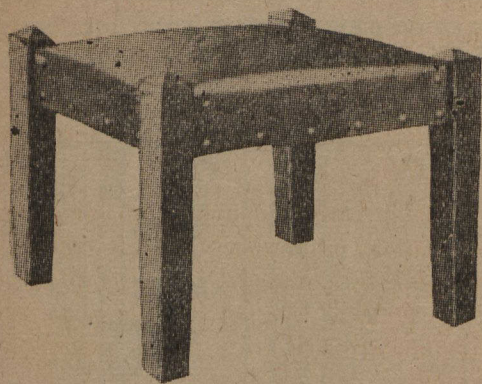
Les oiseaux ont l'ouïe très fine, malgré qu'ils ne possèdent pas, comme les autres animaux des oreilles visibles à l'extérieur. Ce sont simplement deux petites ouvertures dissimulées sous la plume, placées en arrière, un peu en dessous des yeux, comme c'est le cas pour le canari.



UN TABOURET UTILE

LA gravure ci-contre nous représente un tabouret ou chaise d'apparence et formes ordinaires dont la construction est simple et facile.

Voici ce qu'il vous faut comme matériel si vous vous décidez à en fabriquer un dans vos moments de loisirs.



Le tabouret terminé.

Prenez de préférence du bois de chêne pour les pieds, coupé en carré ou à angle droit; pour les 4 côtés et le fond, n'importe quel autre bois peut faire pourvu qu'il soit de bonne qualité.

Chanfreinez ou biseautez le dessus de chaque pied et effilez légèrement le bas, comme vous le montre notre dessein.

Faites alors les 8 entailles qui doivent

recevoir les 4 morceaux pour les côtés; il est essentiellement important que ces entailles soient faites avec une précision minutieuse; c'est de cette précision que dépendra la solidité de votre tabouret.

Passez au papier sablé les bouts biseautés des pieds en vous servant du No 1 pour commencer et du No 00 pour finir un beau polissage.

Ajustez alors les morceaux de côté aux pieds; commencez par les plus longs que vous collerez d'abord et maintiendrez par un crampon. Une fois qu'ils seront bien collés et secs, faites la même opération pour les deux autres morceaux. Pour donner plus de solidité, enfoncez deux ou trois clous à travers les tenons que vous venez de coller.

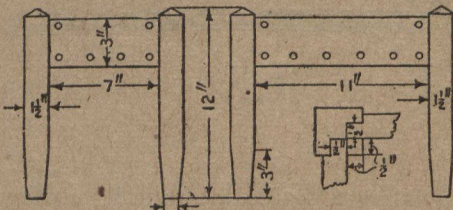
Lorsque la charpente de la chaise sera achevée, et solidement collée, finissez l'intérieur.

La partie qui fera le fond du tabouret sera placée à 1 pouce et $\frac{1}{2}$ du haut des pieds. Clouez la solidement.

Passez alors une couche de peinture sur votre tabouret, en lui donnant la nuance que vous préférez; une teinte foncée, acajou par exemple, est préférable. Un beau polissage pour finir est indispensable.

Au bout de quelques heures, quand le

tabouret sera bien sec, achevez le dessus, commencez par cacher sur le cuir, avec précision, les coins et pourtours des pieds, repliez les morceaux sous le cuir que vous clouerez, après avoir couvert le fond d'une couche de crin d'une épaisseur également distribuée, pour obtenir un siège moelleux et résistant.



Détails de la fabrication.

- 4 poteaux (pieds) de.... 1 1/2 x 1 1/2 x 12 pouces
- 2 côtés (pieds) de..... 3/4 x 3 x 12 p. b.mou
- 2 bouts (de côté)..... 3/4 x 3 x 8 p. b.mou
- 1 Fond 3/4 x 8 x 12 p. b.mou
- 1 boîte de petits clous à tête (broquettes) 8 onces.
- 2 douz. 1/2 de clous à tête rondes (cuivre).
- 1 morceau de cuir..... 16 x 20 pouces.
- 1/2 livre de crin.

Une condition essentielle, en clouant votre cuir, c'est de bien l'étirer pour qu'il n'y ait point de plis; servez-vous de petits clous à tête plate, autrement dit: de broquettes que vous placerez, autant que possible à distance égale.

Pour donner un joli coup d'oeil et une belle apparence au tabouret, maintenant achevé, couvrez ces broquettes par d'autres clous en cuivre à tête ronde, placés en ligne droite et à égale distance.

Vous aurez ainsi un tabouret simple, mais joli et très utile.

— 0 —

QUAND LA CONDUITE D'EAU CREVE

UNE conduite d'eau qui crève, voilà qui n'a rien d'agréable d'autant plus que, par une fatalité trop fréquente, l'accident ar-

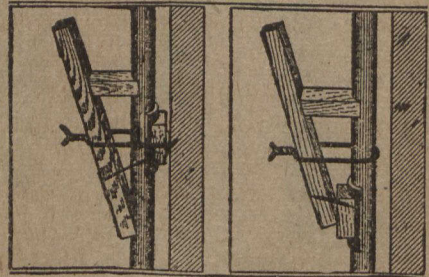
rive alors que le plombier est introuvable.

En pareil cas il s'agit de boucher temporairement le trou et surtout d'agir vite. Voici un procédé aussi simple qu'efficace et qui, à l'occasion, préservera les meubles ou les plafonds de bien des dégâts.

Trois bouts de bois, un morceau de caoutchouc et un peu de vulgaire "broche", voilà tout ce qu'il faut.

Placez votre caoutchouc à l'endroit détérioré, posez dessus un des morceaux de bois creusé intérieurement de façon à s'adapter le mieux possible sur le tuyau; un autre morceau de bois agira comme coin de forçement sur un troisième qui jouera le rôle de levier de serrage.

Maintenez solidement le tout avec un ou deux tours de broche que vous serrerez à la pince de manière à ce que rien ne puisse bouger et vous aurez alors le temps d'attendre le bon plaisir de votre plombier et de vous préparer à entendre sans défaillir le prix qu'il réclamera pour son intervention.



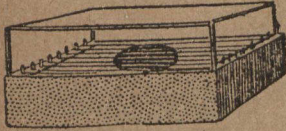
Pour réparer provisoirement la conduite d'eau

Mieux que toute explication, nos gravures vous donnent la manière de procéder selon l'endroit où la fuite a lieu.

Il est bon toutefois de ne pas attendre l'accident pour préparer ces morceaux de bois, surtout si l'on n'a pas la facilité d'arrêter l'eau à volonté.

COMMENT FAIRE UNE HARPE ÉOLIENNE

CEUX qui ont du goût pour la musique et qui aiment la harpe éolienne, pourront satisfaire leur sens musical, en suivant les données ci-dessous énoncées :



Procurez-vous une boîte de bois (le pin est préféré), de 4 pouces de hauteur par 6 pouces de largeur. Pratiquez à la surface une incision circulaire et polissez au moyen de papier sablé. Vous aurez alors votre table d'harmonie.

Aux deux extrémités, sur la surface, placez une pièce de chêne ou autre bois dur, de $\frac{3}{4}$ de pouce d'épaisseur, par 1 pouce de largeur.

Sur la première de ces pièces de bois, posez 7 broquettes à têtes plates distantes l'une de l'autre, et sur la seconde, mettez un même nombre de chevilles comme celles qu'on emploie dans la construction des banjos.

A ces deux extrémités fixez vos cordes d'instrument ayant soin de les choisir de la même grosseur. La corde de guitare, G, est la meilleure et vous donnera d'excellents résultats. Mettez vos cordes à l'unisson et la harpe est terminée.

Cependant, on peut ajouter un résonateur pour améliorer le son. Il consiste à installer une pièce de ferblanc tout autour de la surface. Cette pièce de ferblanc sera supportée par quatre morceaux de bois fortement collés, aux coins de la harpe.

Le résonateur aura également pour effet de protéger l'instrument contre la détérioration.

Placez votre harpe dans un courant d'air, tel que sur le bord d'une fenêtre, à

demi-ouverte. Le son produit par le vent qui traverse les cordes, est très berçant en même temps que très mélodieux.

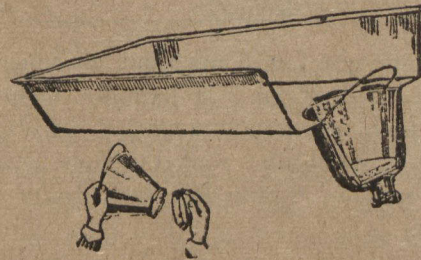
Vous aurez alors un instrument très agréable et combien vous aura-t-il coûté?

— o —

UN ÉVIER HYGIÉNIQUE

UN évier de cuisine très sanitaire et qui ne se bouche pas, telle est la dernière découverte d'un inventeur de Los Angeles.

Il consiste en un évier ordinaire, muni d'une chaudière-couloir et d'un égouttoir qui arrête toutes les pelures des légumes, la graisse et les déchets de toutes sortes



qui, généralement, bouchent la conduite de l'évier. Cet égouttoir peut être enlevé et vidé, à volonté.

Le fond de la chaudière est composé de deux toîtes, dont la première est trouée grossièrement et la seconde plus finement.

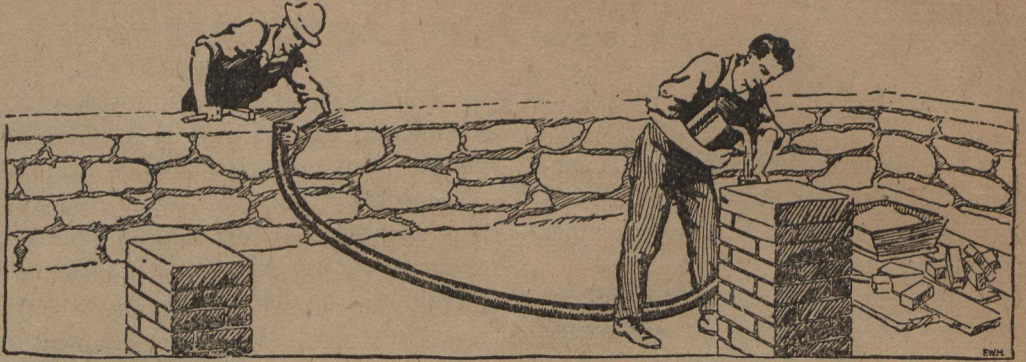
Cette dernière est vissée au fond de la chaudière et facilement détachable de sorte qu'en peu de temps, vous nettoyez votre évier et évitez, de cette manière, bien des désagréments, que comporte l'évier ordinaire.

— o —

Les perles parfaitement rondes sont les plus dispendieuses, viennent ensuite les perles un peu difformées et enttroisième lieu les perles à forme d'un oeuf.

UN NIVEAU D'EAU TRES SIMPLE

NOTRE illustration nous représente deux ouvriers maçons se servant d'un tuyau, en guise de niveau pour connaître la hauteur des deux murs..., s'ils sont au même niveau.



Tandis que l'un d'eux tient un bout du tuyau rempli d'eau à la hauteur du mur, l'autre en fait autant avec le bout opposé. Si les deux murs sont du même niveau l'eau sera au niveau des deux bouts du tuyau.

Un autre procédé peut également servir comme base de niveau.

On place au centre de l'édifice en construction un baquet d'eau dans lequel pivote un bloc de bois surmonté d'une longue règle verticale soutenue par 2 petits pieds adapté sur le bloc. Ce bloc se meut facilement et grâce à cette commodité on peut le pointer dans toutes les directions pour mesurer, d'un côté et d'autre la hauteur et niveau des murs.

Un autre méthode, peut-être la meilleure, est celle

qui est sur les bases de vases communicants. Il consiste en un tube de 3 ou 4 pieds de long, aux extrémités duquel se trouvent fixés verticalement deux tubes en verre.

L'ensemble est monté sur un bloc de bois appelé genou, terminé par une douille

le s'adoptant sur la tige d'un trépied ou d'un simple pieu de bois que l'on enfonce en terre. On verse l'eau jusqu'à mi-hauteur dans les 2 branches. Les surfaces libres du liquide se maintenant toujours en un plan horizontal, seront la ligne de visée.

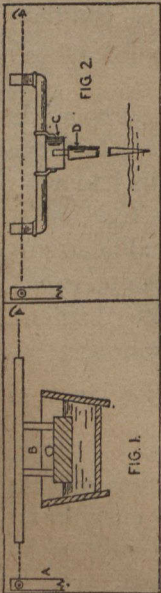
Ce système est d'une plus grande précision et l'on peut l'adopter sans crainte et hésitation dans la construction et fondations de maisons.

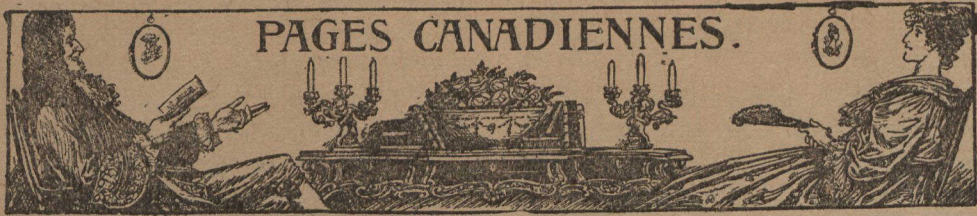
— 0 —

LE PLUS ANCIEN DRAPEAU DE L'EUROPE

Le drapeau rouge et jaune de l'Espagne, est le plus vieux drapeau de l'Europe.

Il flottait pour la première fois, en 1785. Le tricolore français vint en usage en 1795; le drapeau à dessin rouge anglais, avec l'Union Jack en 181. Le drapeau actuel de l'Italie en 1848; celui de l'Autriche Hongrie, en 1867 et le drapeau Allemand en 1871.





LE CANADA DE 1663

NOTRE pays, jeune de quelques siècles seulement, est appelé à bon droit: "le grenier de l'Europe".

En effet, il n'attend que des bras pour exploiter les richesses forestières, hydrauliques, minérales et agricoles, de son sol.

Si nous retournons les pages de notre histoire nationale et constatons le Canada de 1663 comparé à celui de 1917, nous verrons que notre pays s'est avancé, à pas de géant, dans la voie du progrès et de la civilisation.

* * *

Voici, comment un écrivain de 1663 écrivait la Nouvelle-France, d'alors:

"On a amené de France des boeufs, des vaches, des cochons, des moutons, des chiens, des chats, des rats. Les boeufs servent à labourer la terre et à traîner du bois l'hiver sur les neiges. Les cochons sont en grand nombre. Il y a peu de moutons.

"Les oiseaux que l'on a apportés de France sont poules, poules-d'Inde et des pigeons.

"Les tourtes ou tourterelles, comme vous voudrez, que nous avons trouvées ici, sont presque grosses comme des pigeons et d'un plumage cendré; les mâles ont la gorge rouge, et sont d'un excellent goût.

"Il y en a des quantités prodigieuses;

l'on en tue des quarante et quarante-cinq d'un coup de fusil: ce n'est pas que cela se fasse d'ordinaire, mais pour en tuer huit, dix ou douze cela est commun.

"Elles viennent d'ordinaire au mois de mai et s'en retournent au mois de septembre. Il s'en trouve universellement par tout ce pays-ci.

"Les Iroquois les prennent à la passée avec des rêts; ils en prennent quelquefois des trois et quatre cents d'un coup.

"La chasse n'est pas si abondante à présent proche de Québec comme elle a été... Il reste seulement des tourterelles ou des bisaux, qui sont ici en abondance tous les étés; il s'en tue jusque dans les jardins de Québec et des autres habitations du pays.

"L'outarde n'est pas un oiseau commun en France; c'est le gibier de rivière le plus commun ici. Elle est faite comme une oie grise, mais beaucoup plus grosse; elle n'a pas la chair si délicate que celle des oies que nous voyions ici au Canada qui, en passant, sont toutes blanches à la réserve du bout des ailes et de la queue qui est noire.

"Pour la chair des oies de France, il s'en faut de beaucoup qu'elle approche du goût de celle de nos outardes.

"Il y a trois sortes de perdrix. Les unes sont blanches et elles ne se trouvent que l'hiver; elles ont de la plume jusque sur

les ergots; elles sont fort belles et plus grosses que celles de France; la chair en est si délicate.

“D'autres sont toutes noires et ont des yeux rouges; elles sont plus petites que celles de France; la chair n'est pas si bonne à manger, mais c'est un bel oiseau; et elles ne sont pas bien communes.

“Il y a aussi des perdrix grises qui sont grosses comme des poules; celles-ci sont fort communes et bien aisées à tuer, car elles ne s'enfuient quasi pas du monde; la chair en est extrêmement blanche et sèche.

“Il y a des écureuils roux comme ceux de France. D'autres sont plus petits et ont deux barres blanches et noires tout le long du dos, on les nomme écureuils suisses.

“Il y en a d'une troisième sorte qui sont gros et cendrés, qu'on appelle écureuils volants, parce qu'ils volent en effet d'un arbre à l'autre, par le moyen de certaines peaux qui s'étendent, lorsqu'ils ouvrent les pattes. Ils ne volent jamais en montant comme les oiseaux, mais droit ou en descendant; ils sont mignons.

“Il y a surtout un endroit, appelé la Petite-Nation qui est environ vingt ou trente lieues au-dessus du Mont-Royal et qui contient presque vingt lieues de pays le long de la rivière, le plus beau qui se puisse voir pour un pays non-habité, car les Iroquois en ont chassé les Sauvages.

“C'est un beau bois rempli de petits lacs et de prairies, avec un fort grand nombre de petites rivières, tout cela si plein de chasse et de pêche qu'il n'est pas croyable.

“Mais ce qui est le plus admirable c'est le grand nombre de bêtes fauves qui s'y rencontrent, car je sais qu'il y a eu de nos Français qui, en descendant des Hurons, ont fait rencontre de bandes de ces ani-

maux, qu'on appelle ici vaches sauvages (caribous) qui sont proprement de grands cerfs, où ils estimaient qu'il y en avait bien huit à neuf cents, sans parler des vrais cerfs, des ours, élans, castors, loutres, rats musqués, et plusieurs autres sortes d'animaux; mais la porte en est fermée par un grand saut qui a pour le moins trois lieues de long.

“Quand je dis fermé c'est pour le présent, car quand le pays sera habité et que les Iroquois seront soumis, on trouvera bien l'invention de s'en rendre l'entrée facile.

“Il y a des loups de deux sortes. Les uns s'appellent loups cerviers, dont la peau est excellente à faire des fourrures. Ces animaux abondent du côté du nord et il s'en trouve peu proche de nos habitations.

“Les autres sont loups communs qui ne sont pas du tout si grands que ceux de France, ni si malins, et ont la peau plus belle; ils ne laissent pas d'être carnassiers et font la guerre aux animaux dans les bois, et quand ils trouvent de nos petits chiens à l'écart, ils les mangent. Il y en a peu vers Québec. Ils sont plus communs à mesure que l'on monte en haut.

“Les animaux qu'on appelle buffles ne trouvent que dans le pays des Outaouaks, environ à quatre cents lieues de Québec, tirant vers l'occident et le septentrion.

“Les vaches sauvages sont espèce de cerfs; ils ont le pied fourchu; ils sont grandes comme de grands cerfs. La viande en est délicate. Ces animaux vont ordinairement par bandes et ne se rencontrent pas partout; on n'en voit point au-dessous des Trois-Rivières, mais bien au-dessus; plus on monte en haut vers les Iroquois, et plus il y en a.

“Les animaux qu'on appelle cerfs sont de la même façon que ceux de France, à

la réserve qu'ils sont plus petits et d'un poil plus blanchâtre. De ceux-là il ne s'en trouve pas au-dessous du Mont-Royal, mais bien au-dessus; montant plus haut il y en a sans nombre.

“Le plus commun et le plus universel de tous les animaux de ce pays est l'élan qu'on appelle en ces quartiers ici “original”. Ils sont plus grands d'ordinaire que de grands mulets et ont à peu près la tête faite de même. La chair en est bonne et légère et ne fait jamais de mal.

“La peau se porte en France pour la faire passer en buffle. La moëlle est médicinale contre les douleurs des ners. L'on dit que la corne du pied gauche est bon pour le mal caduc.

“C'est un animal bien haut sur les jambes et bien dispos; il a le pied fendu; il est sans queue; il se défend des pieds de devant, comme les cerfs.

“On n'a point encore planté ici d'arbres de France, sinon quelques pommiers, qui rapportent de fort bonnes pommes et en quantité, mais il y a bien peu de ces arbres.

“L'érable vient fort gros et haut. Le bois en est fort, beau nonobstant quoi, on ne s'en sert à rien qu'à brûler ou pour emmancher les outils, à quoi il est très propre, à cause qu'il est extrêmement doux et fort.

“Quand on entaille ces érables au printemps, il en dégoutte quantité d'eau, qui est plus douce que l'eau détrempée dans du sucre du moins plus agréable à boire.

“La prusse (pruche) est un gros arbre qui a 30 ou 40 pieds de haut sans branches; il a une grosse écorce rouge; ce bois ne pourrit pas si facilement que les autres, c'est pourquoi on s'en sert ordinairement pour bâtir.

“Il y a des noyers de deux sortes qui

rapportent des noix; les uns apportent grosses et dures, mais le bois de l'arbre est fort tendre et l'on ne s'en sert point, sinon à faire des sabots, à quoi il est fort propre; de celui-ci il y en a vers Québec et les Trois-Rivières en quantité.

“Il y a une espèce d'arbre que l'on nomme épinette, c'est quasi comme du sapin, sinon qu'il est plus propre à faire des mâts de petits vaisseaux, comme des chaloupes et barges, étant plus fort que le sapin. Je parle de l'épinette verte, car il y en a deux sortes: l'une verte et l'autre rouge.

“L'épinette rouge est d'un bois plus ferme et plus pesant, et fort propre à bâtir; elle se dépouille de ses feuilles en automne et les reprend au printemps, ce qui n'arrive point aux autres sapinages. L'écorce en est rouge et ne rend pas quasi de gomme, tout au contraire de l'épinette verte qui en a quantité.

“Il y a des sapins comme en France, toute la différence que j'y trouve, c'est qu'à la plupart il y vient des bubons à l'écorce qui sont remplis d'une certaine gomme liquide qui est aromatique, dont on se sert pour les plaies comme de baumes et n'a pas guère moins de vertu.

“L'arbre le plus utile que l'on ait ici, et que l'on nomme pin, n'apporte pas de fruit comme ceux de l'Europe; il y en a de toutes grosseurs et grandeurs.

“Ils viennent ordinairement de la hauteur de cinquante à soixante pieds sans branches; l'on s'en sert pour faire de la planche, qui est fort belle et bonne, et l'on dit que ces arbres seraient bien propres à faire des mâts de navire. Les lieux où ils naissent sont appelés pinières.

“Les vignes sauvages sont en abondance, et même on en a éprouvé de celles de France qui y vient assez bien. On me demande pourquoi nous ne les cultivons pas?

Je réponds à cela qu'il faut manger avant que de boire, et par ainsi qu'il faut songer à faire du blé avant que de planter de la vigne.

"On se passe mieux de vin que de pain. C'est tout ce qu'on a pu faire que de défricher des terres, pour faire des grains et non autre chose. Il y a abondance de vignes sauvages qui portent des raisins.

"Le grain n'est pas si gros que celui de nos vignes de France, ni les grappes si fournies — mais je crois que, si elles étaient cultivées, elles ne différeraient en rien.

"Le raisin en est un peu âcre et fait de gros vin, qui tache beaucoup, et qui d'ordinaire est meilleur un an après, que l'année qu'il est fait. Quelques particuliers ont planté quelques pieds de vignes venue de France dans leurs jardins, qui ont rapporté de fort beaux et bons raisins.

"Les ronces de ce pays produisent un fruit qui est quasi d'aussi bon goût que nos mûres de France; il n'est pas si gros.

"Les framboisiers et fraisiers sont en ce pays en si grande abondance, qu'il n'est pas croyable; toutes les terres en sont remplies et cela vient par dépit.

"Cependant ils produisent une si grande quantité de fruits que, dans la saison, on ne les peut épuiser. Elles viennent plus grosses et de meilleur goût qu'en France.

"Les grains que cultivent les Sauvages et qu'ils avaient avant que nous vinsions dans le pays, sont mil ou blé-d'Inde, fèves ou haricots, citrouilles d'une autre espèce que celles de France. Elles sont plus petites et ne sont pas si creuses, ont la chair plus ferme et moins aqueuse et d'un meilleur goût.

"Toutes sortes de navets et rabioles, betteraves, carottes, panais, cercifis et autres racines, viennent parfaitement et bien grosses. Toute sorte de choux y vien-

nent aussi en leur perfection, à la réserve des choux à fleur que je n'y ai point encore vus.

"Il croit dans les bois une quantité prodigieuse d'orties propres à faire du chanvre; les Hurons et les Iroquois s'en servent pour faire divers ouvrages, comme des sacs, rets, colliers et armures; il s'en trouve grande quantité en beaucoup d'endroits de ce pays.

"Au environs de l'île Percée il se trouve grand nombre d'huîtres en écailles, qui sont parfaitement bonnes.

"Le froment y vient très bien, et on y fait du pain aussi beau et aussi bon que celui de France.

"Les seigles y viennent, plus que l'on ne veut; toutes sortes d'orge et de pois y croissent fort beaux, et l'on ne voit pas de ces pois véreux pleins de cossons, comme on en voit en France.

"Les lentilles, la voisse, l'avoine, le mil y viennent bien aussi; mais il y a de certaines années qu'il y a de grosses mouches qui les mangent quand elles sont en fleurs.

"Le blé sarrazin y vient aussi; mais il arrive quelquefois que la gelée le surprend avant qu'il soit mûr. Le chanvre et le lin y viennent plus hauts et plus beaux qu'en France.

"Voici encore une question qui m'a été faite à savoir comme on vit dans ce pays-ci, si la justice s'y rend et s'il y a beaucoup de garnements.

"Pour ce qui est des garnements s'il y en passe c'est qu'on ne les connaît pas, et quand ils sont dans le pays ils sont obligés de vivre en honnêtes gens, autrement il n'y aurait pas de jeu pour eux: on sait aussi bien prendre en ce pays qu'ailleurs et on l'a fait voir à quelques-uns qui n'ont pas été sages.

"Les gens de bien peuvent vivre ici bien contents, mais non pas les méchants, vu

qu'ils y sont éclairés de trop près; c'est pourquoi je ne leur conseille pas d'y venir, car ils pourraient bien en être chassés, et du moins être obligés de s'en retirer, comme plusieurs ont déjà fait; et ce sont ceux-là proprement qui décrient fort le pays, n'y ayant pas rencontré ce qu'ils pensaient.

“Le Canada n'est pas encore propre pour les personnes de condition qui sont extrêmement riches, parce qu'elles ne rencontreraient pas toutes les douceurs qu'elles ont en France; il faut attendre qu'il soit plus habité.

“Il faut dans ce pays des gens qui mettent la main à l'oeuvre, soit pour faire ou pour faire faire leurs habitations, bâtiments et autres choses, car comme les journées des hommes sont extrêmement chers ici, un homme qui ne prendrait pas soin et qui n'aurait pas d'économie se ruinerait.

“Mais pour bien faire, il faut toujours commencer par le défrichement des terres et faire une bonne métairie, et par après, on songe à autre chose; et ne pas faire comme quelqu'un que j'ai vu qui ont dépensé tout leur bien à faire de beaux bâtiments, qu'ils ont été contraints de vendre après, à beaucoup moins qu'ils ne leur avaient coûté.

“Il serait bon qu'un homme qui viendrait pour habiter, apportât des vivres, du moins pour un an ou deux, si faire se peut, surtout de la farine qu'il aura beaucoup à meilleur marché, en France, et même il n'est pas toujours assuré d'en trouver ici pour son argent, car s'il venait grand monde de France sans en apporter et qu'il arrivât une mauvaise année pour les grains, ils se trouveraient bien empêchés.

“Il est bon aussi de se fournir de hardes, car elles valent ici le double qu'en

France. L'argent y est aussi plus cher; il y a hausse du quart, en sorte qu'une pièce de 15 sous en vaut 20; ainsi, à proportion du reste.

“Un homme qui aurait de quoi, je lui conseillerais d'amener ici deux bons hommes de travail pour défricher les terres, ou davantage même, s'il a le moyen. Une personne qui emploierait trois ou quatre mille francs se mettrait en trois ou quatre ans bien à son aise pourvu qu'elle veuille user d'économie.

“La plupart de nos habitants qui sont ici, sont des gens qui sont venus en qualité de serviteurs et après avoir servi trois ans chez un maître se mettent à eux; ils n'ont pas travaillé plus d'une année qu'ils ont défriché des terres, qu'ils recueillent du grain plus qu'il n'en faut pour les nourrir.

“Quand ils se mettent à eux, d'ordinaire, ils ont peu de chose, ils se marient ensuite à une femme qui n'en a pas davantage; cependant en moins de quatre ou cinq ans vous les voyez à leur aise, s'ils sont un peu gens de travail, et vous les voyez bien ajustés pour des gens de leur condition.

“Tous les pauvres gens seraient bien mieux ici qu'en France, pourvu qu'ils ne fussent pas paresseux.

“Certaines maisons sont bâties toutes de pierres et couvertes de planches ou aix de pins; les autres sont bâties de colombage ou charpente et maçonnées entre les deux; d'autres sont bâties tout à fait de bois; et toutes les dites maisons se couvrent de planches.

“Les saisons ne sont pas égales par tout le pays: aux Trois-Rivières il y a près d'un mois moins d'hiver qu'à Québec. Au Mont-Royal environ six semaines, et chez les Iroquois, il n'y a qu'environ un mois d'hiver.

“Quoique l’hiver dure cinq mois et que la terre soit couverte de neige, et que pendant ce temps le froid soit un peu âpre, il n’est toutefois pas désagréable; c’est un froid qui est gai, et la plupart du temps ce sont des jours beaux et sereins; et on ne s’en trouve aucunement incommodé.

“En vérité les neiges sont ici moins importunes que ne le sont les boues en France. On se promène partout sur la neige par le moyen de certaines chaussures, faites par les Sauvages, qu’on appelle raquettes, qui sont fort commodes.

“La longueur de l’hiver est une incommodité, surtout vers Québec, où les neiges sont de trois ou quatre pieds de haut; aux autres habitations, il y en a beaucoup moins.

“L’hiver, il y a quelques journées qui sont bien moins rudes, mais cela n’empêche pas que l’on ne fasse ce que l’on a à faire: on s’habille un peu plus qu’à l’ordinaire; on se couvre les mains de certaines mouffles, appelés en ce pays-ci des mitaines; l’on fait feu dans les maisons, car le bois ne coûte rien ici qu’à bûcher et à apporter au feu.

“On se sert des boeufs pour le charrier sur certaines machines qu’on appelle des traînes; cela glisse sur la neige et un boeuf seul en mène autant que de boeufs feraient en été dans une charrette.

“Il pleut fort peu durant l’hiver. Ce que j’y trouve de plus importun c’est qu’il faut nourrir les bestiaux à l’étable plus de quatre mois à cause que la terre est couverte de neige pendant ce temps-là.

“Si la neige nous cause cette incommodité, elle nous rend d’un autre côté un grand service qui est qu’elle nous donne une facilité de tirer les bois des forêts dont nous avons besoin pour les bâtiments tant de terre que d’eau, pour autres choses.

“Nous tirons tout ce bois de la forêt, par le moyen de ces traînes dont j’ai parlé, avec grande facilité et bien plus commodément et à beaucoup moins de frais que si c’était en été par charrette.

“On ne compte proprement que deux saisons en Canada, car nous passons tout d’un coup d’un grand froid à un grand chaud, et d’un grand chaud à un grand froid; c’est pourquoi on ne parle que par hiver et été.

“L’hiver commence incontinent après la Toussaint, c’est-à-dire les gelées, et quelques temps après les neiges viennent, qui demeurent sur la terre jusques environ le quinzième d’avril pour l’ordinaire, car quelquefois elles sont fondues plus tôt, quelquefois aussi plus tard; mais d’ordinaire c’est dans le seizième que la terre se trouve libre et en état de pousser les plantes et d’être labourées.

“Dès le commencement de mai les chaleurs sont extrêmement grandes, et on ne dirait pas que nous sortons d’un grand hiver. Cela fait que tout avance et l’on voit en moins de rien la terre parée d’un beau vert.

“Et en effet, cela est admirable de voir que le blé qu’on sème dans la fin d’avril et jusqu’au vingtième de mai, s’y recueille dans le mois de septembre et est parfaitement beau et bon.

“Et ainsi de toutes les autres choses avancent à proportion.

“Les choux pommés qui se sèment ici, au commencement de mai, se replantent dans le vingt ou vingt-quatrième de juin, se recueillent à la fin d’octobre et ont des pommes qui pèsent quinze à seize livres.”

* * *

De cette étude des habitudes et des moeurs des premiers colons, de ceux de

1663, on peut conclure des misères, de la patience et du travail accomplis par nos ancêtres pour faire du Canada un pays qui a conquis une belle place dans l'histoire du monde.

L'agriculteur moderne vit en pacha, il n'a qu'à semer pour recevoir une récolte abondante, qui est recherchée des pays Européens.

Il accumule des fortunes, dont il se sert pour établir ses enfants à ses côtés. Il est le "roi du Canada" et de lui dépend "la paix et le bien-être", de l'ouvrier, de l'industriel et du commerçant.

De ces quelques milliers de colons, sont nés des milliers d'habitants qui, fidèles à leurs traditions, profondément attachés au sol et à leur clergé, jouissent des sacrifices faits par les premiers défréchisseurs.

La sombre guerre actuelle qui bouleverse l'Europe a fait naître chez les Canadiens-Français un sentiment de gratitude envers leur patrie: La France. Ils se sont enrôlés pour la défense de la civilisation contre la barbarie allemande; ils ont produit des munitions dans nos industries; ils ont largement contribué aux contributions de secours belge et français. En un mot, ils se sont montrés dignes de la cause, à laquelle ils sont attachés et qu'ils ont entrepris de secourir.

Et lorsque l'esprit du militarisme qui semble souffler sur notre pays sera passé, que les puissances de l'Europe auront fait la paix, le Canada sera appelé à jouer un grand rôle, dans la restauration du monde.

Alors, "les quelques arpents de neige" de Voltaire, deviendront une vaste et riche contrée qui pourra ouvrir ses mines, ses forêts et ses industries pour reconstruire les villes détruites comme il ouvre aujourd'hui bien grands ses greniers pour nourrir les puissances alliées en guerre.

LE SERMENT DU TEST

PEU de temps, après la conquête le gouverneur anglais, tenta de faire signer aux premiers colons français catholiques, la formule du "*Serment du Test*." Voici en quoi il consistait:

"Moi, je proteste, certifie et déclare solennellement et sincèrement, en la présence de Dieu, que je crois que dans le Sacrement de la Scène du Seigneur, il n'y a aucune substantiation des éléments du pain et du vin en le corps et le sang du Christ, dans et après la Consécration faite par quelque personne que ce soit et que l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie ou de tout autre saint et le sacrifice de la Messe, d'après les rites, présentement en usage dans l'Eglise Romaine sont superstition et idolatrie".

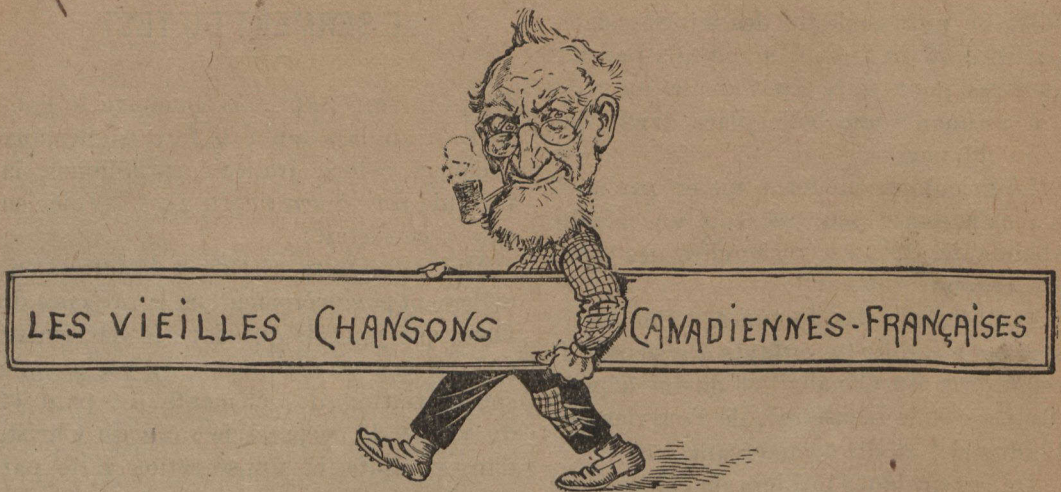
Inutile d'ajouter que nos ancêtres s'y refusèrent et que le Gouvernement Anglais dû suspendre cette loi inique et outrageante.

— o —

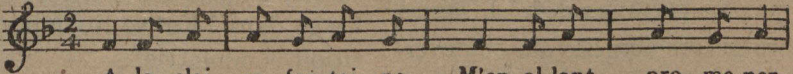



NOS REPRESENTANTS

L'ILE du Prince Edouard est représentée à Ottawa, par 4 sénateurs et 4 députés; Nouvelle Ecosse: 10 sénateurs et 18 députés; Nouveau Brunswick: 10 sénateurs, 13 députés; Québec: 24 sénateurs, 65 députés; Ontario: 24 sénateurs, 86 députés; Manitoba: 4 sénateurs et 10 députés; Saskatchewan: 4 sénateurs et 10 députés; Alberta: 4 sénateurs et 7 députés; Colombie Anglaise: 3 sénateurs et 7 députés; les Territoires du Yukon; sans sénateur et 1 député; soit un total de 87 sénateurs et de 221 députés.

— o —



A LA CLAIRE FONTAINE


 A la clai re fon-tai ne M'en al-lant pro me-ner,

 J'ai trou-vé l'eau si bel le Que je m'y suis bai-gné.

 Lui ya long temps que je t'aime. Jamais. je ne t'oublierai.
 VARIANTE :

 Ma mie, ya long

A la claire fontaine
 M'en allant promener,
 J'ai trouvé l'eau si belle
 Que je m'y suis baigné.
 Lui ya longtemps que je t'aime,
 Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle
 Que je m'y suis baigné;
 Sous les feuilles d'un chêne
 Je me suis fait sécher,
 Lui ya longtemps, etc.

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Lui ya longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le coeur gai.

Lui ya longtemps, etc.

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le coeur gai;
Tu as le coeur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer.

Lui ya longtemps, etc.

Tu as le coeur à rire,
Moi je l'ai-t-à pleurer:
J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité.

Lui ya longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse
Sans l'avoir mérité,
Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai.

Lui ya longtemps, etc.

Pour un bouquet de roses
Que je lui refusai.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier.

Lui ya longtemps, etc.

Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
{ Et moi et ma maîtresse
{ Dans les mêm's amitiés.

VARIANTE :

{ Et que le rosier même
{ Fût à la mer jeté.
Lui ya longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

MARIAGES ET NAISSANCES AU CANADA

LA Province de Québec détient le record de naissance du Dominion avec un taux de 37.70 par 1000 personnes vivantes. Le Manitoba a 36.34 ; la Nouvelle-Ecosse, 25.22 ; l'Ontario, 24.00 ; la Saskatchewan, 20.94 ; la Colombie Britannique, 18.58 ; l'Île du Prince-Edouard, 17.37, et le Yukon, 7.74. Pourtant le record des taux de mariage par 1000 personnes est détenu par le Manitoba qui atteint 13.24 ; l'Alberta, 10.36 ; la Colombie Britannique, 10.12 ; l'Ontario, 10.00 ; Québec, 8.13 ; Saskatchewan, 7.92 ; la Nouvelle-Ecosse, 6.55 ; le Yukon, 6.09 et l'Île du Prince-Edouard, 5.10.

NOTRE PATRIE !

L'honorable Routhier disait un jour : Le Canada, c'est la patrie commune des races diverses qui l'habitent de l'Atlantique au Pacifique. Mais la Province de Québec, c'est tout particulièrement notre patrie, à nous, Canadiens-français et la fête Saint-Jean-Baptiste c'est la fête de notre Province.

Il y avait, au Canada, avant la guerre, 10,827 hommes célibataires contre 8,144 femmes du même état, infirmes. 3,303 hommes mariés contre 3,464 femmes mariées ; 706 hommes veufs contre 1,107 veuves, étaient aussi affectées d'infirmités.



DES VILLES HOSPITALIERES !

Ce que les personnes éprises de déplacement ignorent, c'est qu'il existe plusieurs pays ou villes qui sont prêts à recevoir gratuitement les touristes. Les autorités de la petite île de Samoa, où vécut et mourut le grand écrivain anglais Robert-Louis Stevenson, accordent le gîte et la nourriture à tous les visiteurs qui ne peuvent ou ne *veulent* pas payer. Chaque village a une hôtellerie appelée *Faletale*, où le touriste sera bien reçu même s'il ne veut pas délier les cordons de sa bourse.

Il existait à Pétrograd un petit hôtel appartenant à une compagnie de chemins de fer, qui acceptait de loger et de nourrir gratis les voyageurs obligés d'attendre une communication. Du reste, plusieurs compagnies offraient même à leurs voyageurs de substantiels repas dans les trains. Point de notes à payer.

En Angleterre, à Godstone dans le Surrey, entre novembre et avril, on offre à tous ceux qui se présentent pour la réclamer une assiettée de bonne soupe. Tous les dimanches, d'un bout de l'année à l'autre, il est joint à la soupe une tranche majestueuse de boeuf rôti.

A Norwich, les autorités sont aussi bienveillantes et généreuses, à cela près que la bienveillance et la générosité ne sont exercées que trois fois par an, à des jours

donnés. Mais s'il n'y a pas la fréquence, il y a l'abondance. Chaque repas offert gratuitement se compose d'une soupe, de boeuf rôti, de pommes de terre, de légumes, d'un pot de bière. N'est-ce pas parfait? Il n'y a qu'une seule condition à remplir pour participer à ce véritable banquet. Le festoyeur doit se rendre à l'église Saint-Gile et y réciter à haute voix une prière pour la santé du roi et de la reine régnants. Tel était du moins l'état des choses avant la guerre.

A Rochester, dans le Kent, il y avait jadis un hôtel où les sans-logis, sans avoir à montrer leurs papiers, obtenaient un lit et un repas. Le lendemain matin, au moment de leur départ, on remettait aux hôtes d'une nuit quarante centimes. Cette maison du Bon Accueil a été immortalisée par Charles Dickens.

Le Canada n'a pas atteint un tel degré de générosité, mais en revanche, comme le dit la chanson "le Canadien est poli, galant et hospitalier." Sur ce point, on peut dire qu'il a hérité de la galanterie française.

— o —

L'usage des couteaux en Angleterre remonte à 1559, et la même année, on avait construit des carrosses en France.

LE BOMBARDEMENT DE LA LUNE

LA reproduction photographiée d'une étendue de terre, qui a été bouleversée par les obus, nous donne une idée assez exacte de la surface de la lune, et encore faut-il y porter une grande attention pour les différencier, l'une de l'autre.

Après avoir fait une étude sérieuse de photographies, prises par des aviateurs, un astronome a émis une théorie nouvelle sur la cause des cratères humains.

Il prétend que ceux-ci sont dus à l'action volcanique. A première vue, cette théorie semble invraisemblable, si l'on considère les dimensions extraordinaires des volcans lunaires, tels que Ptolémée qui a 112 milles de diamètre et Clavius qui en a 134 milles.

Ce qui rend le doute encore plus grand, c'est que la terre qui a 50 fois la dimension de la lune, possède des volcans, dont le plus étendu est celui de Ceylon, qui n'a que 25 milles de diamètre.

Il semble donc impossible que la lune ait pu développer une énergie interne beaucoup plus grande que celle développée par la terre.

Cet astronome prétend que les cratères humains sont causés par la chute des météores qui doivent produire des effets différents dans leur chute, sur la lune que sur la terre. En tombant sur la terre, ils rencontrent la résistance de l'air; ce qui a pour résultat de ralentir leur vitesse et de produire une telle chaleur, que l'observateur verra le météore, s'enflammer dans les airs et laisser à sa suite, une trace de gaz brûlant.

Il peut arriver quelquefois qu'un météore pourrait atteindre la terre et y creuser un trou semblable à celui de Diablo Caneyon, Arizona. Mais, la plus grande partie des météores sont consumés par leur propre chaleur bien avant qu'ils touchent la terre.

En outre, il est entendu que les $\frac{4}{5}$ du globe terrestre sont couverts d'eau, il faut donc que les $\frac{4}{5}$ des météores tombent en mer sans laisser de traces. En plus, lorsqu'un météore a fait un trou dans la terre, l'eau et le vent l'ont rapidement rempli de matière et les traces en sont vite disparues.

Tout au contraire, la lune n'ayant ni air, ni eau, les météores tombent sur cette planète, sans être brûlés ou ralentis dans leur vitesse, c'est-à-dire qu'ils demeurent à leur état original.

L'attraction de la lune augmente leur vitesse, qui doit être d'environ 30 milles à la seconde.

Supposons, pour un moment, un météorite semblable à celui de Bacubirite, Mexique, qui pèse 50 tonnes, craché sur notre surface, à raison d'une vitesse de 100,000 milles à l'heure.

Le choc serait terrible, le météorite pénétrerait profondément dans le sol et la température dégagée atteindrait 1 million de degrés. La matière solide qui le compose se changerait immédiatement en un gaz, qui serait un explosif puissant, jusqu'ici inconnu. Ajoutons à ceci le manque de pluie ou de vent, qui ne pourrait ja-

mais combler ce vide et nous aurons une idée de l'effet produit par les météores sur la lune.

On estime que la lune a environ 20,000

clipse totale du soleil, le 3 mai 1715, il a observé sur la surface de la lune: "certaines fulminations ou vibrations spontanées de rayons lumineux", ce qui peut



Cratères sur la surface de la lune.

cratères, dont les uns existent depuis nombre d'années.

Un astronome prétend que durant l'é-

faire croire que des petits météores frappaient la surface de la lune et causaient des explosions.

— o —

UNE CURIEUSE SUPERSTITION

Quand un navire doit être lancé, au Japon, une grande cage, remplie d'oiseaux, est suspendue à la proue de celui-ci. Au moment où le navire est glissée à l'eau, les oiseaux sont mis en liberté. On croit que les oiseaux donnent la chance au navire qui commence la vie de mer.

LA VALEUR DE LA PLUIE

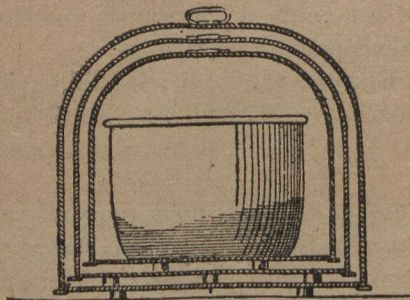
Un acre de terre est égal à 6,272,640 pouces carrés. Un pouce d'eau, en profondeur, sur cette surface, signifiera 62,726, 510.650 gallons d'eau. Sa pesanteur serait de 226,225 livres ou 100.93 tonnes. Un centième d'un pouce de pluie représente 1 tonne à l'acre.

LA CUISINE SANS FEU

DURANT ces temps, où les marchands de bois et de charbon étranglent les mortels, il est à propos de faire part à nos lecteurs d'un procédé qui consiste en un système de cuisson sans feu.

Les illustrations ci-contre, vous donneront une idée de ce système, très en vogue dans les pays où le combustible est rare.

Des couvercles en forme de cloches sont placés les uns sur les autres, étant soutenus sur des plate-formes indépendantes. Ces plate-formes sont séparées les unes des autres et maintenues en position par des chevilles non-métalliques.

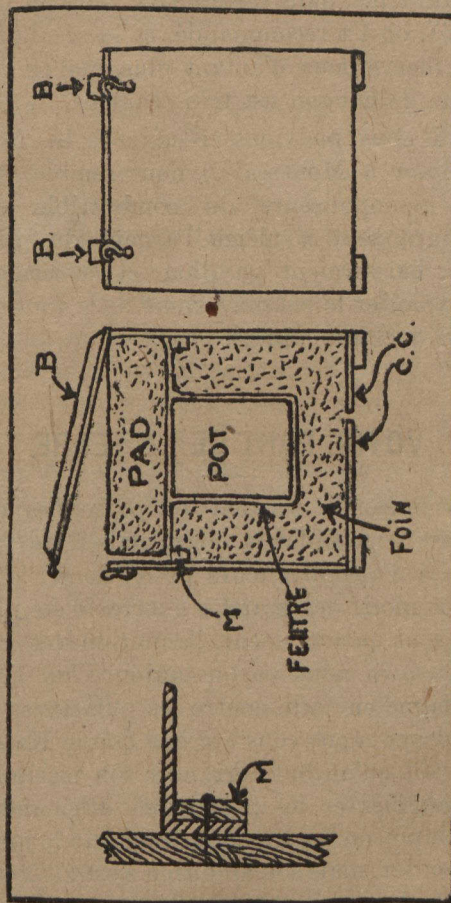


L'appareil à cuisson, sans feu.

Leurs dispositions sont telles, qu'une couche d'air circule entre chaque compartiment et retarde le passage de la chaleur à travers leurs parois.

Procédez de cette manière: sur le poêle faites chauffer vos aliments à préparer, jusqu'à ébullition, puis enfermez alors la casserole sous les cloches. La chaleur se conservera si bien qu'elle achèvera la cuisson des aliments sans que vous ayez à vous en occuper et sans aucun risque de les brûler.

Un autre appareil, plus compliqué, il est vrai, mais facile à fabriquer, puisque les éléments constitutifs ne sont qu'une boîte, un peu de foin et quelques morceaux de feutre ou de liège, peut être aussi fait, pour les mêmes fins.



Détails de fabrication.

La boîte doit avoir un couvercle hermétique, muni de forts crochets et d'un solide morillon.

A l'aide de moulure convenablement disposée, fixez des morceaux de feutre, de manière à former un logement suffisant pour la marmite ou la casserole que vous emploierez.

Remplissez ensuite l'espace entre les parois de votre boîte au moyen de foin et votre appareil est construit; la marmite ou casserole que vous y placerez conservera longtemps sa chaleur comme celle décrite précédemment.

Cette expérience, très simple, mérite d'être mise à l'essai. En France, aux Etats-Unis, dans certains endroits du Canada, on l'a recommandé, et le résultat a été merveilleux d'autant plus, que ce système de cuisson est très économe.

Si nous pouvions réussir à le faire adopter à Montréal il nous semble que les monopoliseurs du combustible qui s'engraissent à même l'argent du pauvre, baisseraient pavillon et cesseraient d'exploiter le peuple comme ils le font depuis quelques années.

— o —

VOTRE PART DE LA TERRE

ON rencontre souvent des personnes qui désirent posséder la terre, mais il est très facile d'anéantir leurs prétentions.

Le motif des grandes guerres a été plus souvent qu'autrement, l'ambition des conquêtes. Si nous voyons aujourd'hui l'Allemagne en lutte contre les puissances de l'Europe, nous constaterons que le Kaiser n'avait qu'un but, agrandir son territoire et augmenter les possessions allemandes.

Napoléon Ier a voulu conquérir le monde entier, mais son ambition s'est arrêtée à Waterloo.

Les luttes que firent nos ancêtres contre l'oligarchie anglaise au dix-septième siècle, étaient motivées par le désir de l'An-

gleterre qui voulait agrandir son domaine.

Si ces nations ont vu leur ambition échouer, que pensez de certains socialistes ennemi des conquêtes, mais partisans de la répartition égale du terrain comme de la fortune?

Admettant pour un moment, que la surface du globe terrestre fut divisée proportionnellement à sa population, chaque homme qui l'habite recevrait environ 231/2 acres de terre.

La terre, l'eau étant exceptée, a une superficie de 33,600,000,000 acres, qui divisées entre 1,500,000,000 d'habitants, donneraient la moyenne ci-haut mentionnée. En prenant la population entière du globe, on trouve que chaque mille carré de sa superficie est couvert par 28 habitants.

Chacune des divisions du globe est plus ou moins habitée et nous donnons ci-dessous le nombre de personnes que chacune contient par mille carré.

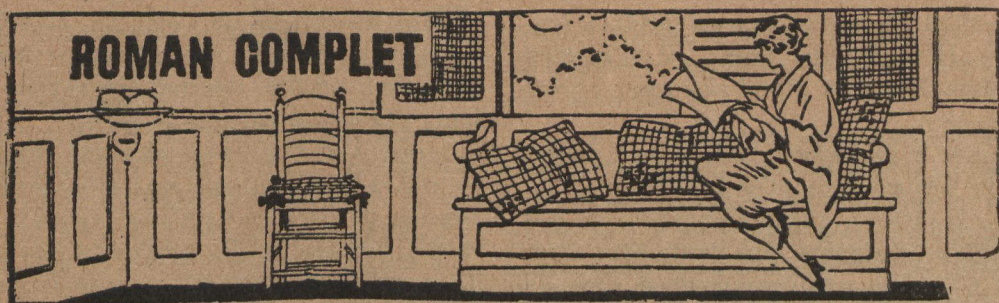
L'Europe, 88; l'Asie, 46; l'Afrique, 18; l'Amérique du Nord, 9; l'Amérique du Sud, 4; l'Océanie et les régions polaires, 2.

Par ces chiffres, nous pouvons constater que le Canada a raison d'espérer en l'avenir et qu'il peut offrir, à une immigration saine, de très belles ouvertures encore incultes.

Que le Kaiser abandonne ses plans de conquêtes, il ne pourrait jamais conquérir le monde... comme la chanson, nous pouvons lui dire: "t'es ben trop p'tit, mon ami."

— o —

Palaine d'Argos, un des chefs Grecs, au siège de Troie, fut le premier commandant qui harangua une armée en ligne de bataille, qui plaça des sentinelles et inventa le mot de passe.



DEVOIR FILIAL

Par Henri Allorge

PREMIÈRE PARTIE

I

— Eh bien! Gertrude! ce beau gâteau que tu veux faire pour ma fête, sera-t-il réussi?

— Oui, mademoiselle Henriette. Je crois qu'il vous fera honneur. J'mais on n'en aura mangé de meilleur à Louveciennes. Est-il possible que vous ayez aujourd'hui vingt ans! Comme le temps passe, tout de même! Je vous vois encore toute petite, et il me semble qu'hier vous portiez des jupes curtes.

— Hélas! je suis plus vieille que mon âge; le chagrin mûrit.

— Ne parlez pas ainsi! On n'a pas le droit d'être triste un jour de joyeux anniversaire. Songez plutôt à mon gâteau de brioches au raisin. Vous vous en régalerez ce soir, ainsi que M. Gaston et M. Jean. Je suis sûre que M. de Romeuil lui-même le trouvera bon, et pourtant, le digne homme, il ne fait guère attention à ce qu'il mange! On dit que tous les savants sont comme ça.

— Oui, mon père est un peu distrait; mais il ne faut pas croire qu'il ne voit rien, que tout lui soit indifférent. Il t'es-

time infiniment, ma bonne Gertrude, car il sait bien tout ce qu'il te doit. Que serions-nous devenus, après la mort de maman, si tu n'avais été là?...

— Seigneur Dieu! quel souvenir vous évoquez!

— Père n'est guère capable de s'occuper d'autre chose que de ses chiffres et de ses calculs; moi-même, l'aînée pourtant, j'étais encore une fillette; Gaston un collégien, d'ailleurs, il est si frivole, hélas! Jean était tout petit. C'est toi qui as remplacé, autant qu'il était possible, la mère absente, toi qui as élevé Jean et qui nous as rendu à tous le courage de vivre!

— Bah! tout le monde en aurait fait autant à ma place!

— Non! non! tu le sais bien. Aussi nous t'aimons tous, tu sais, de toutes nos forces, ma bonne Gertrude. Tiens! embrasse-moi, avant que je m'en retourne là-bas à ma tapisserie.

— Pauvre demoiselle! vous m'avez fait pleurer!

Et Gertrude, avant d'embrasser Henriette de Romeuil, s'essuya en effet les yeux à son tablier.

— Père travaille toujours dans son cabinet? demanda la jeune fille.

— Oui, je ne l'ai pas vu sortir.

— Il se fatigue trop; il m'inquiète parfois. Et il ne prend pas assez d'exercice.

— Je le lui répète aussi. Mais il n'écoute pas beaucoup ce qu'on lui dit.

— Il pense à quelque problème de géométrie ou d'algèbre sans doute. Que veux-tu? C'est son tempéramment et c'est son bonheur.

— Enfin, ne vous faites pas de souci, mademoiselle Henriette. Il se porte bien, Dieu Merci! et sera certainement charmé des singulières pantouffles que vous lui offrirez pour sa fête, à lui, dans un mois. Des pantouffles de savant!

— Chut! Je veux lui en faire la surprise. Je retourne à ma besogne. Gaston n'est pas rentré!

— Non!

— Encore un sujet d'inquiétude! Quelle tête folle!

— Il rentrera pour dîner.

— Espérons-le! Ce serait si triste, s'il n'était pas le jour de ma fête! Ah! tu diras au jardinier Philippe de faire un bouquet avec des chrysanthèmes du jardin pour ce soir. C'est en l'honneur de ton gâteau, Gertrude.

— Merci bien pour lui, mademoiselle Henriette! Je vais tâcher de le réussir mieux que d'habitude.

— Alors, il sera merveilleux.

Et Henriette de Romeuil sortit, avec la silencieuse démarche des personnes qui sont à la fois actives et paisibles, sérieuses et douces: on croit encore les voir, et elles ont déjà disparu.

Tandis que Gertrude s'appliquait de tout son cœur à bien confectionner le fameux gâteau qu'elle faisait cuire les jours de fête, sorte de pudding simplement composé de tranches de brioches humectées de rhum, alternant dans un moule avec des

couches de raisons de Corinthe, Henriette reprit place en la salle à manger familiale. Pour profiter des derniers rayons du jour, elle s'assit près de la fenêtre, haute et large, d'où l'on apercevait une pelouse au milieu de laquelle poussaient de grands roseaux et derrière eux des bosquets de rhododendrons et des arbres vénérables, de grands peupliers, des marronniers, un cèdre. L'automne jonchait déjà le gazon de feuilles jaunies, qui tourbillonnaient en l'air comme des papillons mourants. Une corbeille de chrysanthèmes apportit à ce coin de jardin un peu sauvage et sombre une note fleurie, qui ne réussissait pas à l'égayer.

Henriette se rappelait toujours, en les regardant, que lorsqu'elle était petite fille, son père, jouant avec ses boucles d'un blond doré, l'avait urnommée: CHRISANTHÉMIS, — *fleur d'or*. Mais, repris par la douleur à laquelle il s'abandonnait depuis la mort récente de sa femme, il ajoutait parfois, en embrassant l'enfant:

— Hélas! Chrysanthémis! fleur d'automne, fleur de tristesse!

Bientôt elle dut allumer la lampe. Elle laissa retomber lentement les rideaux et son cœur luttait sans grand succès contre une étrange mélancolie.

Tout en rêvant, elle ajoutait quelques points à la tapisserie qui devait servir à faire les pantouffles destinées à son père.

Le dessin en était extraordinaire, quoique peu compliqué; il se composait seulement de figures géométriques enlacées, acarrés, rectangles, triangles, cercles, ellipses, lignes courbes ou brisées, ainsi que d'X et d'Y. C'était une fantaisie dont la jeune fille avait eu l'idée, dans l'espoir de plaire à son père, ou du moins d'amener un sourire sur son visage sévère et même morose.

Car M. de Romeuil était le type accom-

pli du mathématicien entièrement absorbé dans ses spéculations incompréhensibles aux profanes.)

Ancien élève de l'École Polytechnique, il avait renoncé à la carrière des armes pour se faire ingénieur et s'était lancé dans l'industrie. Il avait fondé et dirigé des usines en divers pays; puis, ayant recueilli quelques héritages, il avait à peu près abandonné la vie active pour se spécialiser dans les recherches surtout théoriques. Il s'était occupé d'aviation, mais non pas pratiquement; le côté mathématique seul de la science nouvelle l'intéressait.

Il s'était marié tard. La mort prématurée de sa femme, qu'il avait passionnément chérie, car il était très aimant, malgré son extérieur froid, l'avait brisé. Resté seul avec trois enfants tout jeunes, incapables encore de le comprendre, il s'était renfermé avec obstination dans son cabinet de savant et détaché de plus en plus des choses de ce monde, détachement que facilitait l'isolement de cette habitation grande, belle et un peu triste, la villa Henriette, où vivait à Louveciennes la famille de Romeuil, privée de son âme, celle de l'épouse et de la mère.

Là, l'ancien ingénieur avait écrit plusieurs ouvrages très profonds, disait-on, et très spéciaux: *Un Traité des Fonctions elliptiques*; *Une théorie de Déterminants*, et il préparait, au su de nombreux correspondants français et étrangers, une grande étude sur une forme nouvelle et rationnelle d'hélice qui devait décupler la puissance effective des aéroplanes et des navires.

Il avait fait construire divers modèles d'expérience, fonctionnant soit à l'acide carbonique comprimée, soit à l'électricité, au moyen de longs fils souples, sans parler des jouets mus par de simples ressorts de

caoutchouc. Il les faisait parfois évoluer sur la pelouse du jardin, au grand amusement de ses enfants.

Il y avait ainsi, dans une pièce affectée à cette destination, de petits monoplans, biplans, triplans, hélicoptères, dont les ailes, de toutes les formes possibles, rappelaient tantôt celles des hirondelles, tantôt celles des mouettes, tantôt celles des chauves-souris. Mais c'était avant tout par le calcul que le savant cherchait à mettre au point une découverte dont les conséquences pouvaient être des plus importantes.

Au reste, nul ne savait si ses recherches aboutissaient ou non à quelque résultat, car il ne se confiait à personne: sa fille lui semblait incapable de le suivre en ses spéculations ardues; le premier de ses fils, Gaston, avait toujours manifesté une très nette répulsion pour les sciences exactes, déception grave pour M. de Romeuil; d'ailleurs, le jeune homme ne montrait de goût que pour le dessin et la peinture, et encore! il était léger, insouciant, un peu bohème, plein de défauts charmants et terribles, qui parfois le rendaient haïssable, bien qu'il eût du cœur. Son intelligence était très vive, mais le travail ne la faisait guère fructifier.

Quant à Jean, son jeune frère, moins doué peut-être, il était au contraire laborieux et fort appliqué. Il faisait ses études au collège de Saint-Germain, comme demi-pensionnaire. Il n'était pas encore en âge de suivre avec fruit les leçons de son père, et lui non plus, d'ailleurs, n'aimait guère les mathématiques: il préférait le latin et le grec et rêvait d'entrer à l'école normale supérieure, section des lettres.

A l'égard des hommes de sciences, ses confrères, M. de Romeuil gardait une extrême réserve et montrait même une certaine défiance. Il se bornait à leur adres-

ser ses travaux publiés ou ses articles de revues. Plusieurs académies étrangères l'avaient nommé correspondant ou associé.

Dans le cadre trop vaste et plutôt sombre de la maison de Louveciennes, où il passait l'hiver comme l'été, M. de Romeuil avait accentué jusqu'à la misanthropie, jusqu'à la sauvagerie, ses habitudes d'effacement et son goût de la retraite.

Fort heureusement, sa fille, dont la jeunesse, malgré sa bonne volonté et une expérience précoce, donnée par la douleur, ne pouvait faire une maîtresse de maison bien experte, était secondée efficacement dans cette tâche par l'excellente Gertrude, qui servait en somme de gouvernante et qui avait sous ses ordres une petite bonne à tout faire, Julie. Le jardinier, Philippe, remplissait aussi l'office de valet de chambre de M. de Romeuil.

Mais personne ne se demandait quelles étaient au juste les fonctions de Gertrude; elle était de la famille, on la considérait comme telle, et elle-même n'eût quitté pour rien au monde "ses enfants" comme elle les appelait.

En bien des circonstances, c'était elle qui dirigeait la maison, avec une conscience parfaite et une suffisante habileté, quoique avec un peu de lenteur et de lourdeur. Mais elle était si dévouée!

Cependant l'heure du dîner approchait.

Jean, le collégien, très sérieux pour son âge, venait de rentrer, tenant sous le bras une serviette de cuir pleine de livres. Gertrude s'extasiait naïvement devant son gâteau, réussi à souhait, tandis qu'Henriette disposait sur la table, dans une modeste vase, le bouquet de chrysanthèmes cueilli par Philippe.

Gaston ne rentrait pas!

On entendit jusqu'aux limites du possible, afin de cacher au père l'absence de ce

filz trop indépendant. M. de Romeuil, malgré son caractère distrait, aimait que les repas fussent servis à l'heure exacte; il ne pouvait souffrir le caprice ni l'irrégularité.

Enfin, Henriette, se décida à frapper à la porte du cabinet de travail où le savant, absorbé sans doute par quelque problème ardu, s'attardait. Au reste, ce n'était pas la première fois que Gaston était en retard. Peut-être ne le verrait-on qu'à la nuit. Il ne pensait guère sans doute à l'anniversaire de sa soeur.

N'ayant pas obtenu de réponse, et n'entendant aucun bruit, la jeune fille frappa de nouveau plus fort. Rien.

Etonnée, elle prit sur elle d'ouvrir la porte, chose qu'elle n'osait pas faire d'habitude, car son père ne pouvait souffrir qu'on le dérangeât. Elle tourna timidement le bouton du cristal bleu.

— Père, dit-elle sans entrer, le dîner est servi.

Pas de réponse. Elle jeta un coup d'oeil dans la pièce, le fauteuil du savant était vide. Pourtant, elle ne l'avait ni vu ni entendu sortir, et la lampe restait allumée.

Soudain, Henriette poussa un grand cri: elle venait d'apercevoir son père étendu sur le parquet, la face contre terre.

Gertrude accourut, et, tandis que la jeune fille, immobile d'épouvante, comprimait violemment son coeur palpitant, la vieille gouvernante prit la main de M. de Romeuil; cette main était presque froide.

— Vite, Julie! le médecin et le prêtre! cria-t-elle.

Henriette se précipita pour envoyer Julie chez le docteur Laforêt, heureusement tout voisin, et chez l'abbé Souriot, curé de Louveciennes.

— Dieu veuille qu'il ne soit pas trop

tard déjà! murmura Gertrude en défaisant le col de son maître.

Elle essaya de remettre M. de Romeuil dans le fauteuil d'où il avait glissé, mais ne put y parvenir. Alors elle alla chercher Philippe et avec son aide elle y réussit enfin. Un oreiller soutint la tête du malade, qui ne donnait aucun signe de vie.

Le docteur Laforêt arriva bientôt; il venait de rentrer de sa tournée. Il s'avança dans un silence lugubre, et, après avoir examiné et ausculté brièvement le savant, se releva lentement, avec un geste d'impuissance navrée.

M. de Romeuil était mort.

II

Dans un désarroi tragique où se débattaient contre la destinée les hôtes de la villa Henriette, le carillon de la sonnette que faisait fonctionner la porte en s'ouvrant, mettait une note bruyante, qui donnait à tous un choc au cœur.

— Il faudra décrocher cette sonnette, dit Gertrude.

Mais, pour le moment, il y avait un devoir plus urgent à accomplir.

C'était d'abord l'abbé Souriot, un brave homme, qui était venu apporter les secours de son ministère à M. de Romeuil, bien que ce dernier ne mît que fort rarement les pieds à l'église. Mais il n'était pas hostile aux choses religieuses et entretenait de bonnes relations avec le curé. La mort avait devancé le prêtre; il s'agenouilla simplement pour prier.

Philippe avait débarrassé un grand divan qui se trouvait dans le cabinet de travail, des coussins et des livres amoncelés qui le couvraient et, sur ce lit improvisé, on étendit le savant.

Henriette et Jean ne pouvaient croire à la réalité du malheur qui les frappait; ils

étaient atterrés. N'ayant pas encore la force de souffrir pleinement de leur deuil, ils tentaient de se persuader que le médecin se trompait, que leur père n'était qu'endormi, que tout cela n'était qu'un mauvais rêve, que tout à l'heure M. de Romeuil allait se lever et dire, à son habitude, en se frottant les mains:

— Allons! mes enfants, à table!

Gertrude, elle, bien qu'aussi affligée, gardait le calme et le sang-froid des personnes qui ont vu souvent la mort et conservent la présence d'esprit de songer aux détails pratiques et aux exigences d'une situation si triste, mais si commune!

Un autre coup de sonnette. C'était le facteur, qui venait présenter une quittance de cotisation pour une Société savante dont M. de Romeuil était membre. Hélas! Henriette paya, en refoulant ses pleurs.

Un carillon éclatant et joyeux retentit enfin. C'était Gaston. Il entra, tout souriant, tenant à la main une grosse gerbe de fleurs, qui avait dû coûter cher.

— C'est pour ta fête, petite soeur, dit-il. Je ne suis pas trop en retard?

— Tais-toi! répondit-elle d'une voix rauque.

Et les mots n'avaient pas la force de monter jusqu'à sa bouche pour crier la catastrophe. Il vit qu'elle avait l'air affolé et pleurait.

— Qu'y a-t-il demanda-t-il. Qu'est-il arrivé?

— Viens! répondit-elle seulement.

Ils entrèrent dans la bibliothèque.

Gaston demeura quelques seconds interdit, sans comprendre, puis, se précipitant vers le corps de son père, l'embrassa en sanglotant.

Car s'il avait de grands défauts, son cœur était excellent. Hélas! il n'en suivait pas toujours les inspirations. Et pour les choses de la vie courante, pour ces

questions terre à terre qui ont tant d'importance, il ne fallait jamais compter sur lui; il était énergique et dévoué par intermittences, mais incapable d'un effort soutenu. Il commençait une foule d'entreprises intéressantes et n'en poursuivait aucune.

Il pleurait à chaudes larmes, de toute son âme. Cependant l'heure s'avavançait.

— Allons, dit Gertrude, il faut aller dîner, mes pauvres enfants!

Tous se récrièrent, Gaston plus encore que les autres, disant qu'ils n'avaient pas faim.

— Hélas! poursuivit-elle, ce n'est pas en vous privant de nourriture que vous rendrez la vie à votre père. Et puis, il faut que vous preniez des forces pour demain et les jours qui suivront. Vous n'êtes pas au bout de vos épreuves!

— Gertrude a raison, dit enfin Henriette. Allez manger, Gaston et Jean; je resterai ici près de papa.

Et ce nom enfantin fit de nouveau monter à ses yeux un flot de larmes.

— Vous aussi, allez dîner, Philippe, ajouta-t-elle.

Le jardinier, avant de se rendre à cette invitation, essaya de décrocher la sonnette importune. Comme il ne pouvait y réussir, il trancha avec son sécateur le fil de fer qui l'actionnait, car c'était une simple clochette à l'ancienne mode.

— Vous êtes toujours courageuse, mademoiselle Henriette, reprit la gouvernante. Je vais servir notre malheureux dîner; je reviendrai ensuite près de vous.

— Embrasse-moi, Gertrude! Ton gâteau ne sera pas fêté comme il l'eût mérité!

Et la jeune fille tomba dans les bras de cette humble amie, qui devenait, par la force des circonstances, un peu la protectrice de ces trois êtres si jeunes, désormais

orphelins et sans aucune expérience de la vie.

Pendant que ses frères s'efforçaient de manger de leur mieux, bien que leurs gorges serrées eussent du mal à laisser passer les aliments, Henriette de Romeuil s'abîma dans une rêverie effroyablement triste: le sentiment de son malheur, d'abord à peine compris, la pénétrait de plus en plus; elle s'enfonçait dans sa douleur, comme un noyé dans les eaux d'une mer sans fond.

Elle ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur elle-même, et sur la cruauté du destin. Elle songeait à sa mère, qu'elle avait si peu connue, et qui était morte; à son père qui, absorbé dans ses recherches et dans ses travaux mathématiques, n'avait guère été, pour ses enfants, qu'un maître respecté, un peu craint, qu'un protecteur assez distant, et non ce gai père de famille qui, dans les maisons joyeuses, se fait volontiers l'ami affectueux de ses enfants et le compagnon de leurs jeux.

Et elle conclut:

— Nous ne serons jamais heureux!

Puis surtout:

— Je ne serai jamais heureuse!

Car ses frères trouveraient toujours à se faire une vie agréable; les hommes sont mieux armés pour la lutte et peuvent, doivent même conquérir le bonheur. Mais une femme, une jeune fille?

Puis elle eut honte de penser ainsi à elle-même.

— Je suis affreusement égoïste, murmura-t-elle. Pardon, père! Pourquoi serais-je heureuse, puisque vous ne l'avez pas été, ou du moins si peu?

Et elle s'efforça de ne songer qu'à lui, qu'aux infortunes dont il avait souffert, jusqu'à sa mort prématurée; et elle ravivait toutes ses souffrances.

— Au moins, une longue agonie lui a

été épargnée, disait-elle pour tenter de se consoler.

Mais aussitôt elle regrettait qu'il n'eût pu recevoir les derniers sacrements avant de mourir, car elle avait des sentiments religieux solides, bien que sans nulle exaltation.

Puis elle sentit grandir en elle une lourde responsabilité.

— Je suis l'aînée; il faut désormais que je dirige la maison. Gaston est si insouciant, si léger! Il a besoin de bons conseils. Jean a tout son avenir à faire, c'est presque un enfant encore. Saurai-je m'acquitter de tous ces nouveaux devoirs? Serai-je assez forte?

Soudain elle jeta les yeux sur les livres et les papiers entassés, songeant aux travaux scientifiques de M. de Romeuil.

— Hélas! qui les finira? Peut-être y a-t-il là de grandes découvertes en germe? La mort tue les savants deux fois, dans leur être et dans leur oeuvre. Qui pourra continuer les recherches de notre père? Qui donc terminera et publiera son traité: *De l'Hélice rationnelle* et ses autres études. Aucun d'entre nous, hélas! Moi, je connais seulement les principes de l'arithmétique élémentaire et à peine les figures de la géométrie. Gaston n'a jamais voulu étudier sérieusement les mathématiques; c'est le dessin seul qui l'intéresse, le dessin d'imitation, la peinture, les arts plastiques. Jean est encore si jeune! Et ses aptitudes le portent vers les lettres, l'érudition, la philologie. Ce n'est pas non plus sur lui qu'il faut compter. Qui donc continuera l'oeuvre du père?

Et Henriette de Romeuil, à se poser ces questions, auxquelles elle ne pouvait répondre, sentait se creuser en elle un vide immense, où elle avait la sensation de tomber sans fin. Puis, brisée d'émotion, elle fondait de nouveau en sanglots.

Mais Gertrude revenait.

— Allez à votre tour manger quelque chose, dit-elle. Et ne vous laissez pas abattre ainsi par le chagrin. Personne ne peut rien au malheur qui vous frappe. C'est la vie; et il faut vivre quand même.

— Oui, Gertrude, je tâcherai d'être plus forte, il le faut.

La jeune fille ne put s'asseoir sans pleurer à la table de famille, et en la voyant Gaston recommença de sangloter bruyamment aussi. Cependant, c'était lui qui avait pu manger le mieux; Jean restait presque silencieux, mais des larmes coulaient sans cesse sur ses joues, et il les essuyait machinalement avec sa serviette. Il souffrait toujours intérieurement, au contraire de son frère.

Henriette se contraignit à prendre quelques liments, mais ce fut à grand-peine. Surtout, elle ne put se décider à goûter au gâteau de fête que Gertrude avait préparé avec tant de soins et d'amour.

Soudain son regard tomba sur les fleurs qui ornaient la table — encore pour sa fête. C'était un simple bouquet de chrysanthèmes, un peu malingres, cueilli au jardin par Philippe.

Elle le prit lentement, le défit et revint poser les fleurs sur le corps de son père. Elle y éparpilla aussi celles qu'avait apportées Gaston.

Les flammes des bougies, qu'avait allumées Gertrude, vacillaient, faisant songer à des âmes qui trembleraient au souffle de l'infini; leur lueur jaune et faible donnait aux fleurs jonchées des couleurs assombries et irréelles.

En se retournant — car elle avait la sensation que quelqu'un était derrière elle — Henriette de Romeuil aperçut soudain, dans une glace, son visage blême et ses cheveux blonds, qui lui parurent avoir perdu leur éclat doré.

Elle tomba à genoux, les mains jointes. en une prière éperdue. Mais elle croyait entendre une voix d'au-delà — était-ce celle de son père? — l'appeler doucement et mélancoliquement, par le nom poétique qu'il aimait à lui donner :

— Chrysanthémis, Chrysanthémis! fleur d'automne, fleur de tristesse!

III

Il faisait un soleil magnifique, le jour où les cloches de la coquette église de Louveciennes convièrent les habitants aux obsèques de M. de Romeuil. Cruelle et inconsciente ironie des choses! Le bourg pittoresque semblait plus riant et plus délicieux encore que de coutume.

Henriette ne savait comment elle avait pu résister à l'inexprimable souffrance qui ne l'avait pas quittée durant ces heures de détresse.

Malgré, les instances de ses frères et de Gertrude, elle avait voulu veiller le cher mort, et sa santé délicate en était ébranlée. Il lui semblait que tout s'écroulait autour d'elle, et qu'elle restait seule sur un monceau de ruines.

Jean était aussi très éprouvé, mais il commençait à se ressaisir, avec une fermeté étonnante pour son âge.

Gaston passait, à intervalles assez réguliers, de crises exaltées à un calme excessif. C'étaient surtout les choses extérieures et matérielles qui lui remplaçaient le malheur commun et rouvraient en lui la source des larmes. La vue des objets ayant appartenu à son père, des portraits ou des papiers de famille, des livres, des modèles de mécanique, des épures que rancontraient ses yeux, le plongeait dans des accès de désespoir bruyant.

Cependant il avait trouvé la force de dessiner en quelques coups de crayon un

portrait du père étendu sur son lit de mort, et cette simple esquisse était frappante de vérité. Il se promettait de l'agrandir plus tard en une toile.

Gertrude était plus que jamais l'âme de la maison; elle s'occupait de tout avec un grand courage, bien qu'elle s'essuyât constamment les yeux.

L'heure approchait où les malheureux enfants allaient avoir besoin de toute leur énergie. Bien que le savant sortît très peu de chez lui, et reçût moins encore, la plupart des notables habitants de Louveciennes se réunirent à la villa Henriette, rue de Montesson, pour le conduire à sa dernière demeure.

C'étaient d'abord les parents: l'oncle et la tante de M. de Romeuil, M. et Mme Bournier, anciens commerçants retirés à Versailles; leur fils, qui était soldat, mais avait pu obtenir un congé, les accompagnait; leur fille, qui venait de se marier, n'avait pas pu venir. Puis un autre cousin, le capitaine Mercier, en garnison à Amiens. Et deux autres cousins, les deux frères Sauval, cultivateurs près de Mantès-sur-Seine.

La famille n'était pas très nombreuse; il n'y avait, en dehors de ceux-là, que des parents éloignés.

Même les Bournier et les Sauval n'entretenaient que de vagues rapports avec les de Romeuil; les premiers n'avaient aucune communauté de goûts avec le savant, et les seconds, campagnards un peu frustes, n'étaient guère capables de le comprendre. C'étaient eux pourtant qui étaient les plus sympathiques, car ils avaient un caractère franc et un bon cœur.

Henriette, quelques jours auparavant, croyait n'avoir guère d'affection pour ces parents, qui lui semblaient plus étrangers à sa vie que n'importe qui. Mais, en les

voyant venir partager son affliction, elle se prit à les aimer d'un coeur reconnaissant.

C'est aux heures de deuil que l'on sent se resserrer les liens de la famille, relâchés par la fièvre de la vie moderne, par l'indifférence égoïste qu'on ressent aux jours heureux.

Les Sauval, surtout, avec leurs bonnes et grosses figures rougeaudes, grillées par le grand air et le soleil, lui inspirèrent soudain une affection réelle et sincère ; pour un peu, elle leur eût demandé pardon d'avoir songé à eux avec indifférence.

Il y avait ensuite quelques personnages plus ou moins officiels. Le maire de Louveciennes, M. Dubail ; le notaire de la famille, Me Lormel, homme assez âgé, très loyal et très dévoué, qui honorait grandement sa profession ; le juge de paix, M. Fontaine ; son greffier, M. Lescot ; le docteur Laforêt, le comte Maurice de Graville, un voisin, jeune homme fort élégant, qu'on disait très riche ; d'autres voisins encore, notamment M. Renault, vieux professeur en retraite, ami de M. de Romeuil, et qui suivait avec grand intérêt les études de Jean. Enfin nombre de notabilités parisiennes : M. Bargerie, l'éditeur de M. de Romeuil ; M. Pelleport, de l'Académie des sciences, qui avait été camarade de promotion du défunt à l'Ecole polytechnique ; Etienne Carrier, rédacteur scientifique au journal *Le Temps* ; quelques autres journalistes, hommes de lettres, artistes, ingénieurs, constructeurs, etc.

Jadis, M. de Romeuil avait des relations fort étendues, mais on sait qu'avec les années il s'était isolé de plus en plus complètement, négligeant ses amis et connaissances, dont beaucoup l'avaient peu à peu oublié.

Quelques-unes des personnes présentes

étaient même inconnues des enfants du disparu, qui avaient simplement pris dans une liste d'adresse des noms qu'ils se souvenaient d'avoir entendu prononcer.

Pendant le triste cortège s'était formé pour se rendre à l'église, dont on apercevait, des chambres de la maison, le clocheton octogone.

Henriette de Romeuil avait tenu absolument à suivre le cercueil de son père, malgré son immense désespoir. En vain lui avait-on objecté sa faiblesse et l'usage mondain qui permet, recommande même aux femmes de ne pas assister aux obsèques.

— Non, avait-elle dit. Il m'est impossible d'abandonner ainsi notre père ; cela me semblerait trop affreux et trop odieux ! Rassurez-vous, je serai forte. Après, je pourrai pleurer.

L'église, assez délicatement restaurée et dont le toit de bois, en nef renversée s'appuie si curieusement sur les arceaux de pierre blanche aux joints très apparents, était trop petite pour contenir tous les assistants.

Henriette et ses frères s'efforçaient de triompher de leur douleur. A les voir si jeunes tous trois et désormais seuls dans la vie, il n'était personne qui ne fût ému de pitié.

Henriette et Jean contenaient stoïquement leur souffrance, car ils estimaient que la montrer eût été manquer de dignité et mal honorer la mémoire du mort. Le deuil a sa pudeur, que n'ignorent pas les âmes fières.

Gaston, trop sensitif, n'avait pu se hausser jusqu'à cette fermeté de coeur ; de temps à autre, les larmes envahissaient son visage et il anglotait dans son mouchoir.

Henriette tenait les yeux presque constamment levés vers le vitrail en rosace qui

domine l'autel; la couleur bleue et rose lui en paraissait bien assombrie par son voile de crêpe, et, pourtant, elle retrouvait tous ses rêves mystiques de jeune fille, ses ravissements extatiques de première communiant, devant ces fleurs de lumière qui lui semblaient détachées de la robe de la Vierge Marie.

Elle se persuadait que c'était là un reflet du ciel où devait s'envoler en ce moment l'âme de son père, car, malgré la tiédeur du savant à l'égard des choses religieuses, elle ne pouvait l'imaginer ailleurs qu'au séjour des élus. Il était si bon!

Elle se rappelait les séances de catéchisme, les solennités éblouissantes, la Fête-Dieu, la procession des Enfants de Marie; elle apercevait en pensée, sans les voir, les petits fonts baptismaux, dans le coin à droite; c'était là qu'elle avait été baptisée, sous les yeux de sa pauvre mère, radieuse alors d'espoirs si cruellement déçus.

Elle se rappelait avec une intensité singulière la peinture qui surmonte la grande porte de l'église, un couronnement de la Vierge imité des Primitifs, et, tout à côté, un tableau que jadis on lui montrait pour lui enseigner la charité: Saint Martin donnant à un pauvre la moitié de son manteau.

Puis, machinalement, elle arrêta sa pensée sur la bizarre dissymétrie du chœur de l'église et aussi sur la disposition singulière des piliers latéraux...

Et soudain elle baissait la tête sur son prie-Dieu, honteuse de songer à ces choses indifférentes, au lieu de réserver toute son âme au père qui gisait là.

Elle s'y appliquait de toutes ses forces au point de tendre tous ses nerfs à les briser, et les paroles si belles de la prose des morts pénétraient dans son esprit avec une puissance naguère insoupçonnée. Elle leur trouvait une signification divi-

nement profonde qu'elle n'avait pas encore comprise.

Car, lors de l'enterrement de sa mère, elle était trop jeune pour sentir tout cela, et il lui restait l'affection protectrice d'un père; maintenant elle était tout à fait orpheline.

Les harmonies larges et nobles de l'orgue, aux deux buffets séparés par une rosace, l'emplissaient de tressaillements douloureux, mis consolateurs; les accents de la marche funèbre qui jaillissaient des tuyaux sacrés qui semblaient les flots bouillonnants et irrésistibles d'un fleuve immense, qui balayerait la terre, emportant au ciel, comme de épaves ballottées, toutes les douleurs humaines.

Elle s'étonna lorsque la lugubre cérémonie prit fin, et elle fut surprise d'être encore vivante, de pouvoir exister, se mouvoir et marcher sur les carreaux rouges de l'église, comme une autre personne.

Le cortège se reforma. Par la grande porte entrèrent des vagues rayonnantes de lumière. C'était la vie tyrannique et aveugle, que reprenait ses droits imprescriptibles.

Il fallait maintenant se rendre au cimetière. Le petit champ de repos est enclavé dans la batterie des Arches, qui est elle-même accolée au majestueux aqueduc construit par Louis XIV pour amener aux réservoirs de Louveciennes les eaux élevées par la machine de Marly.

De loin, l'extrémité de cet aqueduc, qui se voit d'une grande distance, ressemble à un fort auquel on accéderait par des arcades.

On dirait aussi que c'est l'ébauche d'un pont gigantesque, qui devait enjamber la profonde vallée de la Seine, et que l'architecte, incapable de réaliser un projet aussi insensé, a été obligé d'arrêter court, au bord de l'abîme.

Pour aller de l'église de Louveciennes au cimetière, on suit la Grande-Rue, qui commence par descendre un peu, puis tourne légèrement et présente alors une montée assez raide, au sommet de laquelle les arcades élevées barrent pittoresquement l'horizon.

Henriette haletait d'angoisse en gravissant péniblement cette côte, que borde une belle villa, un peu ancienne, à droite ; puis, à gauche, un jardin plein d'arbres fruitiers, aux branches rabattues horizontalement, comme celles des espaliers.

C'était bien véritablement un calvaire qu'elle montait, derrière le corps glacé de son père, et elle songeait au Christ courbé sous le poids de la croix, gravissant lentement l'effroyable Golgotha. Elle aussi portait sa croix, et chancelait sous le poids de sa souffrance.

Par les cintres des arbres apparaissait le bleu du ciel, plus bleu qu'ailleurs, semblait-il, et c'était comme une rosace d'azur, plus transparente que celle de l'église, et bien plus belle, par où le regard s'évadait jusqu'en l'infini de l'espace, cherchant la consolation d'une immortelle espérance.

Il faut tourner à droite, longer pendant quelques mètres l'aqueduc, et passer dessous pour arriver au champ des morts, que bordent sur trois côtés les casemates gazonnées de la batterie. Là dormait déjà Mme de Romeuil, et voici que son mari, après des années de séparation, venait l'y rejoindre.

— Pourquoi ne sommes-nous pas morts aussi ? pensait la jeune fille, et ne nous ensevelit-on pas avec ceux que nous avons aimés ?

Mais le soleil resplendissant qui donnait au cimetière même un air riant, les oiseaux qui chantaient et voletaient éperdument, les bruits lointains des villages en-

vironnants, les sifflements des trains et des bateaux, tout rappelait au cœur d'Henriette l'impérieuse nécessité de la vie, que jamais rien ne peut ni ne doit interrompre et qui se continue, malgré les pires catastrophes et les ravages implacables de la mort, de génération en génération.

Pourtant, lorsque, après avoir reçu les condoléances des assistants, Henriette et ses frères, avec la fidèle Gertrude redescendirent et rentrèrent à la maison, où tout semblait attendre celui qui ne reviendrait pas, ils fondirent en larmes. Leur provision de courage était épuisée.

Tandis que Jean s'efforçait de rendre à son frère aîné, fort abattu, un peu d'énergie, la jeune fille monta dans sa chambre modeste et blanche, afin d'y pleurer sans contrainte.

En ouvrant un tiroir, pour y ranger du papier à lettres bordé de noir, qu'avait acheté Gertrude, la veille, elle avisa le cahier relié où elle s'était accoutumée à rédiger régulièrement, mais avec une grande simplicité, un journal de sa vie.

Elle l'ouvrit, effeuillant avec lenteur sur la page blanche les pétales d'une chrysanthème qui se fanait sur sa table, dans un petit porte-bouquet. C'était encore une attention de Gertrude pour ce jour de fête, à jamais lugubre, puisque l'anniversaire de la naissance d'Henriette serait désormais celui de la mort de son père.

D'une main tremblante, elle traça sur le papier la date funeste, et, au-dessous, écrivit péniblement ces quelques mots :

“Maintenant, nous sommes seuls au monde.”

Elle les relut plusieurs fois, car elle n'arrivait pas à en bien comprendre le sens affreux.

Et, tout à coup, les sanglots lui montèrent de nouveau à la gorge et elle pleura

désespérément de grosses larmes, qui pourtant la soulagèrent.

IV

Mais il fallait songer aux questions d'ordre matériel. La disparition de l'être le plus cher ne peut, ne doit pas suspendre la vie de ses proches. Il faut assurer le présent et l'avenir, fût-ce au milieu des ruines du passé.

Henriette et ses frères ne pouvaient encore penser à ce que serait pour eux l'existence, ou plutôt il ne la concevaient encore que comme un deuil perpétuel. Encore moins se préoccupaient-ils des conditions pratiques de leur nouvelle vie.

Me Lormel, le notaire, qu'avait sincèrement affecté la mort soudaine de M. de Romeuil, les réunit dans son cabinet, l'après-midi même des obsèques, en compagnie des parents Bournier, Mercier et Sauval.

— Mes chers enfants, dit-il, vous me pardonnerez de troubler votre douleur par la discussion de questions terre-à-terre, mais cela est indispensable. La vie est ainsi faite que l'homme n'est même pas libre de s'abandonner sans contrainte à son chagrin. Et peut-être cette tyrannie même des choses extérieures est-elle bienfaisante, car, si l'on ne réagissait pas contre la souffrance, qui pourrait résister aux épreuves dont nul n'est exempt?

— Ah! comme vous avez raison, monsieur, dit l'oncle Bournier, tandis que les cousins Sauval opinaient de la tête, tous deux de la même façon.

— On a dû, continua Me Lormel, profiter de la présence de vos parents, qui repartent aujourd'hui, pour faire le nécessaire en ce qui vous concerne. Vous n'ignorez pas que votre situation de mineurs rend indispensable la réunion d'un conseil

de famille, qui va délibérer tout à l'heure, sous la présidence de M. Fontaine, notre dévoué juge de paix, assisté de Me Lescot, greffier. Un tuteur devra être désigné, ainsi qu'un subrogé-tuteur. Il faut, en principe, trois parents mâles dans chacune des lignes paternelle et maternelle. Comme vous n'en avez que cinq, il conviendra de prendre un ami de la famille pour compléter le chiffre prescrit par la loi. Je pense que nul ne saurait mieux tenir ce rôle que M. Renault qu'une amitié ancienne liait à M. de Romeuil, et qui déjà s'intéresse à vos études.

— Oui, ce serait un excellent choix, dit le capitaine Mercier.

— Vous n'ignorez pas, poursuit le notaire, que, d'après les dispositions légales relatives aux héritiers mineurs, les immeubles dépendant de la succession de votre père regretté doivent être vendus, pour que le prix en soit partagé entre vous. C'est là une loi qui prétend sauvegarder les droits des enfants, et qui, en fait, leur cause souvent un préjudice. Mais on ne peut se soustraire à cette obligation. Cela n'est pas même possible en ce qui concerne la villa Henriette, où vous désirez sans doute continuer d'habiter? Immeuble soit acheté par un acquéreur lins.

— Mais rassurez-vous; il suffit que cet immeuble soit acheté par un acquéreur qui consente à vous garder comme locataires. En pareil cas, c'est quelquefois un parent qui intervient, sauf toutefois le tuteur, à qui cela n'est pas permis, car c'est à son nom et non au vôtre, que doit être faite la location.

— En effet, dit l'oncle Bournier.

— Quant au mobilier, il devrait être vendu lui aussi aux enchères, à l'exception de vos meubles personnels. Mais le conseil de famille, vu les circonstances,

pourra autoriser votre tuteur à vous laisser certains meubles qui vous seront utiles, ou auxquels vous tenez, par exemple la bibliothèque de votre pauvre père; tous ses livres familiers, dont la vente et la dispersion seraient extrêmement regrettables.

— Oh! oui, s'exclama Henriette avec force, je ne voudrais pour rien au monde qu'on nous enlevât ces trésors, sacrés pour nous.

— Ils resteront en votre possession. Mais il faut que le conseil de famille en délibère.

— J'y veillerai, dit le capitaine Mercier, qui semblait comprendre tout cela mieux que les autres parents, et ne connaissait ni indécision, ni timidité.

— Il est, continua Me Lormel, un autre point qui pourra donner lieu à quelques difficultés, ou du moins à des retards; je veux parler des participations industrielles que possédait M. de Romeuil, et qu'il faudra réaliser. Un premier coup d'œil m'a permis de constater que, des affaires dans lesquelles il avait des intérêts, plusieurs ont périclité; une ou deux ont sombré presque complètement. Il faudra tirer au clair cette situation qui, je dois vous le dire, fait pressentir des pertes probables et assez élevées. M. de Romeuil, trop confiant et absorbé par ses hautes préoccupations scientifiques, ne s'occupait guère de gérer sa fortune. J'ai retrouvé, au fond d'un tiroir, une somme assez considérable en or et en billets, qui dormait là, improductive et peu en sécurité.

— Père était tellement absorbé dans ses recherches! fit observer Henriette.

— Heureusement, continua le notaire, tout en s'intéressant à diverses entreprises, il n'était associé à aucun industriel, ce qui compliquerait gravement le règlement de nos comptes. Néanmoins, comme je vous l'ai dit, il faudra du temps et des

précautions pour réaliser ou régulariser diverses actions non cotées, par exemple des parts de fondateur malaisément négociables ou des valeurs qui sortent du cadre ordinaire des titres mobiliers. Je devais vous dire cela, et vous prémunir peut-être contre des illusions dangereuses en ce qui concerne votre patrimoine. M. de Romeuil dont nul plus que moi ne vénère la mémoire, négligeait un peu trop le soin de ses affaires. Je le lui ai dit bien souvent, mais il était fort distrait et les questions matérielles semblaient odieuses à son esprit de grand savant. Je vous ferai connaître, le plus tôt possible, le chiffre approximatif de votre avoir, et je n'ai pas besoin de vous dire que j'agirai au mieux de vos intérêts.

— Nous en sommes sûrs, répondit Henriette, et nous vous en avons une grande reconnaissance, mon cher maître.

Sitôt qu'on eut fait demander M. Renault, le vieux professeur, qui consentit bien volontiers à rendre le service qu'on lui demandait, le conseil de famille se réunit.

Le discours du notaire avait laissé indifférente Henriette et ses frères, qui s'étaient retirés, mais leurs parents réfléchissaient et déjà se communiquaient leurs remarques à voix basse.

— J'aurais cru de Romeuil meilleur gérant de son bien, dit au capitaine l'oncle Bournier, dont l'économie était proverbiale.

— Oh! je crois que la situation n'est pas si mauvaise que cela, répondit l'officier, qui, presque sans fortune et père de famille, menait une vie un peu gênée, croyait-on!

— Espérons-le! dit l'aîné des Sauval.

Il évitait, ainsi que son frère, de prononcer des paroles catégoriques.

Après avoir procédé aux formalités d'u-

sage, le juge de paix pria les membres du conseil de choisir un tuteur aux mineurs de Romeuil. D'une voix unanime, l'oncle Bournier fut désigné pour remplir ces fonctions. Son degré de parenté, son âge, sa situation le désignaient tout naturellement et il habitait non loin de Louveciennes, à Versailles.

Il commença par se récuser, mais pour la forme; il était flatté au fond, bien qu'en même temps un peu ennuyé.

— Dame, c'est une responsabilité, répétait-il, en s'épongeant le front machinalement, comme pour y attirer de profondes pensées.

— Cela ne vous occupera pas bien longtemps, fit observer le capitaine Mercier. Henriette a vingt ans, et Gaston dix-neuf, ils seront bientôt majeurs. Quant à Jean, il n'a que seize ans, mais c'est un garçon si sérieux: vous n'aurez aucune peine à son sujet.

— C'est vrai, c'est vrai, répondait l'oncle Bournier. Mais il songeait, non sans appréhension, à sa femme, qui serait peut-être mécontente. Elle n'était pas d'un très bon caractère.

— Et puis, dit le plus jeune des Sauval, c'est un devoir. La famille avant tout.

Car ces deux cultivateurs avaient pour les obligations familiales un respect qui semblait, à travers les siècles, remonter jusqu'aux époques primitives.

Ce fut le capitaine Mercier qu'on nomma subrogé-tuteur. On agita ensuite la question de savoir s'il convenait de laisser les enfants à Louveciennes, ou s'il ne serait pas préférable que l'oncle et la tante Bournier les emmenassent chez eux, à Versailles.

— Il me semble qu'ils peuvent rester ici sans inconvénient, dit Bournier, qui suait à grosses gouttes, car sa femme, étant fort peu accommodante, ne lui eût jamais par-

donné d'accepter une pareille charge, même allégée de toute dépense. Il tremblait que le conseil de famille ne lui demandât trop de dévouement.

— Ils peuvent parfaitement rester à Louveciennes, dit le capitaine. Ils ont une gouvernante expérimentée et très attachée à eux, la vieille Gertrude. D'ailleurs ils seront bientôt maîtres de leurs actes.

— Et puis, ajouta Sauval l'aîné, ce serait dérangeant peut-être pour le cousin Bournier, quoiqu'il soit bien logé.

Un peu d'envie perçait dans ces mots. Les Bournier habitaient à Versailles, dans une maison dont ils étaient propriétaires, un vaste appartement que rendait un peu vide le départ de leur fille, récemment mariée, et de leurs fils, qui faisaient son service militaire, comme on le sait.

— Oh! ce n'est pas cela! protesta faiblement Bournier.

— Reste la question de la vente de la villa, fit observer le capitaine.

— En effet, dit le juge; cette vente est inévitable; mais, si les mineurs de Romeuil désirent continuer d'habiter la maison paternelle, avec votre assentiment, messieurs, il est loisible à l'un de vous, sauf toutefois au tuteur, d'acheter cet immeuble.

— Oui, je n'en ai pas le droit, murmura l'oncle Bournier avec une satisfaction peu dissimulée.

Il se fit un silence un peu gêné.

— Je crains, continua le capitaine qu'aucun de nous ne soit en mesure de se présenter comme acquéreur.

— En tout cas, nous y réfléchissons, dit Sauval le jeune, qui craignait toujours de trop s'avancer.

— Peut-être le notaire trouvera-t-il un amateur conciliant, ajouta son frère.

— Espérons-le, dit M. Renault. Quant au mobilier, les héritiers désirent conser-

ver, m'ont-ils dit, la bibliothèque de leur père et quelques meubles auxquels ils tiennent, et dont ils ont d'ailleurs besoin. Ce désir me paraît trop légitime pour prêter à la moindre objection.

— L'autorisation de garder ces meubles, fit observer le juge de paix, devra, bien entendu, comme la location en question, être donnée au nom du tuteur, représentant ses pupilles.

— Certainement, déclarèrent les autres membres du conseil.

Après avoir signé les papiers que leur présenta le greffier, les parents revinrent faire leurs adieux aux orphelins. On se quitta assez tôt. L'officier devait rejoindre sans retard sa garnison et les Bournier désiraient profiter du beau temps pour faire une promenade dans la forêt de Marly. Mais ils n'osaient pas le dire et mirent en avant un autre prétexte.

— N'est-ce pas, demanda onctueusement la tante, vous aimez mieux rester dans cette chère maison, qui vous rappelle tant de choses tristes, mais bien douces aussi ?

— Qui, ma tante ! répondirent-ils d'une seule voix.

— Sans quoi, nous vous aurions emmenés avec nous à Versailles ; c'eût été avec plaisir. La place nous manquerait peut-être pour vous loger confortablement, mais, en nous gênant tous un peu...

— Nous vous remercions bien sincèrement, ma tante, dit Henriette ; mais il nous serait trop pénible de quitter Louveciennes.

On s'embrassa avec cette ardeur démonstrative qui remplace souvent l'affection vraie, et les parents partirent.

Seul, le vieux professeur Renault demeura près de son élève et ami Jean. Et, posant paternellement sa main sur le front

du jeune homme, il lui dit, en hochant la tête :

— Ces quelques instants, mon pauvre Jean, pèseront plus dans ta vie que bien des années. Rien ne mûrit le cœur, vois-tu, comme la souffrance !

V

A une certaine distance de la villa Henriette, presque à l'autre extrémité de la rue de Montesson, se trouvait une grande et belle propriété, aussi luxueuse et aussi modernisée que la première était simple et vieillotte.

C'était la villa des Cyclamens, où habitait le comte Maurice de Gravelle.

A part un commencement de calvitie qui dénudait légèrement son front, bien qu'il eût seulement trente-six ans, M. de Gravelle était un bel homme et un gentilhomme en apparence accompli.

Possesseur d'une grande fortune, il vivait seul ; il n'avait plus son père et sa mère habitait une modeste propriété de famille en province. On disait qu'elle était très bonne, mais de principes assez rigides et que des dissentiments la séparaient de son fils. Il avait d'ailleurs un appartement à Paris, et partageait sa vie assez capricieusement entre la capitale et Louveciennes.

Il était, disait-il lui-même volontiers, activement intéressé dans une grande maison d'automobiles. Mais, en réalité, il ne travaillait pas et ne recherchait que les plaisirs.

Assidu aux courses, il y perdait parfois, assurait-on, des sommes importantes. Il aimait tous les sports ; mais, comme il était intelligent, cela ne l'empêchait pas d'aimer aussi les arts et même un peu les lettres ; il avait reçu une assez bonne instruction, se montrait brillant causeur,

disait à l'occasion des vers et jouait la comédie de salon non sans art.

A première vue, il donnait généralement une fausse idée de lui-même. Les uns éblouis de son élégance et de ses manières séduisantes, le considéraient, de prime abord, comme un homme de grande valeur. Les autres, défiants de nature, croyaient qu'il cachait, sous des dehors imposants, une parfaite nullité.

Les uns comme les autres se trompaient. Maurice était un homme du monde, plutôt supérieur à la moyenne, mais qui, tout en comprenant le danger et l'abaissement auxquels l'exposaient ses passions, n'avait jamais su leur résister.

Il ne possédait aucun fonds sérieux, chose plus grave peut-être que tout le reste. Il était de ceux sur qui personne ne peut compter, leur caractère étant aussi malléable que l'argile molle, et aussi inconsistant que le sable de la mer.

Ce lamentable état d'esprit et d'âme ne laisse pas discerner son indigence tant que la jeunesse, cette magicienne toute-puissante, le dissimule sous ses séductions et ses grâces trompeuses.

Mais Maurice de Gravelle sentait déjà et plus vite que bien d'autres, s'évanouir sa jeunesse lasse, car il l'avait compromise en ces folies joyeuses qui plus tard, lorsque l'homme, du haut de la vieillesse, se retourne vers le passé, semblent si tristes. Il comprenait vaguement le besoin de se ressaisir, mais n'en avait pas la force.

Aussi, par extraordinaire, ne fut-il pas aussi agacé que de coutume quand le vieux Prosper, son valet de chambre, lui remit une lettre qui émanait de Mme de Gravelle, la mère de Maurice.

— Encore un sermon ! murmura-t-il en haussant les épaules, et il décacheta la missive maternelle, où il lut ceci :

“Vous me rendrez cette justice, Maurice,

que je vous ai toujours, autant qu'il m'était possible, épargné les remontrances.

Depuis que vous êtes parvenu à l'âge d'homme, je me suis même tenu à l'écart de votre vie, puisque vous faisiez fi des conseils de mon expérience et que je semblais être pour vous une personne importune et non une mère aimée. Pourtant, laissez ma tendresse vous signaler une dernière fois le péril auquel vous vous exposez et qui devient chaque jour plus imminent.

“Que vous vous soyez laissé entraîner par la fougue de la première jeunesse aux dissipations et aux erreurs d'une vie de plaisirs, cela reste excusable, surtout parce que vous n'aviez plus pour vous guider la main ferme autant qu'affectueuse de votre pauvre père — dont Dieu ait l'âme — et parce que j'avais perdu l'autorité que j'eusse dû conserver sur vous, pour votre bien. Mais vous avez parcouru la moitié d'une vie; vous n'êtes pas encore vieux, mais vous touchez à la maturité, sans avoir assuré l'avenir. Prenez garde !

“Je ne fais plus appel à vos bons sentiments, non pas que vous en soyez dépourvu; mais ils sont trop fragiles. C'est votre intérêt seulement que je vous supplie de considérer. C'est lui qui exige que vous ne perséveriez pas plus longtemps dans votre funeste insouciance.

“Mariez-vous, choisissez une femme sérieuse, pleine de qualités solides, plutôt que brillantes. “Faites une fin”, selon une expression qui vous est chère et qui me répugne. Mais faites en même temps, j'ai à peine besoin de l'ajouter, un ferme propos d'aimer exclusivement votre future femme et de vous consacrer à son bonheur, comme vous voudriez qu'elle se vouât à votre.

“Fondez une famille, créez-vous un foyer où la tendresse d'une épouse et l'a-

me d'enfants chéris vous retiennent loin du monde amollissant et trompeur. Sinon, vous vous préparerez une vieillese solitaire et triste, à moins que vos jours ne soient abrégés par les passions et la détresse morale de l'homme dont la vie est sans but.

“Je ne vous propose aucun parti; ce vous serait, je le crains, une raison suffisante de le refuser. Voyez autour de vous; il ne manque pas de jeunes filles sages et pourtant aimables. Cherchez une fiancée sans vous préoccuper de sa fortune. Vous n'êtes déjà que trop riche, et le serez plus encore après ma mort, prochaine peut-être.

“Prenez-la de préférence ailleurs qu'à Paris, où l'hypocrisie mondaine est si parfaite. Et, le jour où vous aurez trouvé la compagne que je vous souhaite, peut-être penserez-vous avec moins d'indifférence à

“Votre mère, qui ne peut cesser de vous aimer,

“Comtesse de Graville.”

Le jeune homme garda quelques instants cette lettre à la main, au lieu de la froisser et de la jeter tout de suite au panier, à son habitude.

Il se retourna instinctivement, pour se regarder dans la glace vénitienne qui ornait son cabinet et découvrit autour de son front dénudé quelques cheveux blancs dont il n'avait pas encore osé s'avouer l'apparition.

Il fit un geste de dépit, puis, déchirant la lettre en tout petits morceaux, se dit, d'un air faussement détaché:

— Je crois que, cette fois, “la vieille” a raison.

Puis il conclut, en se préparant à sortir:

— Bah! encore une année ou deux de

bon temps, et ensuite je me rangerai... J'épouserai une bonne fille, bien bourgeoise, qui soignera mes rhumatismes. Mais, quant à lui être fidèle, c'est une autre affaire!

Il prit sa canne en sifflotant et franchit le seuil de la villa.

Il faisait frais. Les feuilles mortes tombaient en tourbillonnant avec une grâce suprême et mélancolique. On sentait déjà l'hiver approcher. Des pensées tristes tourbillonnaient avec les feuilles jaunies.

Maurice songeait malgré lui à la vieillese, à la solitude. Il allait, indécis, sans but, ne sachant où porter ses pas, se demandant s'il devait prendre le train pour Paris, errer dans la forêt de Marly, descendre jusqu'à la Seine, ou tout simplement fumer une cigarette, puis rentrer. Il s'arrêta à cette dernière solution.

Sa courte promenade l'avait amené tout naturellement devant la villa Henriette. Comme il levait des yeux distraits vers la grille rouillée qu'encadrait du lierre, il remarqua l'affiche rouge par laquelle était annoncée la mise en vente de la villa, en exécution d'un jugement rendu par le tribunal civil de Versailles, au sujet du partage de la succession de Romeuil entre les héritiers mineurs. Il la lisait machinalement, quand un pos rapide et léger le fit se retourner.

Il se trouva tout décontenancé en reconnaissant Mlle de Romeuil, qui rentrait, quelques paquets à la main. Elle se sentit rougir un peu, tandis qu'il la saluait avec une aisance vite retrouvée.

Quand elle eut disparu dans la vieille maison et que le carillon de la sonnette eut cessé de vibrer, Maurice de Graville jeta sa cigarette à demi-consumée, puis, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos, balançant rythmiquement sa canne à pomme d'or, il reprit, à petits pas mé-

ditatifs, le chemin de la villa des Cyclamens, en se disant, mentalement :

— Au fait, pourquoi pas celle-là ? Je n'aurais ni beau-père ni belle-mère. Avantage inestimable ! Je ne sais si elle a grand chose ! Mais elle n'est pas non plus sans le sou. Elle devra être dévouée à son mari... Il y a bien les frères... mais ils s'en iront bientôt vivre chacun de son côté... On ne les verra plus guère. Le père était un vieux fou ; mais le nom est assez beau. Je pourrais acheter la villa, ce serait peut-être d'une assez bonne diplomatie... C'est d'ailleurs un placement comme un autre. Je la paierais même un bon prix. Je ne suis pas à quelques billets de mille francs près. Cela me fournirait maints prétextes pour entrer en relations avec cette petite, qui a l'air un peu sauvage, et peut-être pour m'attirer sa reconnaissance ? Oui, puisqu'il faut en finir, pourquoi pas celle-là ?

V

Cependant le jour était venu où les terres dépendant de la succession de M. de Romeuil devaient être vendues.

Elles se trouvaient sur le territoire de Fourcheville, non loin de Mantes-sur-Seine, cette vieille et coquette cité à laquelle la géographie administrative a retiré son nom exact et poétique de Mantes-la-Jolie.

Fourcheville est un très petit village situé non loin de Septeuil, dans la plaine qui se trouve entre Mantes, Rueil, Houdan, Montfort-l'Amaury et Maule.

Le chemin de fer n'y passe point, les voitures de correspondances ne la desservent pas. Il faut donc, pour s'y rendre, utiliser la carriole de quelque habitant du pays, — ou une voiture particulière, moyen coûteux. Seuls, les très bons marcheurs peuvent se rendre à pied Fourcheville.

Henriette et ses frères avaient résolu

d'assister à la vente, non que leur présence y fût indispensable, une procuration les eût dispensés du voyage ; mais c'était pour eux une occasion de faire visite aux cousins Sauval, de revoir le petit coin de pays où avaient vécu leurs ancêtres, modestes cultivateurs, de porter quelques fleurs sur les tombes des parents et de dire un adieu ému à ces terres que les aïeux avaient achetées à grand'peine, morceau par morceau, sur leurs maigres économies.

N'était-ce pas un deuil nouveau de voir passer à d'autres ces champs, ces sillons et ces bois qui constituent un patrimoine vivant, pour ainsi dire, digne de respect par lui-même et par les souvenirs qui s'attachent à lui, comme le lierre aux vieilles murailles ?

Quant au véhicule nécessaire, la question était réglée d'avance ; en effet, l'un des Sauval, le plus jeune, devait venir prendre ses cousins à Mantes avec une tapissière.

Ils le trouvèrent à la gare. Il attendait sans impatience, bien que le train eût du retard. Il n'avait pas mis de blouse ; il était vêtu d'un complet, non point très élégant, mais cossu.

Henriette, qui portait quelques chrysanthèmes cueillis dans le jardin, eut le cœur serré en franchissant la petite porte de sortie. Elle se souvenait du précédent voyage à Fourcheville, qu'elle avait fait près de six ans auparavant, en compagnie de M. de Romeuil.

Elle reconnut un petit café où, comme elle avait très soif, son père lui avait fait servir une grenadine ; tout le long de la route, des détails aussi insignifiants revenaient s'imposer à sa mémoire, tandis qu'elle s'efforçait de soutenir de son mieux la conversation avec le cousin Jules Sauval, peu causeur, lui aussi. Heureusement, Gaston ne cessait de parler, de conter des

histoires et des anecdotes, de faire remarquer tel ou tel détail pittoresque du paysage; une mesure abandonnée, une mare, des toits de chaume, des paysannes en "marmottes".

Jean ne parlait guère, sauf pour poser de temps en temps des questions au cousin notamment sur des cercueils gallo-romains qu'on avait découverts dans la région quelques années auparavant.

Bientôt on parvint à Fourcheville; mais il fallait traverser une bonne partie du village pour arriver à la maison de Sauval le jeune. On longea un abreuvoir, puis l'église, autour de laquelle ne se trouvait plus le cimetière. Le terrain, déblayé, avait permis d'agrandir la place. C'était tout une moisson de souvenirs qu'on avait fauchée.

Les enfants du cousin de Romeuil furent chaleureusement accueillis par la cousine, Jules Sauval, le cousin Prosper Sauval l'aîné et sa femme, qui habitaient quelques maisons plus loin, leurs enfants, qui avaient l'air doux, bien que fort éveillés, est la cousine Sauval mère, qui s'appelait Héloïse et qui avait encore très bonne mine sous son bonnet noir, malgré ses soixante-quinze ans.

— Vous avez fait un bon voyage? demanda-t-elle.

— Oui, ma cousine, merci! répondit Henriette. Votre santé est toujours bonne?

— Euh! euh! c'est les jambes qui ne sont plus guère fortes! Dame! je ne rajeune pas, pour sûr!

— Vous ne vieillissez pas non plus, ma cousine; vous n'avez pas changé depuis que je vous ai vue...

— Hé! il y aura pourtant bientôt six ans que vous êtes venus avec votre pauvre papa. Comme il a été vite enlevé, le cher homme!

Pour couper court à l'émotion que provoquèrent ces paroles, on entra. La table était toute dressée dans la salle à manger, vaste et claire. Le plafond était assez enfumé, et, dans un coin, laissait voir une grande tache d'humidité; mais le sol, fait de carreaux rouges, était reluisant de propreté. Cela sentait la terre cuite bien lavée. De la cuisine venaient des bouffées d'effluves odorants et sains.

On prit place à la table, en famille. Le cousin Jules avait tiré du cellier des bouteilles d'un vin blanc légèrement mousseux et qui piquait la langue. Il y avait aussi du vin rouge. Mais Henriette et Gaston réclamèrent vivement du cidre et du pain bis, au lieu du pain blanc qu'on leur présentait.

Hélas! ce n'était plus le vrai pain de ménage, pétri et cuit à la maison, au four familial. Ce n'était que du pain de boulanger. Pourtant, il semblait meilleur que le pain blanc.

Avant de l'entamer, la cousine Héloïse traça avec son couteau, comme aux siècles passés, une croix sur le dos de la miche.

Après la soupe, fort épaisse, trempée avec de grosses tranches de pain, et qui sentait bon les légumes, la jeune bonne, Céline, servit un gigot aux haricots, puis du poulet et de la salade; une brioche, avec des fruits du pays, termina ce repas simple, mais substantiel, dont la composition était à peu près la même à chaque réception.

— Alors, demanda Henriette, on a désaffecté le vieux cimetière?

— Oui, répondit Jules Sauval; il y a trois ans. Le nouveau est dans un champ, non loin de la route. On y a transporté les restes de tous nos défunts. Je croyais que vous étiez au courant de cela, car le cousin de Romeuil en a été avisé, et j'ai

fait le nécessaire en son nom pour l'exhumation de vos arrière-grands-parents.

— Père était un peu distrait, reprit la jeune fille; il aura oublié de nous en parler.

— Et ce beau groupe de pierre colorée, qui représentait la Flagellation du Christ, qu'est-il devenu? demanda Gaston.

— On l'a transporté et réédifié au nouveau cimetière, avec les fonds d'une collecte faite entre nous, car la commune ne voulait pas s'en charger. Mais ces vieilles statues semblent là-bas toutes dépaysées.

— Je comprends cela, continua Gaston, C'est bien regrettable.

Après le déjeuner, on se dirigea lentement vers le champ de repos, dont le cousin Jules prit la clef chez le tenancier du bureau de tabac.

Henriette s'agenouilla devant la tombe de ses bisaïeux, après avoir posé sur la modeste pierre le bouquet de chrysanthèmes qu'elle avait apporté. Sans avoir connu ces parents déjà lointains, elle sentait pourtant leurs âmes toutes proches de la sienne en ce moment. Et c'était l'ombre chérie du père, récemment disparu, qui la rapprochait des ancêtres. Ceux qui dormaient là avaient été des enfants aimants et laborieux, ils avaient aussi pleuré leurs aïeux, puis leurs parents; puis ils étaient morts aussi, et elle-même, Henriette, et ses frères, Gaston et Jean, et les cousins Sauval et leurs enfants, tous mourraient inévitablement.

L'esprit de la jeune fille avait le vertige devant cet abîme, où successivement tout croulait...

Pendant ce temps, Gaston examinait le groupe de la Flagellation.

— C'est un vrai chef-d'oeuvre du treizième siècle, dit-il revenant. C'eut été un crime de l'abandonner à la destruction.

Ceux qui l'ont sauvé ont bien mérité de l'art.

Mais il fallait se rendre à la salle d'école, où allait avoir lieu, par le ministère de Me Cluseret, notaire à Houdan, l'adjudication des terres.

Déjà, la salle était presque entièrement pleine d'acquéreurs éventuels et de badauds, sagement assis sur les bancs ordinairement occupés par les écoliers, devant les tables noires, capricieusement taillées à coups de canif.

Aux murs, des cartes étaient suspendues; dans un coin, une pauvre bibliothèque se dressait, ou plutôt un embryon de bibliothèque. Il y avait aussi des tableaux imprimés, donnant le résultat des diverses statistiques agricoles concernant les engrais, les forêts, l'élevage du bétail; sous une vitrine poussiéreuse, languissaient quelques échantillons de minéraux, de grains et quelques insectes piqués sur des épingles.

L'assistance était des plus variées.

Trois "Messieurs", le médecin, le propriétaire d'un château voisin et un officier en retraite. Puis des gens quelconques, évidemment cultivateurs ou anciens cultivateurs, mais vêtus de vestons et coiffés de chapeaux "melons"; enfin, les vrais campagnards, restés fidèles à la blouse, d'un bleu plus ou moins foncé, et coiffés, les uns de chapeaux mous, d'autres, les plus nombreux, de casquettes de formes diverses à oreillettes relevées. Ceux-ci étaient presque tous vieux.

Leurs visages étaient généralement rouges, quelques-uns comme de la brique; beaucoup étaient complètement rasés, d'autres portaient une barbe hirsute et de nuances indéfinissables. Des bâtons nouveaux soutenaient leurs vieilles jambes chancelantes, à la démarche lente et tortueuse comme celle d'un crabe.

Il y avait aussi des femmes, qui n'étaient pas les moins exubérantes. Plusieurs enfants bruyants les accompagnaient.

Maître Cluseret se mit en devoir de remplir son office.

— Je commence par les terres et bois situés sur la commune de Fourcheville : Premier lot : une pièce de terre de 12 ares 48 centiares, lieu dit "Les Hautes Grouettes", tenant d'un côté à Nicolas Pépin, de l'autre aux héritiers Hamot, du troisième à la veuve Picard, du quatrième à la route. Mise à prix : cent cinquante francs. C'est de bonne terre. Allons, j'allume le premier feu !

Et le notaire alluma sa bougie minuscule, supportée par un appareil spécial nickelé, d'où il faisait sortir chaque fois la longueur nécessaire de mèche stéarinée.

— Second feu. A qui la parole ?

— Cent soixante, dit une voix.

— Cent soixante-cinq, répliqua un autre.

Puis un silence.

— Troisième feu. Avis aux amateurs.

— Cent soixante-dix, murmura un vieux paysan.

La bougie s'éteignit, laissant monter en l'air une mince colonne de fumée blanche.

— Adjugé !

Et la vente se poursuivit, lente et monotone, devant les assistants attentifs, dont les plus lettrés pointaient sur des affiches le résultat des enchères.

— Est-ce que cela marche ? demanda Gaston à Jules Sauval. Moi, je n'y connais rien.

— Peuh ! Quelques lots sont assez bien partis, relativement ; mais d'autres ont été donnés autant dire. Vous le savez, la terre se vend de plus en plus mal, les impôts sont si lourds et les frais si considérables ! on ne trouve plus personne pour

cultiver, même en payant cher. Ah ! si nos grands-parents voyaient cela, eux qui vidaient leurs bas de laine pour acheter quelque lopin de terre, aujourd'hui sans valeur !

Henriette entendit ces derniers mots et en fut attristée. Elle sortit, ayant besoin de respirer un air pur et de se retrouver seule. Mais toujours elle revoyait en pensée la petite flamme qui, en s'éteignant si vite, arrêta les enchères. Ainsi, depuis tant de siècles, s'étaient éteintes les pauvres vies des possesseurs ou fermiers de ces terres fertiles, qu'à ce moment même dispersait une fois de plus la voix lassée d'un notaire indifférent...

VII

Après l'abattement affreux des premiers jours, Henriette de Romeuil connut une détresse différente. Il lui fallut réorganiser la vie commune, mais, hélas ! sans la présence aimée du chef de la famille, et prendre seule la direction des affaires domestiques.

La jeune fille l'exerçait déjà, en fait, mais n'en sentait pas le poids. Maintenant, elle chancelait sous la responsabilité qui retombait sur ses frêles épaules, et pourtant, vaillante de nature, elle ne cherchait pas à s'y dérober.

La question matérielle devait être tout d'abord examinée.

Me Lormel, après un premier examen, avait fait connaître approximativement le chiffre du revenu sur lequel pouvaient compter les jeunes gens.

— J'ai trouvé, dit-il tout d'abord, un bon amateur pour la villa d'Henriette. Il l'achète plus cher que je n'espérais la vendre. Il consent, de plus, à vous la laisser en location pour un prix qui est vraiment très modique, et ce aussi longtemps que vous le désirerez.

— En effet, nous lui devons de la reconnaissance. Qui est donc cet acquéreur si accommodant ?

— C'est M. le comte Maurice de Graville, un jeune homme très distingué qui est presque votre cousin.

— Oui, dit Henriette. Je sais.

Mais son visage se rembrunit. On racontait tant de fâcheuses histoires sur le comte !

Le notaire continua :

— La vente des terres de Fourcheville n'a pas été très brillante ; mais, en somme elle n'a pas été non plus absolument mauvaise. Il ne faut pas nous plaindre. En ce qui concerne les valeurs mobilières, j'ai laissé de côté toutes celles qui n'étaient pas immédiatement réalisables, et toutes les créances douteuses. Je ne dois pas vous cacher que, comme je vous l'ai fait présenter, M. de Romeuil a éprouvé des pertes assez élevées, et que sa fortune est moins considérable que je ne le croyais.

Henriette fit un geste d'indifférence.

— J'ai donc évalué dans la mesure du possible, et en me tenant plutôt au-dessous de la vérité, le montant de l'avoir qui doit revenir à chacun de vous, en réservant un certain inconnu, pouvant donner lieu à d'heureuses surprises, mais sans que l'on puisse compter sur elles. Cet avoir, je le répète, n'est pas aussi important que je le supputais. Tout compte fait, vos frères et vous ne devez guère recevoir chacun qu'environ une centaine de mille francs, somme que pourront augmenter notablement la réalisation de certaines valeurs difficiles à liquider et le recouvrement de créances peu sûres. Mais l'avenir seul pourra dire si ces espérances ne doivent pas être déçues.

— Nous aviserons, dit la jeune fille.

Dans ces conditions, en effet, il fallait songer à réduire les dépenses, comme au-

rait dû le faire, depuis quelques années, M. de Romeuil, s'il eût été plus pratique.

C'était déjà un grand bonheur de pouvoir continuer à habiter la villa, cette demeure modeste et un peu délabrée, mais qu'animait l'ombre d'un passé cher, malgré ses tristesses.

Pourrait-on garder Philippe et Julie ? Pour le premier, la sagesse commandait impérieusement de renoncer à ses services. Il partit, muni d'une bonne gratification, et ce fut avec un serrement de cœur qu'Henriette vit s'éloigner celui qui avait servi de valet de chambre à son père, en même temps que de jardinier.

— Je trouverai bien le temps de soigner le jardin, avait dit Gertrude.

Pour celle-là, il était impossible de ne pas la garder. Henriette ne pouvait soutenir seule le fardeau domestique. Et puis, Gertrude n'était-elle pas un peu une amie pour elle, presque une mère ?

— Laisse-moi toujours près de vous, dit, en pleurant presque, la vieille gouvernante. Je ne vous quitterai que lorsque vous vous marierez. Et, encore, si vous me chassez ! Mais jusque-là, gardez-moi ! Où voulez-vous que j'aille à mon âge ? Ne me payez pas, cela m'est égal. Pourvu que j'aie le vivre et le couvert, le reste m'importe peu. J'ai même quelques économies. Prenez-les, j'en serai heureuse.

— Non, ma bonne Gertrude, répondit Henriette, avec un sourire attendri. Nous n'en sommes pas là, heureusement. Moi non plus je ne veux pas te quitter, et même il n'y a pas de raison pour que tu ne reçoives pas tes gages comme de coutume. Merci, pourtant, de ton offre affectueuse, qui me touche. A nous deux, nous trouverons bien le moyen de faire aller la maison avec toute l'économie désirable.

Il fut décidé qu'on garderait provisoirement Julie.

Les conseils du notaire furent précieux aux deux femmes. Il fixa, de concert avec elles et malgré le désintéressement excessif d'Henriette, le chiffre de la pension que devaient payer ses frères pour leur part de loyer, leur nourriture et leur entretien. Et il consentit à remettre chaque mois à la jeune fille la somme nécessaire ainsi qu'à payer lui-même la pension de Jean au collège de Saint-Germain et à verser à Gaston une mensualité raisonnable.

Ainsi l'on pourrait subsister convenablement sinon largement, mais deux points restaient à régler; Me Lormel les signala très franchement à Henriette, qu'il s'accoutumait à considérer comme la personne la plus sérieuse de la famille.

— Je dois vous prévenir, dit-il, que peut-être le revenu de votre frère Jean ne sera pas suffisant pour payer à la fois sa demi-pension au collège, son abonnement de chemin de fer, sa nourriture et son entretien chez vous, et le tiers du loyer, sans parler des dépenses imprévues. Si regrettable qu'il soit d'entamer son capital, nous en serions peut-être réduits à ce parti. J'en parlerai à votre tuteur.

— Il ne faut pas toucher au patrimoine de Jean, déclara la jeune fille. Je m'arrangerai.

— Vous voulez dire que vous prendrez sur votre part pour ajouter à la sienne?

Et les yeux du vieux notaire semblaient cligner d'étonnement et — chose rare — presque d'émotion, derrière ses lunettes d'or.

— J'ai si peu de besoins! Si faible que soit mon revenu, il sera encore trop considérable. Je dois servir de mère à mes frères, surtout à Jean, et une mère ne doit pas considérer son intérêt propre.

— Vous êtes une fille courageuse; dit le

vieillard. Mais, en tout cas, votre frère Gaston devrait tout au moins partager votre sacrifice.

— Gaston n'a jamais su très bien calculer. C'est un artiste, et vous savez que tous les artistes sont un peu "bohèmes". D'ailleurs, il faut qu'il aille dans le monde, qu'il fasse des démarches, soit bien vêtu, achète des couleurs, des toiles et milles accessoires. Tout cela ne va pas sans dépenses.

— Hum! Laisse-moi vous parler nettement, ma chère enfant. Ne craignez-vous pas que votre affection, ne vous rende sur ce sujet moins clairvoyante que de coutume? J'allais en arriver à ce point, qui est délicat, mais très important: il serait temps que Gaston songeât à se faire une situation, à gagner de l'argent, disons le franchement; car il n'a pas assez de fortune pour rester sans profession et *il ne faut pas*, vous m'entendez, qu'il continue à vivre en amateur, comme s'il était riche. Je me réserve de le sermonner et de l'éclairer sur la modicité de ses ressources. De votre côté, ne soyez pas faible devant lui. Vous ne sauriez lui rendre plus détestable service.

— Son caractère est un peu léger, avoua Henriette, embarrassée, mais son naturel est très bon.

— Cela ne suffit pas.

— Il est difficile d'arriver à quelque chose dans les arts.

— Eh bien! qu'il cherche une autre voie!

— Ce serait cruel. Je vous assure qu'il a du talent. Il dessine et peint joliment.

— Oui, oui, mais il y en a tant qui dessinent et qui peignent aussi bien ou mieux que lui. Vous ne connaissez pas la vie! Pour arriver à quelque chose, patiquement, un artiste doit avoir le caractère fortement trempé, ne pas craindre le tra-

vail ni les privations, et encore, combien peu réussissent vraiment !

— Vous m'effrayez !

— Il faut que je vous mette en garde, et lui aussi : votre bonheur futur, peut-être, dépend de la décision que vous allez prendre en ce moment, et surtout de celle qu'il va prendre lui-même. Je vous ai parlé sans détours, au risque de vous attrister. Mais je devais le faire. Vous voulez être une mère pour vos frères ? C'est très beau. Mais songez qu'une mère doit guider ses enfants, les réprimander à l'occasion, sans faiblesse, et les maintenir dans le droit chemin.

— C'est vrai !

— Vous ne sauriez défaillir à cette tâche, j'en suis sûr. Mais défiez-vous de votre bon coeur, et en cas de difficultés, venez me trouver. Vous aurez toujours en moi un conseiller dévoué et expérimenté, j'ose le dire, en raison de ma profession et de mon âge. J'avais la plus sincère amitié pour votre regretté père, et je voudrais, dans la mesure du possible, vous protéger et vous aider comme il le ferait lui-même, s'il était encore là.

— J'en suis infiniment touchée, mon cher maître : nous vous avons déjà de grandes obligations. Croyez à notre gratitude, et particulièrement à la mienne, car j'ai si peu d'expérience et je suis si peu habile que j'ai plus qu'une autre besoin de vos conseils.

— Vous êtes trop modeste et trop bonne, ma chère enfant. La seule qualité qui vous manque, c'est la confiance en vous-même et en l'avenir et peut-être aussi un peu de fermeté. Quant à l'expérience, elle viendra tout naturellement avec le temps, trop vite, hélas !

Henriette, rentrée à la villa, ne put s'empêcher de méditer longuement les paroles du notaire.

Elle ne les comprenait pas très bien. Surtout, elles les trouvait sévères, presque méchantes, envers ce pauvre Gaston, qui avait si bon coeur. Il ne méritait pas d'être ainsi jugé. Elle se promit de faire revenir Me Lormel sur la mauvaise opinion qu'il semblait avoir du jeune homme.

Depuis quelques jours, Mlle de Romeuil s'astreignait à passer de longues heures dans la bibliothèque où naguère encore travaillait son père. Elle n'oubliait pas le devoir qu'elle s'était imposé de continuer l'oeuvre du savant, féconde peut-être en découvertes précieuses. Mais à mesure que ce devoir lui paraissait plus impérieux, elle en comprenait mieux la grande difficulté.

Elle avait résolu d'essayer elle-même de se mettre sérieusement aux mathématiques pour examiner ensuite et classer au moins les papiers épars dans des tiroirs, des cartons, ou même entassés en désordre.

Elle ne possédait que des notions élémentaires de géométrie et d'algèbre que lui avait inculquées M. de Romeuil ; mais, outre qu'il n'avait guère le temps de lui donner de leçons, il s'était montré déçu de voir que sa fille ne semblait pas avoir d'aptitudes pour les sciences.

En effet, elle avait beau s'acharner maintenant sur les livres de mathématiques, même les moins transcendants, elle était obligée de les mettre bientôt de côté, car ils lui donnaient la migraine, et elle n'avancait guère dans son étude ingrate.

Comme elle se tenait la tête, avec l'angoisse de ne pas comprendre, la porte s'entrebâilla, puis s'ouvrit. C'était Gaston. Il avait l'air embarrassé.

— Ecoute, petite soeur, dit-il assez bas, je suis bien ennuyé ; j'ai eu des dépenses imprévues, j'ai été entraîné par des amis... Bref, je n'ai plus que quelques sous.. Pour-

rais-tu me prêter cent francs, pour quelques jours?

Henriette, stupéfaite, ne sut que répondre. Leur budget était si serré que cette faible somme sembla considérable à ses yeux. Elle se demandait même si elle l'avait. Elle se rappela, au bout d'un instant, qu'il lui restait une centaine de francs, mais qu'elle pensait en disposer pour acheter divers objets, notamment de lingerie dont elle avait besoin.

— Je te les rendrai le mois prochain, ajouta Gaston, presque suppliant.

— Je vais voir si j'ai assez d'argent, dit Henriette.

— Tu comprends! j'aurais pu demander cette avance au notaire, mais il vaut mieux, n'est-ce pas? que cela reste en famille.

— Sans doute! mais nous ne sommes pas riches, et Me Lormel te donne tout ce qui te revient.

— Hélas! oui, je suis un misérable, je t'assure que cela n'arrivera plus, et puis, je te le rendrai certainement. Tu peux y compter.

La soeur alla chercher dans sa chambre un billet bleu qu'elle plia tristement en se disant:

— Bah! il n'est pas nécessaire que je sois si bien vêtue. J'achèterai plus tard ce qu'il me faut.

Comme elle rentrait à la bibliothèque, elle vit son frère qui s'amusait comme un enfant à construire une sorte de château branlant avec des livres. Il le renversa de la main en riant, prit le billet et embrassa la jeune fille avec effusion.

— Tu es toujours aussi bonne; cest toi la meilleure de nous trois!

Et il partit en fredonnant.

Henriette, demeurée seule, ramassa lentement un volume que Gaston avait fait

tomber, et elle se demandait avec tristesse:

— Me Lormel aurait-il raison?

VIII

La fin de décembre et le commencement d'une nouvelle année furent pour Henriette des sujets de tristesse.

Noël tout d'abord lui gonfla douloureusement le coeur, en y faisant refluer toutes sortes de souvenirs d'enfance, dont plusieurs, qui semblaient depuis longtemps évanouis, s'étaient ranimés depuis la mort de M. de Romeuil.

Elle se rappelait les Noël, assez rares, où, petite fille, puis fillette déjà mélancolique, elle avait reçu de son père et de Gertrude ces marques de tendresse que matérialisent les jouets, les cadeaux et les friandises. Mais ces fêtes n'avaient jamais été très joyeuses, et bientôt c'était elle-même qui avait eu l'unique souci de donner à son jeune frère Jean ces moments de joie enfantine qui, plus tard, acquièrent tant de prix.

En descendant au fond de sa mémoire, la jeune fille revoyait une figure noble et rêveuse, penchée sur son petit lit: celle de sa mère qu'elle n'avait guère connue.

Agée seulement de cinq ans à la mort de Mme de Romeuil, Henriette se rappelait la douce présence de la chère disparue, mais celle-ci lui apparaissait plus avec des traits distincts. C'était une ombre blanche et indécise, dont seule l'attitude aimante et grave restait gravée en sa mémoire. Pour l'évoquer mieux, il fallait qu'elle contemplât les portraits de la morte; l'un souriant, fait à une période de bonheur confiant et paisible, l'autre méditatif, presque assombri, semblait-il, par un pressentiment trop justifié. Et les modes déjà si lointaines qui dataient ces por-

traits, l'arrangement désuet des cheveux lourds et noirs, dont Henriette gardait une natte dans le tiroir le plus profond de son secrétaire, tandis qu'elle portait en médaillon une réduction de l'effigie pensive, rendaient plus touchante et plus chère l'image vénérée.

Au contraire, les traits de M. de Romeuil restaient extraordinairement précis dans la mémoire de sa fille.

Elle voyait encore chaque fois qu'elle fermait les yeux, et à plusieurs reprises, la nuit, il lui était apparu en songe, non pas triste, mais tel qu'il était d'habitude, distrait, l'esprit absorbé en profondes réflexions, avec, de temps à autre, des paroles d'affection et de tendresse.

Et elle se réjouissait de le revoir; même il lui disait :

— On m'a cru mort; mais tu vois bien que je suis vivant. Je n'étais qu'endormi. Voici que nous nous retrouvons comme naguère.

Elle le revoyait à la table de famille ou à la bibliothèque, courbé sur son bureau, cherchant la solution de quelque difficile problème.

Et au réveil, quel atroce retour à la réalité implacable!

Henriette avait, dans sa détresse, confié ces apparitions à Gertrude, qui lui avait répondu simplement, en hochant la tête :

— On revoit toujours en rêve les morts qu'on a aimés. Cela m'est arrivé aussi pour mes pauvres parents. Sans doute, est-ce une pensée affectueuse que votre père vous envoyait, qui l'a fait apparaître à vos yeux.

Le premier jour de l'an fut une autre occasion de pleurs. Les lettres de souhaits qu'envoyèrent les orphelins, et celles qu'ils reçurent, ne purent éviter de raviver en eux le souvenir de leur malheur.

L'oncle et la tante Bournier écrivirent

assez longuement de belles phrases très creuses, entremêlées de nombreux conseils donnés de très haut. Ils regrettaient de n'être pas là pour diriger leurs neveux et surtout leur nièce, rappelaient néanmoins que cela n'avait pas été possible, à leur grand regret, et terminaient en invitant Henriette et ses frères à venir passer quelques jours à Versailles. Ce devait être la tante qui avait rédigé cette missive.

Le capitaine Mercier avait seulement griffonné quelques mots brefs sur sa carte, mais ils étaient bien choisis. Il allait toujours droit au but.

Les cousins Sauval n'avaient pu se garder des tournures banales et grandiloquentes qu'ils croyaient indispensables. Mais, venant d'eux, les plus boursouffées semblaient émouvantes, car ils étaient évidemment sincères, et s'ils usaient de phrases de manuels, c'était que leur instruction, assez rudimentaire, ne leur permettait pas d'exprimer simplement et clairement leur pensée.

— Les braves coeurs! se dit Henriette en réprimandant du geste Gaston qui souriait.

Me Lormel, le notaire, avait joint à ses vœux une note indiquant que rien de bien nouveau n'était survenu, quoique la situation lui semblât un peu meilleure qu'il ne l'avait jugée tout d'abord.

Plusieurs cartes ou lettres émanaient de savants étrangers qui n'avaient pas encore appris le décès de M. de Romeuil et lui envoyaient des souhaits, hélas! sans objet.

Parmi les cartes des indifférents, se trouvait le luxueux bristol du comte Maurice de Graville.

— Pourquoi nous l'a-t-il adressé? demanda Jean. Il ne connaissait guère papa, je crois.

— C'est très gentil de sa part! répliqua Gaston d'un air pincé. D'ailleurs, il est

notre propriétaire. Il est très distingué, très "chic". Ah! quand on est riche comme lui, cela vaut la peine de vivre!

— Ne dis pas cela, interrompit Henriette. Nous devons nous estimer heureux d'avoir ce qui nous appartient. Bien loin d'envier ceux qui sont au-dessus de nous par la fortune, il faut plaindre ceux qui sont moins favorisés et les aider, quand nous le pouvons.

— Et puis, dit Jean, il y a beaucoup de riches qui sont très malheureux, qui ont des maladies ou des infirmités incurables, des chagrins de famille, des remords parfois...

Gaston haussa les épaules.

— Oh! oui! Henriette et toi, vous êtes toujours désespérément raisonnables: on dirait de petits saints. Vous croyez encore que la vertu est récompensée, et le vice puni, comme si ce n'était pas souvent le contraire!

— Tu me fais beaucoup de peine, Gaston, répondit gravement Henriette, et une larme, en effet montait à ses yeux. Si la vertu n'a pas toujours, en effet, une récompense matérielle, ce qui arrive quelquefois pourtant, on ne peut lui retirer celle qu'elle trouve en elle-même. Le contentement de soi vaut mieux que toutes les brillantes apparences de bonheur qui te séduisent.

— Je n'ai pas voulu te fâcher, reprit Gaston d'un ton tout différent.

Et, se levant pour aller travailler au portrait de M. de Romeuil qu'il avait entrepris de peindre, il embrassa sa soeur en passant.

Tandis que Jean, de son côté, se plongeait dans la lecture d'un très intéressant ouvrage sur la "Vie privée des Romains." Henriette se retira dans la bibliothèque de son père, où elle s'efforçait de remettre un peu d'ordre, sans bouleverser la piè-

ce demeurée à peu près telle que le jour funeste où la mort y était entrée. Mais ne fallait-il pas inventorier les papiers précieux du savant, et les tirer des recoins où certains d'entre eux moisissaient?

Elle parcourut une fois de plus les rayons chargés de livres de mathématiques, les uns reliés, les autres brochés aux couvertures vertes, bleues ou grises et parsemés d'atlas, contenant des figures et des planches diverses et géométrie descriptive, de physique et de mélancolique. Elle en feuilleta plusieurs.

Et les titres rébarbatifs et mystérieux qu'elle lisait avec peine dansaient devant ses yeux comme des êtres fantastiques: *Déterminants, Dérivées, Différentielles, Intégrales, Equations, Quadriques, Hyperboloïdes, Paraboloides, Epicycloïdes, Conchoïdes, Polyèdres, Fonctions elliptiques, sinus et cosinus, Trigonométrie et Logarithmes, Approximations numériques, etc.*

Et il lui semblait réellement que tous ces mots singuliers étaient des noms d'êtres surnaturels qui lui parlaient en la narguant:

— Vois, lui disaient-ils, nous sommes les fils de l'intelligence et du raisonnement. Nous sommes de purs esprits, très supérieurs aux hommes; nous sommes éternels; nous existions avant la terre qui te porte et nous continuerons d'exister après elle. Nous sommes l'Absolu. Et ceux mêmes qui savent nous comprendre, utiliser notre force énigmatique et subtile, rendent leur substance à la poussière, avant de nous avoir arraché une parcelle appréciable de notre système infini...

Soudain, Henriette aperçut derrière quelques livres reliés, un peu de papier blanc. Elle enleva les tomes pesants d'un traité de mécanique rationnelle et eut le plaisir de découvrir derrière eux un ca-

hier de notes dont elle n'avait pas encore soupçonné l'existence.

Le coeur palpitant de joie, elle emporta le manuscrit, pour le joindre à ceux qu'elle avait déjà entassés sur le bureau de M. de Romeuil.

Et elle songeait que c'était peut-être par une voie mystérieuse, l'esprit errant du père tant regretté qui lui avait fait retrouver ces précieux feuillets, comme un présent inestimable et sacré de nouvelle année.

DEUXIEME PARTIE

IX

Depuis quelque temps, Henriette rencontrait plus fréquemment que de coutume, dans la rue de Montesson, le comte Maurice de Gravelle. L'élégant jeune homme la saluait très bas, avec un respect peut-être un peu exagéré. Elle n'avait pas fait attention à ces rencontres, qu'elle croyait, en la simplicité de son coeur, absolument fortuites.

Gaston, lui aussi, rencontrait parfois M. de Gravelle, qui le saluait fort aimablement, et il se montrait fier de pouvoir échanger un coup de chapeau un peu cérémonieux avec le comte. Il eût vivement désiré faire sa connaissance, mais il n'osait lui adresser le premier la parole, et savait au reste que sa soeur n'eût pas trop approuvé cette manière d'agir.

— Il faut soigneusement nous garder, répétait-elle, de fréquenter les gens dont la situation mondaine dépasse la nôtre. Car on ne peut briller en leur compagnie qu'en dépensant largement, et cela n'est pas dans nos moyens.

De fait, Gaston avait le tort de rechercher, au contraire, la société de camarades très élégants et très riches. Il en résultait que d'abord il perdait beaucoup

de temps à des futilités, et puis que trop souvent, il revenait sans un sou et même contractait de petites dettes qu'il avait une terrible difficulté à rembourser. Généralement, il était obligé d'emprunter à l'un pour rendre à l'autre.

Naturellement, il n'avait pas restitué à Henriette, les cent francs qu'elle lui avait prêtés. Bien mieux, il lui avait redemandé quelque argent.

— Je te rendrai bientôt le tout ensemble, avait-il dit, très confus.

Cette fois, Henriette ne lui avait donné que trente francs, en lui faisant nettement la leçon.

— Tu devrais, avait-elle dit, puisque tu dessines maintenant assez bien, et que tu réussis de jolies aquarelles, tâcher d'en vendre quelques-unes. Tu sais bien que tu n'as pas assez de fortune pour vivre, et qu'il faudra, plus tard, que tu trouves le moyen de gagner quelque argent. Si tu ne peux le faire avec ton art, il faudra bien que tu cherches une autre profession.

Gaston eut un mouvement de révolte qu'il maîtrisa avec peine.

— A côté des études et des tableaux que tu fais pour toi ou pour la gloire, et tu n'en fais guère d'ailleurs, tu devrais t'occuper de quelque travail qui fût d'une utilité pratique, peindre des éventails par exemple, des cartes postales artistiques, je ne sais pas, moi...

— Tu as raison, en principe, répondit Gaston soucieux. Mais c'est si difficile de se faire payer même les choses qui sont les mieux vendues ! Enfin, j'y penserai.

La grande soeur soupira.

Elle monta, toute mélancolique, dans sa chambre modeste, où elle se mit à ranger, en les contemplant tristement, divers objets, dont plusieurs étaient des reliques douloureusement chères. Elle avait pieusement joint une mèche des cheveux du

père mort, à la lourde tresse noire de Mme de Romeuil. A côté gisait sur la tapisserie inachevée, sur laquelle l'aiguille de la jeune fille avait brodé des figures géométriques, pour faire au savant des pantoufles dont il eût aimé peut-être la bizarrerie.

Puis c'étaient : une des montres du défunt, une épingle de cravate, un porte-plume et divers autres menus souvenirs insignifiants et précieux.

Soudain Henriette tressaillit. Par la fenêtre, elle venait d'apercevoir le comte Maurice de Gravelle, qui sonnait à la grille de la villa.

— Que vient-il faire chez nous ? se dit-elle, en reculant instinctivement. Sans doute, est-ce au sujet de la maison. Pourvu qu'il nous donne pas congé ! C'est à lui, hélas ! qu'elle appartient, maintenant.

Peu d'instants après, Gertrude monta pour annoncer à sa jeune maîtresse que M. de Gravelle désirait vivement parler, "soit à M. Gaston, soit à Mlle de Romeuil". Le premier n'était pas à la maison, il travaillait à un tableau qu'il destinait au Salon prochain : une vue de la terrasse du Pavillon Dubarry, prise du raidillon qui descend de la Seine et qui débouche en face de la machine de Marly.

Henriette se résolut donc non sans hésitation, à recevoir le comte. Au reste, elle n'avait contre lui aucun grief précis ; elle savait seulement, qu'il passait pour frivole et que sa conduite était généralement mal jugée.

— Vous me pardonnerez, mademoiselle, commença l'élégant visiteur, cette démarche qui vous paraîtra, j'en ai peur, insolente et déplacée. Mais je pensais trouver ici monsieur votre frère. Puisqu'il est absent et que vous avez bien voulu me recevoir malgré votre deuil, voulez-vous me

permettre de vous exposer très simplement le but de ma visite ?

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Vous n'ignorez peut-être pas que je suis directement intéressé dans une grande maison d'automobiles qui a entrepris récemment la construction des aéroplanes. C'est une société fort importante.

— Je ne vois pas très bien... murmura Henriette.

— Voici. Nous connaissions tous et nous admirions profondément la science et le génie inventif de M. de Romeuil sa valeur absolument hors de pair comme mathématicien et ingénieur. Nous savons qu'il travaillait à établir, sur des données nouvelles, la forme d'une hélice destinée à décupler le rendement des aéroplanes et aussi des navires. Consentiriez-vous à céder à la société dont je suis le porte-parole, les manuscrits, dessins, épures de monsieur votre père, relatifs à cette étude, qui, bien qu'inachevée, sans doute, pourrait être pour nous du plus haut intérêt ?

Henriette s'était levée, bouleversée, en proie à deux impulsions opposées. La première l'incitait à refuser avec indignation, la seconde à examiner tout au moins une proposition qui correspondait si bien à sa préoccupation constante et obsédante : recueillir, terminer, mettre en lumière l'oeuvre du savant disparu.

M. de Gravelle se méprit devant cette attitude.

— Oh ! soyez assurée, Mademoiselle, que la société ne cherchera nullement à vous dépouiller d'un patrimoine si précieux et si respectable. Elle est disposée à rémunérer largement la communication de ces papiers, suivant l'importance qu'ils peuvent avoir. Ils pourront même ne pas sortir d'ici. Deux ingénieurs de notre maison viendront les compiler rapidement, en votre présence, et devant un expert que

vous pourrez désigner. Après quoi, ils vous fixeront, de concert avec ce dernier, la somme que paraîtront valoir les manuscrits, et l'on en fera prendre copie chez vous; puis l'on photographiera ou calquera les épures. Si vous le préférez un traité réservant l'avenir sera signé, au lieu d'une vente ferme.

— Monsieur, articula lentement Henriette, je vous remercie, mais cela ne me paraît pas possible. Ces papiers ne sont pas à vendre.

— Songez, reprit-il, qu'il y a aussi la question morale. Je veux parler de la gloire universelle du grand savant que fut votre père. Utiliser ses travaux, n'est-ce pas lui rendre un hommage suprême? Ne servez-vous pas mieux ainsi sa mémoire vénérée, qu'en gardant obscurément les éclairs les plus sublimes peut-être de son génie, cachés sans profit au fond d'un tiroir? Je vous dirai plus: puisque ces papiers, très probablement contiennent des découvertes inappréciables, dont les applications peuvent être bienfaisantes, avez-vous le droit de frustrer la France, le monde entier, de ce trésor que vous détenez?

— Il est possible, dit Henriette, émue, mais le malheur qui nous a frappés est encore si récent que toucher déjà à ces manuscrits me semblerait un sacrilège. D'ailleurs je ne suis pas seule à les posséder. Chacun de mes deux frères a sur eux un droit égal au mien, et il est indispensable que je les consulte. Mais, à parler franc, je ne pense pas que nous vous donnions une réponse favorable pour le moment.

— Eh bien! reprit avec chaleur M. de Gravelle, en se levant pour prendre congé, laissez-moi vous dire que je vous comprends — je n'ose dire que je vous approuve, puisque je représente une société dont le désir est contraire au vôtre. Mais,

je puis, je dois rendre hommage à la noblesse de vos sentiments et je reconnais là votre grand cœur. Pardonnez-moi encore et croyez à mon profond respect.

Le comte s'inclina avec grâce, Henriette lui rendit correctement son salut.

Elle était troublée. Comme beaucoup d'âmes simples, elle n'avait pu résister au charme enveloppant qu'exhalait la personne de M. de Gravelle. Elle s'était sentie faible et très "petite fille" devant lui. Elle ne trouvait rien à lui reprocher, et pourtant...

Un obscur instinct lui conseillait de se défier de ce gentilhomme d'une extérieur si impeccable. Mais elle n'aurait pu analyser cette défiance, et s'accusait déjà de juger témérairement son prochain.

Elle eût changé d'avis, si elle eût pu entendre le comte de Gravelle, rentré dans sa luxueuse villa des Cyclamens, se dire gaiement, en allumant un cigare de luxe à un briquet d'or émaillé:

— J'ai été vraiment bien inspiré d'aller à la Villa Henriette en l'absence de Gaston de Romeuil. Elle est délicieuse, sa soeur. Un peu sauvage, oui, mais cela ne me déplaît pas. Elle a de la race. Il s'agit de l'appivoiser. Je m'y connais.

X

Un soir, en rentrant à la maison, Jean dit à sa soeur:

— Tu sais, notre nouveau professeur de mathématiques m'a parlé de papa.

— Ah! fit Henriette.

Et elle regardait avec émotion le jeune collégien, dont le visage avait une expression à la fois joyeuse et grave. C'était en le voyant s'abandonner trop complètement à une douleur qui n'était pas de son âge, qu'elle avait compris le mieux, la cruelle nécessité de surmonter une souffrance

qui ne permettrait plus aux coeurs brisés de vivre.

Elle s'était efforcée de maîtriser sa propre désespérance, pour que Jean ne fût pas la proie d'une tristesse qui lui eût été funeste.

— Oui, continua-t-il, cet après-midi, après la classe, il m'a gardé dix minutes près de lui. Il est arrivé avant-hier, au collège, en remplacement de M. Millet, qui prend sa retraite. Il est très gentil.

— Et que t'a-t-il dit?

— Qu'il venait d'apprendre que j'étais le fils du "savant M. de Romeuil", c'est son expression; qu'il avait été très peiné de la mort prématurée de notre père; qu'il était heureux d'avoir pour élève le second fils d'un ingénieur et d'un mathématicien si remarquable, dont il connaissait les travaux, et bien d'autres choses aimables.

— Et qu'as-tu répondu?

— Que je le remerciais beaucoup de l'intérêt qu'il portait aux oeuvres de papa; que tu en serais fière, ainsi que Gaston; que pour moi, je me destinais à l'Ecole normale, section des lettres, que je regrettais néanmoins de n'être pas plus fort en mathématiques, mais que je n'y pouvais rien; que je n'arrivais pas à bien comprendre la géométrie et l'algèbre. Alors il m'a demandé: "Qu'est-ce que vous n'avez pas compris par exemple?" Je le lui ai dit. Il m'a expliqué de nouveau les théorèmes, très clairement, et cette fois j'ai compris.

— C'est en effet très aimable de sa part. Mais il ne faut pas abuser de sa bienveillance... Tu comprends, il ne peut te donner son temps gratuitement.

— C'est vrai!

— Ou alors, il faudrait que ce fût en répétitions régulières, payées.

— Oui. Pourquoi pas? Cela me ferait

faire beaucoup de progrès et j'en aurais tant de plaisir!

— Nous verrons.

Et Henriette, obligée de songer à la question pratique, supputait la dépense supplémentaire qui pourrait résulter de ces répétitions.

— Tu ne m'as pas dit comment s'appelle ton professeur? ajouta-t-elle.

— M. Jacques Austin.

La grande soeur réfléchit longuement les jours suivants à ce que Jean lui avait dit.

Elle était préoccupée, comme toujours, de l'avenir de son jeune frère, et, bien qu'il optât pour les lettres, il était bon qu'il ne fût pas trop ignorant en sciences. En outre, cela eût semblé peu honorable pour un fils du "savant" M. de Romeuil. D'autre part, une pensée secrète obsédait la jeune fille.

Une occasion peut-être unique s'offrait d'entrer en relations avec un homme capable de comprendre les recherches transcendantes du disparu, et digne de confiance de par ses fonctions. Il fallait tenter de la saisir.

Mais comment réussir à intéresser M. Austin à une entreprise qu'il devait exiger un travail assez considérable, qu'il n'était pas possible de rémunérer? D'ailleurs une besogne payée, en de telles circonstances, eût semblé à Henriette indigne du mort. C'était avec enthousiasme et avec amour que devait être continuée, s'il était possible d'oeuvre du père.

Un biais s'offrait tout naturellement; celui des répétitions, dont Jean paraissait avoir besoin. Après avoir songé à tout cela et longuement hésité, Henriette se résolut à écrire elle-même à M. Jacques Austin la lettre suivante, qu'elle recommença plusieurs fois.

“Monsieur.

“Mon jeune frère Jean m'a rapporté les paroles admirables que vous avez bien voulu prononcer devant lui à l'adresse de notre père regretté. Je ne saurais vous dire à quel point nous en avons été touchés mon autre frère Gaston, et moi. Nous avons en effet, un culte, que vous comprendrez sans peine, pour la mémoire de l'homme dont vous-même avez si bien vanté la science, et dont le coeur était aussi grand que l'intelligence. Notre profond chagrin — après celui de l'avoir perdu — est notre ignorance, qui ne nous permet pas même de classer ses papiers, ses livres et certaines études qu'il avait entreprises. Car, outre sa riche bibliothèque, notre pauvre père a laissé un grand nombre de manuscrits en désordre, ainsi que de croquis et d'épures. C'est un trésor inestimable pour nous, qui le gardons avec un soin tristement jaloux. Hélas! Si Jean était plus avancé dans les mathématiques, peut-être pourrait-il tout au moins mettre en ordre ces précieux papiers. C'est pour cela, monsieur, que je serais heureuse si vous pouviez lui donner quelques leçons particulières, dont il tirerait certainement le plus grand profit. La modestie de nos ressources m'oblige à vous demander quel serait le prix de ces répétitions.

“Veuillez excuser ce détail et agréer l'expression de mes sentiments distingués et reconnaissants.

Henriette de Romeuil.”

Henriette sentit son coeur battre d'espoir et d'appréhension en mettant à la poste cette lettre. Que dirait M. Austin? Peut-être n'avait-il pas le temps de donner des répétitions, encore moins de s'intéresser à des manuscrits en désordre, fussent-ils très remarquables? Peut-être allait-il la mépriser, pour son ignorance? Sans

doute il était reçu dans des familles riches, où il pouvait voir des jeunes filles aussi instruites que ditinguées, aussi séduisantes que jolies?

Car elle se croyait dénuée de tout charme et elle n'avait pas beaucoup d'élégance, elle en était sûre, étant presque réduite aux conseils de Gertrude, qui ne connaissait rien aux chiffons.

Et si M. Austin acceptait simplement de donner des répétitions à Jean, au collègue, sans rien ajouter? C'eût été une cruelle déception, et pourtant c'était l'hypothèse la plus vraisemblable.

Henriette languissait d'une impatience fiévreuse. Heureusement, le lendemain soir, elle reçut la réponse suivante:

“Mademoiselle,

“Ce que j'ai dit à votre frère, tous ceux qui suivent le mouvement scientifique de notre temps le pensent. M. de Romeuil a été peut-être l'esprit le plus original et le plus profond de ces vingt-cinq dernières années. Et pourtant il a peu écrit. Je suis très heureux d'apprendre qu'il a laissé de nombreux manuscrits, qui ne peuvent en effet rester dans l'ombre. Outre la satisfaction qu'y trouvera votre amour filial je n'hésite pas à dire que c'est pour vous un impérieux devoir de les mettre en lumière. Ne déplorez pas votre ignorance; vous avez la volonté, qui est le plus grand moteur des choses humaines.

“Si je vous inspire assez de confiance, je serai ravi de vous aider à classer les livres et les papiers de Monsieur votre père; je vous dirai ce qui peut en être publié ce qui doit recevoir un achèvement ou une mise au point; enfin ce qui n'est pas susceptible de publication, mais peut, déposé dans une grande bibliothèque, être précieux encore aux chercheurs.

“Le plaisir inexprimable que je trouve

rai à contempler ainsi le premier et à rendre visibles les rayons d'un esprit aussi supérieur, me récompensera suffisamment. Bien plus, je donnerai volontiers à mon élève Jean une répétition par semaine, mais sans rémunération, m'estimant trop payé de mes peines, si vous me permettez de consulter la bibliothèque de M. de Romeuil. Ce serait d'un grand prix pour moi, car j'ai à travailler pour l'agrégation, et certains livres me manquent.

“Si vous me le permettez, je me rendrai volontiers à Louveciennes tous les jeudis après-midi, pour remplir cette double tâche.

“Croyez, mademoiselle, à mes sentiments les plus respectueux et faites-moi l'honneur de me considérer comme un fidèle collaborateur dans la tâche pieuse que vous désirez entreprendre à la gloire du grand savant que je pleure avec vous.

Jacques Austin.”

A mesure qu'elle lisait cette lettre, Henriette sentait une joie merveilleuse emplir son cour. Ses espérances mêmes étaient dépassées. Elle n'osait encore croire à une si complète réussite.

Un mouvement instinctif la porta jusqu'à la bibliothèque, où elle relut lentement la lettre de M. Austin, en levant fréquemment les yeux pour les poser avec bonheur sur les livres et les nombreux papiers de M. de Romeuil.

Par une charmante naïveté, elle recommença encore à lire les phrases précieuses, tout haut cette fois, pour que les objets jadis familiers à son père, ses livres, ses manuscrits, et peut-être son âme revenue en cet endroit qu'il aimait tant, entendissent la bonne nouvelle qu'elle venait de recevoir.

— Oui, père, murmura-t-elle, votre oeuvre sera continuée. Le trésor de votre pensée sera sauvé!

Ses yeux retombèrent sur les feuillets que couvrait l'écriture nerveuse de M. Austin, et, comme elle les examinait machinalement en appliquant les règles graphologiques qu'elle s'était amusée à étudier naguère, elle crut y déchiffrer, avec les indices d'une âme droite consciencieuse, ceux d'un coeur sensible et aimant.

Et, à cette découverte, elle sentit ses joues un peu pâles rougir légèrement.

XI

Tout entière à l'immense joie d'avoir enfin trouvé, elle en avait conscience, le sûr moyen d'accomplir l'oeuvre sacrée qui lui tenait tant au coeur, Henriette de Romeuil s'abandonnait à des rêves heureux, insoucieuse des matérialités de l'existence.

Les circonstances devaient les lui rappeler brutalement.

Comme elle s'était rendue chez le notaire, pour toucher la somme mensuelle nécessaire aux besoins domestiques, Me Lormel lui dit :

— Je viens justement de recevoir une longue lettre de votre tante, Mme Bournier.

— Ah! fit la jeune fille, un peu gênée.

Elle n'aimait guère cette tante, dont l'esprit étroit et le coeur sec étaient peu faits d'ailleurs pour inspirer la sympathie.

— Et savez-vous ce qu'elle me dit?

— Des choses désagréables sur moi, peut-être?

— Non, pas précisément, mais elle voudrait vous marier.

Henriette demeura un instant stupéfaite; elle n'avait jamais encore songé qu'elle se marierait un jour.

— Ma tante est bien bonne de s'occuper de moi, dit-elle, mais il me semble que son

idée est assez inopportune: il y a si peu de temps que... que...

Et elle ne put retenir ses larmes.

— Sans doute, dit Me Lormel; aussi ne prétend-elle pas vous marier tout de suite.

— Et puis, je n'ai pas du tout envie de me marier!

— Il faudra bien cependant, que vous y pensiez, ma chère enfant, vous n'êtes plus une fillette. Vous avez vingt ans passés. Il est temps de réfléchir à la question du mariage.

— Est-ce bien nécessaire?

— Oui, c'est tout au moins très désirable. Votre tante ajoute qu'il n'est pas très convenable, au regard du monde, que vous habitiez seule avec vos frères, qui peuvent introduire dans la maison des jeunes gens plus ou moins bien élevés.

— Ma tante voit le mal partout et se rend esclave de l'opinion publique. Elle oublie d'ailleurs que j'ai ma brave Gertrude pour me "chaperonner". Je crois que c'est le terme exact? Quant à moi, je ne puis comprendre qu'on adopte comme seule règle de conduite la crainte du qu'en dira-t-on.

— C'est précisément parce que le monde est méchant qu'il faut s'efforcer de ne jamais offrir l'ombre d'un motif à sa médisance. Jusqu'ici, vous n'avez guère songé à ce qu'est la vie pratique. Maintenant que vous connaissez le fardeau de la responsabilité, il faut que vous voyiez les choses comme elles sont, et non comme vous avez pu les rêver. Le mariage ne doit être considéré ni comme une formalité indifférente, cela va sans dire, ni comme une aventure extraordinaire et merveilleuse; c'est un des actes de la vie humaine, un acte particulièrement grave, il est vrai, mais auquel on doit penser avec calme, sans exaltation et surtout sans rêverie romanesque...

— Oh! répliqua Henriette, ne croyez pas que je sois romanesque ni sentimentale! Certes si je me marie, je n'épouserai qu'un homme que j'aimerai de tout mon coeur, de toute mon âme; mais le héros de roman n'est pas du tout mon fait. Je me demande bien plutôt, poursuivit-elle avec mélancolie, qui pourra jamais faire attention à moi; je ne suis pas jolie, mon avoir est médiocre, je me montre souvent triste et ne suis jamais allée dans le monde, où je ne saurais d'ailleurs briller...

Le notaire eut un sourire, derrière son binocle d'or.

— Vous croyez tout cela, mais vous vous trompez, je vous le dis très sincèrement. S'il est mauvais d'avoir une trop haute opinion de soi-même, il n'est pas bon non plus d'en avoir une trop faible. L'humilité est la vertu des saints, mais elle n'est pas possible dans la vie ordinaire. Vous avez été une enfant très sage, vous êtes une jeune fille sérieuse, trop peut-être pour votre âge; vous serez une femme accomplie; croyez-moi, les prétendants ne vous manqueront pas.

Et Me Lormel, souriant malicieusement, précisa:

— Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que vous avez déjà un admirateur...

— Vraiment?

— Oui. Il ne m'a fait aucune confidence, mais je jurerais qu'il songe sérieusement à vous. Ce serait un parti magnifique certes. Le jeune homme est bien, très distingué, fort riche...

Henriette rougit, puis fit un geste d'indifférence.

— Et pourrai-je savoir?

— Je vous répète que c'est de ma part une simple supposition. Mais je ne pense pas me tromper en vous disant que le comte de Graville...

Henriette se leva, étonnée...

— Je vous remercie, mon cher maître, dit-elle de l'intérêt que vous voulez bien me porter. Je n'ai rien contre M. de Gravelle, qui s'est montré obligeant à notre égard, mais, je vous l'ai dit, la richesse ne sera pour moi d'aucun poids dans le choix que je ferai, si toutefois je fais un choix. Pour le moment, vous l'avez reconnu vous-même il est vraiment prématuré d'agiter une telle question. Je pleure encore mon père, et ne puis avoir aucune autre pensée.

— Vous êtes une excellente fille et je vous admire. Mais il faut songer aussi à vous-même, à votre avenir. Votre pauvre père, s'il était là, vous le dirait comme moi.

— Eh bien ! je vous promets de penser à tout cela et de faire mon profit de vos sages conseils. Mais laissez-moi le temps de réfléchir longuement à des choses si graves, si nouvelles pour moi. En tout cas, croyez à ma reconnaissance.

Henriette, un peu troublée par les paroles du notaire, tentait d'en écarter le souvenir, mais ne le pouvait. Elle n'avait, en effet, guère songé encore au mariage, et pourtant elle s'était formé une opinion très ferme à ce sujet.

C'est ainsi qu'elle n'avait jamais compris les mariages de pure convenance, encore moins d'intérêt. D'autre part, elle n'était pas romanesque, c'était vrai ; mais elle se faisait de l'amour, qu'elle ne pouvait naturellement concevoir en dehors du mariage, une si haute idée que bien peu d'hommes lui semblaient dignes de l'inspirer et capables de le ressentir. Elle aspirait à quelque chose de plus haut que la banalité des moins bourgeoises. Son cœur avait besoin d'infini, plus encore que de bonheur.

Elle passa mentalement en revue les

quelques jeunes hommes qu'elle connaissait, plus ou moins vaguement. Aucun ne lui parut réunir les qualités requises.

M. de Gravelle avait, elle ne l'ignorait pas, de terribles défauts, non pas aux yeux du monde, mais à ceux de toute personne sérieuse. Henriette était sûre qu'il ne ressemblait guère au mari qu'elle rêvait.

Et pourtant, il était si brillant, si raffiné, si parfait homme du monde ! Ses manières exquisées imposaient à la jeune fille. Il trouvait des mots si jolis et si caressants, il exhalait un tel charme, qu'elle ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Cependant, elle sentait que rien ne pourrait lui faire oublier l'oeuvre du père, et cette pensée éclaira un peu son cœur sombre. Elle comprit, avec évidence, que seul, celui-là pourrait être aimé, qui se dévouerait comme elle-même à la tâche sublime et laborieuse à laquelle elle s'était jurée de consacrer infatigablement ses efforts.

Et elle sentit en son âme comme une lumière paisible se lever, car elle avait trouvé maintenant la pierre de touche infaillible qui lui permettrait d'éprouver à coup sûr l'homme que le destin mettrait sur sa route.

Elle avait répondu à M. Jacques Austin en le remerciant vivement. Elle ajoutait qu'elle l'attendait le jeudi suivant. Il vint. Jean, radieux, se précipita vers lui, et le conduisit vers sa soeur, qui resta un moment gênée. Elle avait imaginé M. Austin tout autre.

Il était jeune, portait toute sa barbe et les cheveux à la Bressant. Grand et mince, il avait des gestes sans grâce, un peu brusques. La coupe de ses vêtements était peu élégante. Tout, dans sa personne était dépourvu de recherche et de coquetterie. Cependant il n'avait rien de négligé.

— Mademoiselle, dit-il — sa voix était un peu rauque, mais profonde, — vous ex-

cuserez mon trouble. Je ne puis m'empêcher d'être ému en franchissant le seuil de cette maison, qui fut celle d'un savant dont je vénère la mémoire.

Ces simples mots allèrent au coeur d'Henriette. Tandis que le visage de Jean redevenait grave, elle répondit, avec une facilité qui l'étonna elle-même :

— Je vous sais gré, monsieur, de ces paroles. Je ne suis pas moins émue que vous, en songeant que je vais ouvrir à vos yeux la bibliothèque de notre père, ce sanctuaire où nul n'a encore effacé les pas de la mort.

— J'y entrerai, mademoiselle, avec un inexprimable respect.

— Vous êtes digne, monsieur, de rendre à la lumière les papiers précieux où dort la pensée de celui qui n'est plus.

— Oh ! oui, affirma Jean. Si tu savais, Henriette, comme M. Austin est savant, lui aussi, et sérieux et bon !

— C'est bien ! fit le professeur en posant la main sur la tête de son élève. Vous êtes attaché à vos maîtres. Mais n'oubliez pas votre répétition. Je tiens beaucoup à ce que vous fassiez des progrès.

— Comment vous remercier, monsieur ? dit Henriette.

— C'est moi qui vous resterai redevable, mademoiselle, puisque vous m'ouvrez un trésor sans prix.

— Nous vous prêterons volontiers les livres de mathématiques dont l'étude vous serait utile. Seuls, les manuscrits de notre père, doivent, pensons-nous, ne pas sortir d'ici.

— C'est trop juste. Je vous suis très reconnaissant.

Henriette se leva pour conduire M. Austin à la bibliothèque. Au moment d'en ouvrir la porte, elle eut un instant d'hésitation. Mais, faisant un effort sur sa dou-

leur, elle tourna franchement le bouton de cristal bleu.

La pièce, encombrée de livres, de cartons et de papiers, gardait encore un peu de son désordre tragique. Mais un flot de soleil y pénétrait, faisant joyeusement danser sur les rayons de lumière des myriades de corpuscules, détachés de la poussière qui garnissait les volumes entassés. N'était-ce pas le symbole de la vanité des choses humaines ? La science même ne tombe-t-elle pas en poussière, sous l'effort inconscient des siècles ?

M. Austin entra, silencieusement, religieusement.

— Voici son crayon habituel, disait Henriette, son porte-plume, son canif.

Elle prit avec précaution un portefeuille buvard qui gisait sur le bureau, l'ouvrit et montra, sans mot dire, au jeune professeur une page de papier écolier couverte de calculs, de figures et de notes. La feuille blanche était éclaboussée de grosses taches d'encre, qui avaient dû tomber du porte-plume échappé à la main défaillante du savant.

M. Austin ne prononça pas une parole, mais une larme vint mouiller ses yeux.

La jeune fille referma le buvard, sans bruit, comme si elle eût craint de réveiller quelqu'un, et fit faire au visiteur le tour de la pièce que bordaient des rayons surchargés de livres. Sur une table, un globe terrestre ancien se dressait, à côté de divers modèles d'hélices en bois et en métal.

Derrière le bureau, une grande et belle photographie de M. de Romeuil était suspendue dans un cadre d'ébène guilloché.

Henriette la montra avec émotion à M. Austin, et, tandis que ce dernier contemplait le portrait, elle crut voir les yeux du père sourire à celui qui allait sauver et continuer son oeuvre.

XII

Cependant Gaston semblait travailler avec une réelle application. Il faisait de nombreuses esquisses, pochades et études diverses.

Tout cela manquait encore de métier, de technique; il y avait pourtant dans ces essais une facilité assez grande, un certain tour de main, qui pouvait illusionner les profanes.

Gertrude admirait naïvement et indistinctement tout ce que peignait ou dessinait "Monsieur Gaston". Elle gardait précieusement un portrait au crayon qu'il avait fait d'elle un jour, par manière de passe-temps.

Jean n'admirait pas moins son frère aînée; car il n'avait aucune aptitude pour les arts plastiques, et le déplorait. Jamais il n'avait réussi à obtenir une note brillante en dessin d'imitation. Il ne pouvait dépasser douze ou treize sur vingt. Et il s'émerveillait devant le "talent" d'un de ses camarades, peu studieux à la vérité, mais très habile à jeter sur le papier, en quelques coups de plume, une caricature assez plaisante des professeurs.

Quant à Henriette, elle admirait aussi les oeuvres de Gaston, mais avec moins d'enthousiasme irréflecté. Elle ne se dissimulait pas que cela manquait de fond, que c'était agréable plutôt que joli; que, pour un amateur, ces ébauches étaient fort honorables, et même nettement au-dessus de la moyenne; mais qu'elles ne suffisaient pas à prouver une véritable vocation artistique.

Quoi qu'il en fût, elle ne manquait jamais, tout en accordant à son frère des éloges mérités, de lui faire comprendre la nécessité d'arriver à des résultats pratiques, et pour cela, tout en se perfectionnant sans cesse, de préparer son avenir

par ces mille démarches qui ne sont pas toujours immédiatement profitables, mais portent plus tard leurs fruits.

Pour tout dire, Henriette voyait avec crainte l'ambition croissante de Gaston, elle se demandait s'il ne se faisait pas illusion sur ses aptitudes et en outre s'il ne manquait pas de cette énergie et de cette persévérance indispensables aux artistes, même à ceux qui sont le mieux doués.

Or, depuis peu, Gaston, montrait une joie exubérante, motivée, disait-il, par les petits succès qu'il avait recueillis. Plusieurs marchands lui avaient acheté des dessins et des aquarelles. De fait, il ne se plaignait plus de manquer d'argent, n'empruntait plus rien à sa soeur, et se livrait à des achats inaccoutumés: un jour, une magnifique gerbe de fleurs: un autre un souvenir gentiment inutile, qu'il avait offert à Henriette: puis il s'habillait de façon plus recherchée, autant que le lui permettait son deuil.

Et il travaillait assez régulièrement au tableau qu'il destinait au Salon des Artistes français; c'était, on le sait, une vue de la terrasse du pavillon du Barry.

Tous les matins, il partait, avec son cheval, son pliant, sa boîte de couleurs, et se dirigeait vers le raidillon de la Machine, au milieu duquel il s'installait, en fredonnant. Il rentrait vers midi, rarement plus tôt, souvent plus tard, car il ne se préoccupait guère de savoir au juste quelle heure il était.

Henriette s'attristait lorsqu'un retard excessif obligeait les hôtes de la villa à se mettre à table sans lui, mais elle avait renoncé à lui faire des remontrances, tant cela paraissait inutile.

Un jour, la matinée était encore peu avancée, quand une automobile de maître, qui allait très doucement, s'arrêta devant la villa Henriette, à la grande stupéfac-

tion de Gertrude, qui nettoyait à ce moment les fenêtres du salon.

Mais son étonnement se changea en terreur lorsqu'elle vit descendre de la voiture luxueuse deux hommes qui en portaient presque un troisième, très souffrant, à ce qu'il semblait. Et elle reconnut en ce malade ou en ce blessé Gaston de Romeuil, que soutenaient, très délicatement, le comte Maurice de Gravelle et un de ses domestiques, Joseph.

Elle se précipita, criant :

— Grand Dieu ! qu'est-il arrivé ?

— Ce n'est rien, ma bonne Gertrude, murmura Gaston.

— Rien de grave, certes, continua M. de Gravelle. Une entorse assez douloureuse ; mais quelques jours de repos suffiront à la guérir.

Le cortège s'achemina vers la maison ; Gaston semblait souffrir beaucoup et poussait de longs soupirs avec de petits cris étouffés.

Henriette parut dans le vestibule.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, s'empressa de dire M. de Gravelle, et il répéta : Ce n'est rien, une simple entorse.

On étendit le blessé sur un divan, dans la bibliothèque, celui-là même sur lequel on avait porté M. de Romeuil le jour de la catastrophe.

Henriette s'en avisa tout à coup, avec un frisson superstitieux, mais il était trop tard, elle n'osa pas dire sa pensée, de crainte d'effrayer son frère.

M. de Gravelle avait envoyé Joseph, avec l'automobile, chercher le docteur Lafortêt, et il expliquait, en attendant, les circonstances de l'accident.

— J'avais eu, par bonheur, l'idée de venir regarder peindre votre frère, comme cela m'arrive souvent. J'aime tant son talent !...

Henriette ouvrit des yeux étonnés, et un

pli de mécontentement barra son front. Jamais Gaston ne lui avait parlé de ces rencontres.

Assez confus, comprenant la pensée secrète de sa soeur, il gémissait plaintivement, pour détourner ses reproches muets.

— Surpris de ne pas voir Gaston à sa place habituelle, poursuivit le comte, je pressai le pas, et l'aperçus soudain, qui, assis sur le petit mur, pressait douloureusement son pied droit. Il me conta comment, descendant assez vite le raidillon, très dangereux à cet endroit, il avait fait un faux pas et tordu violemment son pied sur lequel précisément portait alors, à faux, tout le poids de son corps. Pendant quelques instants, il était resté immobile, tout pâle, près de crier sa souffrance. Puis, constatant qu'il ne pouvait marcher, il s'était assis là, hébété, regardant tristement, sa boîte et son cheval, posés sur le sol.

— Oui, continua Gaston d'une voix faible, et je ne savais pas du tout comment faire pour rentrer à la maison. On ne voit guère de monde par là, et les voitures n'y peuvent passer. Mais M. de Gravelle, fort heureusement, a été parfait pour moi : il a envoyé un gamin chez lui pour qu'on fit avancer son automobile, par la route, jusqu'au bas du sentier, devant la Machine de Marly. Et puis, avec un domestique, il m'a presque porté jusque-là. Ce n'était pas facile ; le moindre frôlement me causait une douleur intolérable. Enfin, on m'a étendu dans la voiture, et elle m'a conduit ici lentement. Elle est très douce, et Joseph conduit très bien.

— Monsieur, dit Henriette, je ne sais vraiment comment vous remercier...

— Vous ne me devez aucune reconnaissance, mademoiselle ; je n'ai fait que mon devoir.

Tous protestèrent.

— Mais j'y pense, ajouta le comte, peut-être serait-il bon de faire se coucher tout de suite notre blessé, pendant que je suis ici. Voulez-vous, demanda-t-il à Gaston, que je vous aide à regagner votre chambre?

— Oui, répondit le jeune homme; j'accepte votre offre si obligeante, car ma soeur ni Gertrude ne sont pas assez fortes pour m'être d'un grand secours.

Le domestique, Joseph, revenait à ce moment. Le docteur Laforêt n'était pas encore rentré, mais ne tarderait guère et passerait à la villa Henriette avant le soir.

M. de Gravelle s'empressa autour de Gaston, et comme celui-ci souffrait de plus en plus, le fidèle Joseph, qui était presque un colosse, le prit sous les bras, le comte lui souleva les jambes avec précaution et tous deux le portèrent jusqu'à sa chambre.

Henriette, tout en remerciant M. de Gravelle de son dévouement, se sentait gênée, presque offensée de le voir pénétrer ainsi à l'improviste dans l'intimité de la villa, fouler ces marches où elle posait chaque jour ses pas, franchir ces portes qui séparaient du monde extérieur l'âme familiale de la vieille maison chérie. Puis elle était confuse de laisser voir à cet homme si riche et si élégant leur intérieur, plus que modeste, leur excessive simplicité, presque leur pauvreté.

Lors de l'achat de la maison, il avait eu la discrétion de la faire visiter seulement par son architecte.

Ce fut très sincèrement et très correctement, mais avec une légère nuance de froideur, que la jeune fille renouvela ses remerciements à M. de Gravelle, et tandis qu'il s'inclinait avec grâce, elle crut lire en ses yeux comme un sourire de triomphe.

Lorsqu'elle fut remontée auprès de Gaston, le blessé lui dit d'un ton dolent :

— Tu n'as pas été extrêmement aimable, il me semble, pour M. de Gravelle.

— J'estime l'avoir été suffisamment! répondit-elle.

— C'est un homme si charmant! reprit-il; si tu savais...

— Oui, j'ai appris que tu le voyais souvent, sans en avoir rien dit.

— Eh bien! où est le mal?

A ce moment, un faux mouvement lui arracha un cri. Sa soeur apitoyée, se pencha vers lui et l'embrassa.

— Ecoute, dit-il plus bas, pour un peu je croirais que c'est Dieu qui me punit.

— Comment cela?

— Oui, je t'ai menti. C'est affreux! Je n'ai vendu aucun dessin à aucun marchand, hélas! Ils n'en veulent pas; quel ennui!

— Mais alors, l'argent que tu disais avoir reçu?

— Ecoute! ne te fâche pas! c'est M. de Gravelle qui m'a acheté deux petites études... et m'a prêté cinq cents francs.

Henriette se leva.

— Comment, dit-elle d'un ton sévère, astu pu demander une telle chose, accepter cette humiliation?

— Je n'ai rien demandé. C'est lui qui m'a offert, très amicalement, de m'aider à l'occasion, en camarade, disait-il.

— Il faut absolument, dit Henriette d'un ton sans réplique, que cette somme soit remboursée sans retard à M. de Gravelle. Je verrai Me Lormel à ce sujet.

— Non! supplia Gaston.

— Si! c'est indispensable. Je n'ai pas assez d'argent en ce moment pour déboursé cinq cents francs, tu le sais bien.

Et elle sortit sans tourner la tête, tandis que Gaston se reprenait à gémir comme un enfant.

Dans la salle à manger, où elle rentra tristement, ses yeux tombèrent sur un portrait de Jean, qui datait de l'année précédente.

— Lui seul a hérité de l'intelligence et du coeur de notre père, se dit-elle en contemplant le visage fier et pensif de son jeune frère.

Et elle ne pensait pas à elle-même, qui pourtant remplaçait de son mieux le chef de famille disparu. Mais qu'était-ce que Chrysanthémis? Un être faible, qui n'était bon à rien, croyait-elle, une enfant inutilement rêveuse, une pauvre fleur de tristesse!

XIII

Cependant on était arrivé au dimanche des Rameaux, et dans la villa Henriette, tout le monde se préparait à fêter dignement ce jour, consacré aux morts, mais dont la gravité a quelque chose de moins triste que le recueillement de la Toussaint. La saison, tout d'abord, est plus riante et la proche allégresse de Pâques offre aux coeurs endoloris, plus présente, la consolante pensée de la résurrection.

Aidée de Gertrude, dont l'âme campagnarde était très attachée aux pieuses traditions, Henriette avait fait plusieurs couronnes et croix de buis et de lierre, surtout de ce buis toujours vert dont les petites feuilles vivaces remplacent pour nous les grandes palmes qui jadis accueillirent Jésus à Jérusalem.

Et toute la maison s'était emplie de l'odeur pénétrante, un peu âcre, mais non désagréable, du buis coupé; d'ailleurs, cette odeur portait avec elle celle du souvenir, qui la rendait sacrée.

Tout en agitant en son esprit des idées assez mélancoliques, car elle n'osait en ce jour de deuil accueillir les espoirs sou-

riants qui frappaient timidement à la porte de son coeur, Henriette faisait provision de courage, non seulement contre la tristesse, mais contre une visite qu'elle attendait: celle de l'oncle et de la tante Bournier.

Ils avaient, en effet, écrit qu'ils viendraient déposer une couronne sur la tombe de M. de Romeuil. C'était certainement la tante qui avait tenu à faire ce pèlerinage. Elle avait au plus haut point le sentiment des devoirs de famille, étroitement compris d'ailleurs, et réduits à des rites tout extérieurs, qu'accompagnaient fort bien parfois des paroles très peu affectueuses, des médisances même et des réflexions déplacées.

— Je suis très coupable, sans doute, dit Henriette, mais je ne puis me réjouir de revoir ma tante. C'est plus fort que moi.

— Allez! allez! répondit Gertrude; je vous comprends. N'en ayez pas de remords!

Et elle répéta plusieurs fois en levant le doigt:

— Nous nous comprenons!

Gaston, à qui la marche était encore interdite, lisait, étendu sur une chaise-longue. Il s'ennuyait beaucoup et se répandait en lamentations puérides.

Jean travaillait dans sa chambre. Il descendit, au coup de sonnette qui annonça l'arrivée de l'oncle et de la tante Bournier.

— Eh bien! cria l'oncle, ce pauvre Gaston, comment va-t-il?

Car il avait été mis au courant de l'accident par une lettre d'Henriette.

— Merci, mon oncle! répondit Jean-Gaston va bien mieux, mais il ne peut marcher encore. Il a toutes les peines du monde à faire quelques pas dans la maison. C'était une entorse très sérieuse.

— Ma chère Henriette, disait pendant

ce temps la tante Bournier avec une parfaite onction, nous n'aurions pas voulu vous laisser seuls avec votre tristesse un jour comme celui-ci. D'ailleurs, c'était un devoir de famille d'apporter à notre cher mort le tribut de nos regrets.

Et elle s'exclama, tout en posant ostensiblement contre le mur une grande couronne de perles, enveloppée de papier gris :

— Ah ! la famille ! c'est tout ici-bas !

— Oui, ma tante ! répondit Henriette le plus affectueusement qu'elle put. Nous vous savons beaucoup de gré de votre bonne pensée et de la belle couronne que vous apportez.

Mais la jeune fille ne put s'empêcher de penser que le père trouverait bien plus belles les simples couronnes de buis cueilli dans leur jardin, dans *son* jardin.

On ne devait pas perdre de temps, cependant, pour arriver à l'heure à la grand'messe. Henriette se vêtit rapidement, tandis que l'oncle regardait d'un air distrait des dessins et aquarelles que lui montrait Gaston, et que la tante passait avec Jean, qu'elle accablait de questions insidieuses, une sorte de revue des différentes pièces de la villa, hochant constamment la tête pour témoigner sa désapprobation. Tout allait mal, évidemment ; il eût fallu, pour diriger le ménage, une femme de tête, au lieu d'une petite fille pleine de bonne volonté, mais si malhabile, et d'une vieille bonne, qui prenait vraiment trop d'autorité dans la maison.

— Ah ! si c'était moi ! répétait-elle constamment.

Jean n'osait répondre, sauf par des monosyllabes ou des mots vagues ; il craignait la tante Bournier et avait en outre que tout ce qu'il dirait serait inutile.

On se rendit à l'église, avec les croix, et

les couronnes de buis, pour les faire bénir. Une fois de plus, Henriette revécut les instants qu'elle avait passés là derrière le catafalque fleuri et entouré de cierges aux flammes tremblotantes, qui éblouissaient ses yeux, tandis que les parfums mélangés de l'encens, des fleurs et de la cire brûlante la faisaient défaillir.

Après la messe, on se dirigea lentement vers le cimetière. Il y avait beaucoup de monde sur la route, et les parents des morts les plus récents se saluaient avec une mine affigée et une commisération réciproque, sincère ou affectée.

Là-bas, les couronnes furent déposées sur la tombe de M. et Mme de Romeuil, qui fut bientôt toute verte. La tante Bournier accrocha à l'entourage de fonte couvert de peinture argentée, sa grande couronne de perles, assez chère, sans doute, mais laide et banale.

— Le buis et les fleurs salissent la pierre, dit-elle. Il faudra bien vite enlever tout cela, dès que les feuilles seront flétries.

Au moment où Henriette, Jean et les Bournier, sortaient de l'enclos sacré, se trouvaient sous les arches, ils croisèrent un homme élégant, accompagné d'une vieille dame qui marchait difficilement. Il salua le groupe avec grâce.

— Qui est ce monsieur si distingué ? demanda la tante.

— Le comte Maurice de Gravelle, répondit Jean.

— Vous le connaissez ?

— Oui, un peu. D'ailleurs, il est notre propriétaire. C'est lui qui a acheté notre villa.

— Ah ! c'est bizarre, très bizarre !

— C'est surtout Gaston qui le connaît, précisa Henriette.

— Cela ne me dit rien de bon ! conclut la tante.

L'on rentra. La jeune fille s'occupa du déjeuner, avec Gertrude. Elle voulait faire honneur à ses hôtes; mais était fort aise aussi d'avoir un prétexte pour ne pas rester constamment auprès de la tante Bournier.

Celle-ci continuait son inspection, toujours avec Jean. Elle entra dans la bibliothèque ouvrit quelques livres, et vit avec étonnement des feuillets de notes classés en bon ordre, dans des chemises de carton portant des titres au crayon bleu, alors qu'elle se rappelait le désordre où était naguère encore le bureau du savant. Bien plus, des pages étaient couvertes de calculs et de griffonnages, qui semblaient d'une encre toute fraîche et d'une écriture différente de celle de M. de Romeuil.

— Qui donc a écrit cela? demanda la tante en montrant les papiers de son index un peu parcheminé, semblable à celui d'une vieille et méchante fée.

— C'est mon professeur, M. Austin, répondit Jean. Il met en ordre les manuscrits de papa.

— Il est vieux, ton professeur?

— Non! il a une trentaine d'années.

— Et il vient chez vous, comme cela? Seigneur Dieu! quelle inconscience!

A ce moment, on sonna. La tante se précipita vers la porte de la bibliothèque pour voir qui était le visiteur.

Elle aperçut l'élégant jeune homme qui les avait salués peu d'instants auparavant à la porte du cimetière.

— Je viens, disait-il à Gertrude, prendre des nouvelles de mon pauvre ami Gaston et lui serrer la main.

— C'est le comte de... de... comment m'as-tu dit? interrogea tout bas la tante.

— De Graville! répondit Jean.

— Oui! Vous recevez souvent sa visite?

— C'est lui qui a ramenée ici Gaston, le jour de son accident. Il a été très dévoué pour mon frère.

— Hum! cela ne peut durer. Il faut absolument aviser. Quelle imprudence, mon Dieu! quelle imprudence! On n'a pas idée d'une légèreté pareille!

Et elle ajouta entre ses dents:

— Ce pauvre de Romeuil n'était pas bien "malin" pourtant, mais il tenait encore un peu la maison!

Après le déjeuner, la tante et l'oncle Bournier proposèrent de faire en famille une petite promenade.

— Et Gaston? objecta Henriette, allons nous le laisser seul à la maison?

— Nous en sommes bien désolés, ma chère Henriette, mais puisqu'il ne peut pas encore marcher...

— Je t'en prie, petite soeur! dit le blessé ne te prive pas de sortir pour moi.

— On pourrait prendre une voiture...

— C'est vrai!

Henriette n'osa refuser, bien que la dépense lui parût peu utile et la promenade peu agréable en ce jour de deuil; mais elle songea que peut-être cela ferait du bien à Gaston.

L'oncle alla s'enquérir d'un loueur; on attendit ensuite l'arrivée de la voiture, en causant d'affaires de famille. On parla successivement des cousins de Fourcheville, du capitaine Mercier et des autres parents. Sur chacun d'eux, la tante trouvait un mot amer à dire. Elle jugeait les uns mal élevés, l'autre insolent, un autre déplaisant.

Le véhicule, antique et peu luxueux, arriva. On aida le blessé à y monter, ce qui ne fut pas très facile, et l'on y fit un tour dans la forêt de Marly.

Gaston était dans l'enchantement; il aspirait l'air parfumé de senteurs balsamiques et à chaque instant s'écriait, de

vant une jolie allée ou un sous-bois :

— Ah ! si j'avais mes crayons et ma boîte de couleurs !

La tante souriait, condescendante, comme à un enfantillage excusable.

Il fallut bientôt songer au retour, car les Bournier ne voulaient pour rien au monde manquer leur train. On descendit. L'oncle allait payer, mais sa femme lui donna un léger coup de coude et il hésita.

— Laissez, mon oncle ! dit Henriette qui comprit.

Et elle fit régler la course par Jean, à qui elle passa sa bourse. On rentra à la maison. Soudain, l'oncle Bournier, profitant d'une courte absence de sa femme, glissa quelques pièces blanches dans la main de Jean, en lui disant, le doigt sur la bouche :

— Tiens ! voilà pour la voiture. Je ne veux pas que vous la payiez. Mais surtout n'en dis rien à ta tante.

XIV

Ainsi qu'il avait été convenu, M. Jacques Austin venait tous les jeudis, vers quatre heures, officiellement, pour donner à Jean une courte répétition de mathématiques, mais surtout pour examiner les manuscrits de M. de Romeuil et remettre de l'ordre dans la belle bibliothèque du savant.

A son ordinaire, le jeune professeur se montrait très discret, assez effacé, un peu timide et parlait fort peu.

Au début, Henriette, après lui avoir indiqué les tiroirs, rayons et recoins où s'amoncelaient les papiers de son père, s'était retirée, malgré le vif désir qu'elle avait de suivre le professeur de mathématiques dans les recherches auxquels il se livrait avec ardeur. Elle continuait à ob-

server cette réserve, mais lorsque M. Austin, au moment de prendre congé, lui apprenait en quelques mots ce qu'il avait trouvé ce jour-là, elle le remerciait chaque fois plus longuement et plus chaleureusement.

Elle lui devait, en effet, une très grande reconnaissance, pour le dévouement dont il faisait preuve dans la tâche ardue et absorbante qu'elle avait à coeur d'accomplir, grâce à lui.

Elle ne croyait pas éprouver pour lui d'autre sentiment, sinon l'estime que méritent tous les gens laborieux, honnêtes et droits.

Elle était persuadée que, de son côté, il ne songeait à elle qu'avec la plus complète indifférence. Elle trouvait cela naturel et convenable. Pourtant, avec cette coquetterie innée dont ne peuvent se défendre les femmes les plus modestes, elle était presque offensée de la froideur avec laquelle il semblait lui parler. Sans lui demander d'avoir la conversation spirituelle et les manières exquises du comte de Graville, elle eût désiré involontairement, en toute innocence, qu'il lui accordât plus d'attention.

Un jeudi, il ne vint pas. La journée se passa sans qu'on eût de ses nouvelles. Henriette fut tout étonnée de sentir un vide dans son existence, un vide qui s'agrandit jusqu'à la faire souffrir.

Une force irrésistible l'avait conduite dans la bibliothèque ; elle y allait et venait, inquiète et troublée. Elle regardait les papiers qu'il avait déjà classés, les feuilletait, touchait avec émotion les fiches qu'il avait épinglées à certaines pages, et, analysait puérilement l'écriture saccadée et irrégulière du professeur, avec les quelques notions de graphologie qu'elle avait apprises par jeu.

— Pourquoi donc suis-je ainsi ? se de-

mandait-elle avec angoisse. Et elle s'efforçait d'être comme tous les jours sans y réussir.

Le lendemain matin, une lettre arriva. Jacques Austin s'excusait, disant qu'il s'était senti un peu souffrant et avait gardé la chambre par prudence. Etant donné son caractère, ces mots signifiaient qu'il avait dû être assez sérieusement indisposé.

Pour la première fois, Henriette s'avisa que Jacques Austin vivait seul, sans aucune affection, et que, lorsqu'il était malade, sa détresse devait être profonde, physiquement et moralement. Et elle sentit une compassion singulière entrer dans son cœur et le déchirer.

Elle ne fut rassurée qu'en apprenant, le lendemain soir, de la bouche de Jean, que M. Austin était venu au collège l'après-midi.

Le jeudi suivant, il arriva plus tôt que d'habitude, pour rattraper le temps perdu. Jean était sorti avec son frère, qui, à peu près remis, enfin, de son entorse, avait voulu prendre l'air.

Henriette se trouvait donc seule à la maison, avec Gertrude. Elle se précipita, tout émue, au-devant du professeur :

— Vous êtes guéri, jespère ? demanda-t-elle.

— Oui ! je vous remercie, répondit-il en souriant.

Pourtant, il avait l'air encore un peu faible. Son visage était pâle et ses yeux, plus brillants encore que d'habitude, semblaient fiévreux.

— Vous avez trop travaillé ! dit-elle.

— Peut-être ; mais le travail est ma seule joie. Songez que je suis solitaire comme un ermite, puisque ma vieille mère habite à Luxeuil, dans les Vosges, et que je la vois rarement.

Elle insista :

— Je veux que vous vous reposiez aujourd'hui.

— Au contraire, cela me fera du bien de reprendre ma tâche. Si vous saviez comme je suis heureux de venir !

Elle rougit de plaisir et un peu de gêne.

— Notre besogne avance, continua-t-il, et me passionne de plus en plus.

— Vous me rendez un service absolument inappréciable, dit-elle.

Et ces mots *notre besogne* lui caressaient le cœur très doucement.

— M. de Romeuil était un homme de la plus haute valeur, reprit-il. Dans ses moindres notes, il y a des idées précieuses. On pourrait titrer de ses manuscrits plusieurs ouvrages très remarquables. Mais il faudrait des années de travail pour achever ce qui est seulement ébauché.

— Consentiriez-vous à vous charger de cette lourde tâche ? allait-elle demander, mais elle n'osa pas.

— Le travail, dit-il d'une voix blanche, c'est lui qui me rend la vie supportable...

Et, comme elle le regardait avec mélancolie, elle vit qu'il fermait les yeux, et laissant tomber la tête de côté, sur le dossier du fauteuil, paraissait perdre connaissance.

Elle se leva, angoissée, et pencha son visage sur celui de Jacques. Instinctivement, elle posa la main sur le front du jeune homme, comme elle faisait lorsque Jean se plaignait d'avoir mal à la tête. Ce front était brûlant.

Au bout d'un instant, comme elle allait appeler Gertrude, il rouvrit les yeux. Il plongea avec ravissement son regard dans les yeux d'Henriette, tandis que sa bouche murmurait des paroles inintelligibles. Toute confuse, elle retira sa main. Il

eut une expression de douleur inexprimable. Elle détourna la tête, mais se rapprocha de lui. Alors il prit et serra nerveusement la main de la jeune fille, puis, lentement, il dit :

— Ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas ! Un étourdissement. J'ai fait un rêve merveilleux et trop court. Il me semblait que j'étais dans mon pauvre cabinet d'études et qu'au lieu de m'exténuer, seul et triste, sur un labeur ingrat, j'avais auprès de moi la présence chère et reconfortante d'une compagne douce et fidèle, qui vous ressemblait... Mais ce bonheur n'est pas fait pour moi, sans doute...

Henriette n'osait comprendre toute la portée de ces paroles. Et pourtant, elle eut conscience à ce moment, comme en une illumination intérieure, qu'elle aussi serait divinement heureuse de sentir au lieu de la demi-solitude où elle avait jusqu'alors vécu, la douceur constante d'une présence aimée.

— Ah ! vous dire, continua-t-il, ce que j'ai souffert d'être seul, je ne le pourrais pas. J'ai toujours été très difficile en amitié, et même en simples relations. On me juge fier, dédaigneux, tandis que je suis seulement triste. Au collège, déjà, j'étais persécuté par mes camarades, parce que je n'aimais pas à partager leurs jeux brutaux ni à prendre part à leurs propos grossiers. Plus tard, je me trouvai plus libre, mais toujours quelque chose restait en moi qui éloignait les autres. Si j'ai, je puis le dire, l'estime de tout le monde, je n'ai pas d'amis. Alors, je me suis jeté corps à corps perdu dans le travail, sans craindre les fatigues excessives ni les difficultés les plus rebutantes.

— Il faut absolument que vous preniez du repos, il le faut ! répéta-t-elle.

— J'aime le travail, reprit-il, mais qu'il est triste, lorsqu'il est sans but véritable

lorsqu'on travaille seulement pour soi. Qu'il doit être délicieux, par contre, lorsqu'on a sans cesse en vue le bien-être et le bonheur d'une femme!...

Henriette, éperdue, sentait son cœur battre dans sa poitrine à si grands coups qu'il semblait près d'en faire éclater les parois tremblantes. Elle était en proie à un tel affolement, terrible, mais délicieux, qu'elle restait muette, aucun son ne pouvait sortir de ses lèvres, et immobile comme une statue, tant ses nerfs étaient paralysés par un émoi si nouveau.

Elle aurait voulu être irritée des paroles que Jacques venait de prononcer, mais elle ne le pouvait. Il les avait dites avec tant de sincérité et de respect ! Elle eût désiré lui répondre ce qu'une jeune fille bien élevée doit dire en un cas semblable ; elle n'en avait pas la force et ne trouvait rien.

Elle songeait à des romans où elle avait lu des aventures analogues, puis s'efforçait de n'y plus penser. Et, toute aux pensées désordonnées qui se précipitaient en sa tête comme en cascade, elle oubliait de retirer sa main de celle du jeune professeur.

Heureusement, la porte d'entrée s'ouvrit, faisant carillonner bruyamment la sonnette. C'étaient Jean et Gaston qui rentraient.

Subitement rendue à elle-même, Henriette s'enfuit et courut s'enfermer dans sa chambre ; elle se jeta sur le vieux divan, qu'elle avait tant de fois mouillé de ses pleurs ; mais, cette fois, ce n'était pas de douleur qu'elle frémissait.

Elle prit fiévreusement le cahier ami où elle écrivait son journal ; elle voulait lui confier, après tant de tristesses, une inexprimable joie ; elle traça sur la page blanche ces mots tremblants :

“J'aime et je suis aimée.”

Puis elle pleura.

Ce qui bouillonnait en quelque sorte dans tout son être, c'était un trouble étrange, effrayant, mais d'où peu à peu se dégageait, comme un parfum s'exhale d'une fleur que vient d'arroser la pluie, un bonheur immense, inconnu encore, si prodigieux qu'il touchait à la souffrance et ne pouvait s'exprimer que comme elle, par des larmes.

XV

Henriette dormit peu cette nuit-là. Une fièvre étrange la dévorait. Pourtant, elle tremblait de bonheur inavoué.

Le lendemain, il faisait un soleil splendide, qui mêlait à l'air léger et tiède la grisante douceur du printemps. On était au moment où les arbres fruitiers fleurissent en grosses étoiles blanches, et, n'ayant pas encore de feuilles, ou presque pas, ressemblent, les uns à des bouquets de grands papillons, les autres à des oliviers de rêve, anonciateurs de la grande paix du renouveau.

C'était un de ces jours merveilleux où l'on est heureux de vivre, malgré les souffrances d'ici-bas, où l'on sent vraiment descendre du ciel une bénédiction souveraine qui semble tomber comme une rosée de lumière.

Henriette voulut profiter de ce beau temps pour aller visiter une pauvre femme à qui elle s'intéressait et dont la maisonnette se trouvait non loin de la machine de Marly, au bord de la Seine.

Elle remonta la grande rue, se dirigeant vers l'aqueduc. Et tout ce décor lui rappelait le jour où elle avait gravi cette même route, derrière le corps de son père, le cœur déchiré.

Rien n'était changé, et pourtant combien tout était différent! Alors, l'autom-

ne faisait tourbillonner les feuilles jaunies avec une grâce mélancolique. Dans l'air passait déjà une brise fraîche, qui laissait prévoir les glaces de l'hiver.

Aujourd'hui, tout souriait. A la place des feuilles mortes, d'autres avaient repoussé, et, à peine sorties des bourgeons tendres et gonflés, s'ouvraient au jour comme des ailes.

Au sommet du chemin, près des arches les arbres fruitiers étaient tout blancs de fleurs. Henriette avait passé bien des fois, depuis le jour fatal, devant cet enclos, en allant au cimetière. L'hiver, qui avait dépouillé les arbres de leurs feuilles et avait donné à leurs branches noueuses l'apparence du bois mort, harmonisait sa tristesse avec la détresse de l'orpheline; elle en aimait l'aspect désolé.

Et voici que rien ne restait plus de cette désolation; voici que des fleurs s'ouvraient de nouveau sur les branches, et à côté d'elles de petites feuilles d'un vert tendre.

Cruelle insensibilité des choses! La nature est aussi indifférente à nos douleurs qu'à nos joies. Elle poursuit sa vie inconsciente et formidable, sans que nos prières ou nos imprécations puissent retarder ou accélérer la marche tyrannique du temps. Elle nous ignore, et nous fait sentir à chaque pas combien nous sommes peu de chose; mais aussi elle nous donne la leçon suprême, qui est d'accepter la vie, avec ses alternatives de bonheur et de malheur, de nous laisser emporter dans le fleuve immense de la réalité, et d'accepter aussi plus tard la mort, avec la résignation des plantes, mais avec, en plus, une mystérieuse espérance.

Tout cela, Henriette l'avait lu dans des livres, mais ne l'avait guère compris, encore moins *sent*. Mais voici qu'elle en comprenait, qu'elle en sentait mainte-

nant la vérité profonde, aussi clairement que si la terre lui eût parlé.

C'est qu'une voix intérieure lui parlait, en effet, et lui disait tout bas :

— Tu es aimée, et toi aussi tu aimes !

Et ce mot, si chaste, mais si magique, ouvrait son cœur à la compréhension de la vie, dont jusqu'alors elle ne voyait qu'une image incomplète.

Elle allait semblable à ces personnages de légende à qui un talisman a donné le pouvoir d'entendre le langage des animaux, des oiseaux et des arbres.

A son habitude, elle entra dans le petit cimetière, où les morts semblent protégés — contre quel péril ? — par les casemates de la batterie.

Henriette avait honte de se sentir heureuse, ou du moins débordante d'espoir, de quiétude et de ravissement. Elle avait envie de crier à ses parents, qui dormaient là :

— Pardon ! Ne devrais-je pas vous pleurer toujours ?

Elle s'agenouilla devant la tombe, et peu à peu le charme miraculeux du printemps entra en elle. Une douceur surhumaine et toute-puissante pénétra tout son être, et c'était comme un long et affectueux baiser dont l'âme de ses morts lui caressait le cœur.

Elle les entendait clairement lui dire, en un langage supérieur, qui ne s'exprimerait pas par des mots, à peine par des murmures :

— Ne crois pas nous offenser en obéissant aux lois éternelles et saintes de la vie ! Tu ne dois pas nous oublier, mais tu ne dois pas non plus te soustraire à ta destinée, pour nous consacrer des pleurs stériles. Tu es jeune, tu dois, avant de nous rejoindre, connaître à ton tour les joies de la terre, dont tu n'ignores déjà plus les cruelles souffrances. Et surtout,

tu dois jouer ton rôle dans l'activité universelle, faire ton devoir de créature raisonnable, et nous perpétuer le mieux qu'il te sera possible. Vois ces arbres couverts de fleurs ! Leur fonction est de porter des fruits. Aussi, après avoir subi les rigueurs de l'hiver, leurs branches, encore presque privées de feuilles, se vêtent de branches corolles, avec une allégresse paisible, car ils obéissent à la suprême loi de l'être, qui veut que jamais ne s'interrompe la chaîne éternelle et sacrée de la vie. Imitte-les, et si l'amour, cet autre soleil, fait éclore pour toi le printemps heureux que toute créature aspire à connaître, accueille-le avec une simple et douce joie, certaine de notre approbation muette, et que ton cœur fleurisse aussi d'un bonheur blanc et pur, que tu verras mûrir plus tard en fruits délicieux et substantiels."

Henriette se releva, et une paix inexprimable emplissait son âme. Elle avait recueilli comme une provision de forces nouvelles, qui la transfiguraient. Et le mot de cette métamorphose était celui qu'elle se répétait, timidement encore :

— J'aime et je suis aimée.

Elle contourna les arches et la tour de l'aqueduc, dont les ouvertures rondes semblent de gros yeux largement ouverts sur la vallée.

Puis elle prit un sentier, que bordait à droite une haie vive. Bientôt elle rejoignit la route du Cœur-Volant, ainsi nommée d'un vieux manoir, détruit depuis peu, et qui se trouvait non loin de l'antique abreuvoir de Marly. Elle se rappela l'emblème naïf qui en surmontait la grille : un cœur pourvu de deux ailes.

N'était-ce pas un symbole ? Il lui semblait que son propre cœur, léger comme une plume, allait aussi s'envoler, porté par le souffle tiède de ce radieux matin.

Devant elle s'étendait de nouveau un

champ d'arbres en fleurs, et elle songea qu'ils étaient comme la couronne de mariée que le printemps met à terre, éternelle fiancée, épouse et mère éternellement féconde.

Au-delà, c'étaient le hameau de Voisins, avec son pavillon aux gracieuses colonnes et ses princières demeures.

La jeune fille s'engagea dans le chemin qui conduit à la Seine, en passant devant le château et le pavillon Du Barry. Après quelques constructions modernes on se trouve sous une allée d'ormes taillés, que longent, à droite le mur de l'antique propriété, à gauche un fossé contenant d'énormes tuyaux de fonte.

Avant de descendre le raidillon rapide qui aboutit à la machine de Marly, en contournant la magnifique terrasse, Henriette de Romeuil, s'assit sur un banc, non loin de l'entrée du château.

Elle rêvait, très doucement.

Au-dessus de sa tête, les arbres, impitoyablement élagués chaque année, portaient, aux extrémités de leurs branches noueuses et rachitiques, de jeunes pousses rouges qui, de loin, ressemblaient à des cheveux. Derrière le mur s'élevaient d'autres arbres, grands ceux-là, et dont l'allée voisine faisait ressortir la haute taille et la majesté. Au bout, c'était l'échappée immense sur le fleuve, sur la plaine du Vésinet et de Chatou, sur le mont Valérien et une étendue extraordinaire de pays. Ainsi l'avenir s'étend devant les jeunes yeux, séparé du présent par des précipices que tous ne peuvent franchir.

Mais Henriette ne contempla pas le panorama qu'elle avait vu si souvent. Elle ne pensait pas non plus à Gaston, qui avait passé en cet endroit de si longues heures à peindre le coin de la terrasse Du Barry.

Elle s'absorbait dans une méditation

exquise et profonde, le regard perdu dans les cimes des arbres, auxquels le vent faible et caressant faisait rendre un murmure imperceptible.

Mais elle entendait bien leur chant lointain, qui semble la voix tremblante de la terre, transmise aux rameaux et aux feuilles, par les racines et par le tronc des arbres vénérables. Elle comprenait qu'ils lui disaient comme ils l'avaient dit à tant de générations déjà :

— Le grand secret de l'univers, c'est l'amour ! La douleur t'avait préparée à aimer, et, depuis que tu aimes, la nature s'est dévoilée à tes yeux. Tu n'es plus la jeune fille d'hier ignorante et naïve ; tu deviens la femme qui sent tressaillir en elle le mystère de la vie ; tu prends conscience de la divine harmonie des choses ; ton cœur, qu'emplissait seulement jusqu'ici la petite sphère de ta jeunesse tranquille, s'est élargi soudain, sans limites, jusqu'à pouvoir contenir l'infini sublime et redoutable du monde...

TROISIEME PARTIE

XVI

En rentrant à la maison, Henriette, trouva une lettre de la tante Bournier, et tout son bonheur s'envola en un instant, comme un oiseau faible et craintif, qui n'ose jamais se poser pour longtemps sur la même branche.

“Ma chère Henriette, écrivait la tante, après s'être répandue en phrases trop pompeusement affectueuses, je ne puis oublier que la mort m'a chargée du devoir de veiller sur toi et sur tes frères.

“Tu es pleine des meilleures qualités, mais laisse-moi te dire que tu n'as pas encore d'expérience, et que tu agis parfois

à la légère. Je m'empresse de t'avertir, avant que, des simples imprudences, tu ne passes à des choses plus graves peut-être.

"Il n'est pas très convenable, je dois te le faire remarquer, que M. le comte de Graville, bien qu'il soit votre propriétaire, vienne ainsi chez vous, sous prétexte de rendre visite à Gaston. Du moins, s'il ne prétend pas à ta main, cela peut donner lieu à des commentaires fâcheux, qu'une jeune fille doit éviter.

"Mais surtout, je m'étonne que le professeur de mathématiques de Jean, un M. Austin, je crois, s'installe régulièrement à la villa tous les jeudis. Oui, je sais qu'il travaille à mettre en ordre, à classer et à étudier les papiers de ton pauvre père. Mais songe à tout ce qu'on peut dire de cette assiduité! C'est intolérable, et tu comprendras certainement que cela ne peut continuer plus longtemps. Tu le prieras poliment de s'abstenir désormais de ces visites compromettantes.

"Maintenant, il y a un autre point: j'ai correspondu avec votre notaire, l'excellent Me Lormel, et il m'a répondu des choses très intéressantes. Déjà, je lui avais écrit qu'il serait bon de te marier le plus tôt possible — et pourtant je ne savais pas ce que j'ai appris récemment. Il a partagé mon avis. De plus, il m'a parlé du comte de Graville; il croit que ce gentilhomme t'a remarquée, et qu'il serait disposé à te demander en mariage. Il offre ses bons offices pour préparer cette union et la conclure. Me Lormel est un vieil ami de la famille de Graville, comme tu le sais. Son aide nous sera précieuse; je l'ai acceptée en ton nom.

"Je trouve, quant à moi, et tous les gens sérieux seront de mon avis, que c'est là une occasion inespérée de t'établir. Le jeune homme est très riche, fort bien de sa personne, très distingué, très intelli-

gent, dit-on; il t'aime, à ce qu'il semble, tu dois en être flattée; car, avec ce que tu as, tu ne pouvais guère espérer un très beau mariage.

"Si l'on te dit du mal de M. de Graville, n'y prête aucune attention. On calomnie toujours les riches. Evidemment, il a pu commettre quelques fredaines; mais tous les jeunes gens en font; ce n'est en lui que la marque d'un sang généreux.

"Vraiment, il est impossible que tu refuses un tel parti. Car, je le répète, il serait très désirable que tu fusses bientôt mariée, et ce n'est pas, certes, un petit professeur de collège comme M. Austin qui peut te convenir.

"J'espère bien, d'ailleurs, qu'il n'a pas l'audace de songer à toi? Il faut le mettre à la porte le plus tôt possible, avec douceur, naturellement.

"Quant aux papiers de ton père, s'il y a vraiment quelque intérêt à les classer, M. de Graville fera très bien faire cela par quelque secrétaire, qu'il paiera grassement.

"Je pense recevoir bientôt la nouvelle de vos fiançailles, et me réjouis vivement, ainsi que ton oncle, de voir le bonheur te sourire ainsi.

"Ta tante, qui t'embrasse affectueusement,

" Céline Duparc, épouse Bournier."

En lisant cette lettre, Henriette sentit en elle, comme un écroulement. Et, plus encore que des remontrances de sa tante, elle fut blessée des mots qui contenaient une offensive envers M. Austin.

Ne pouvant retenir ses larmes, elle monta bien vite à sa chambre, habituel refuge où elle cachait ses douleurs. Elle ouvrit le tiroir du petit bureau qui faisait face à la fenêtre, et prit le cahier où elle avait jadis commencé un naïf journal de

sa vie. Hélas! elle ne le tenait plus à jour, elle avait trop de tristesses à lui confier!

Après avoir feuilleté quelques pages et médité longtemps, elle referma le cahier avec impatience.

— Non, décidément, je ne trouve rien!

Puis elle le rouvrit et, lentement, écrivit la date du jour, puis ces mots désenchantés:

“A quoi bon vivre?”

Mais par la fenêtre entraient gaiement de vivifiants rayons de soleil. Dans la rue, une humble marchande de légumes et de fruits lançait allègrement son cri habituel. Henriette eut honte de son découragement.

— Que j'ai peu d'énergie! se dit-elle; l'existence est un combat, et de plus malheureux que moi trouvent la force de la supporter et de l'aimer.

Soudain la sonnette retentit. La jeune fille se leva, comme épouvantée. Elle avait failli pousser un cri. Instinctivement, elle passa dans le couloir, que terminait une fenêtre donnant sur le jardinet tout embaumé de citronnelle, et vit, arrêtée devant la porte, une voiture de maître, d'où une dame âgée descendait, avec l'aide d'un domestique.

— Où ai-je vu ce visage et cette voiture armoriée? se demandait Henriette.

Mais déjà la vieille Gertrude, ayant gravi l'escalier avec une précipitation qui l'essoufflait, disait, avec une solennité qu'elle avait rarement:

— Madame la comtesse de Graville demande si mademoiselle peut la recevoir?

— Je descends tout de suite, répondit Henriette troublée; prie-la de vouloir bien m'attendre un instant.

Et, tout en se recoiffant devant la glace, elle s'interrogeait vainement, avec une anxiété qui lui donnait au cœur des palpitations douloureuses.

— Quel peut bien être le but de cette visite? se disait-elle, et elle se sentait disposée à considérer sans sympathie la mère comme le fils. Ce sentiment disparut soudain, lorsqu'elle se trouva devant Mme de Graville.

C'était une personne d'une soixantaine d'années, aux cheveux tout blanc, d'extérieur extrêmement simple. Elle s'apprêtait à se lever; Henriette, sachant qu'elle était presque impotente, l'arrêta doucement:

— Je vous en prie, madame!

— Ma visite vous semblera peut-être prématurée, dit la comtesse, qui, chose singulière, semblait un peu gênée. Mais je vais quitter Louveciennes, et j'ai cru pouvoir faire cette démarche sans trop tarder, après ce que m'a dit Me Lormel, mon notaire, qui est aussi le vôtre.

— Croyez, en tout cas, madame, que je suis heureuse de vous recevoir dans cette maison, hélas! un peu triste et sans luxe.

Mme de Graville hocha la tête.

— Nous avons tous nos tristesses, dit-elle d'une voix grave; quelle famille n'a pas ses épreuves? Quant au luxe, vous ne sauriez croire à quel point il m'est odieux. Mais nous avons à parler de choses délicates et importantes. Ne pensez-vous pas qu'il vaut toujours mieux expliquer en toute simplicité?

— Certes, madame, cela vaut mieux; mais je ne saisis pas...

— Voici donc en peu de mots ce que j'ai à vous dire, et je le fais sans ambages. Mon fils, Maurice, qui a pour votre frère Gaston une vive amitié, éprouve, m'a-t-il dit, pour vous un amour très sincère...

— Et vous venez me prier sans doute de ne pas encourager ce sentiment? dit Henriette avec une humiliation contenue.

— Détrompez-vous, mademoiselle. Je

viens, au contraire, vous demander si vous voulez être sa femme.

La jeune fille ne sut que répondre, tant elle était stupéfaite et gênée.

— Oui, reprit Mme de Graville, je sais que vous êtes encore plongée dans un deuil particulièrement cruel. Mais cela n'empêche pas de conclure des fiançailles. Je n'ai pu résister aux instances de mon fils, et je dois dire que je ne suis pas moins impatiente de le voir enfin, s'il est possible, marié à une jeune fille modestes et sérieuse comme vous.

— Je vous remercie infiniment, madame, de la bonne opinion que vous avez de moi. Certes, je ne puis être que très flattée de cette demande. Mais, pour le moment, je ne pense pas au mariage. Comme vous l'avez dit, je me dois à toute mon deuil. De plus, tout en rendant justice, aux brillantes qualités de M. de Graville, qualités que j'admire bien sincèrement, j'ai conscience de ne pas être la femme qu'il lui faut. Je ne pourrais lui donner le bonheur, ni le recevoir de lui, je le sens.

Le visage de la comtesse se rembrunit, mais ce fut avec une douceur triste qu'elle répondit, après un instant :

— Votre refus me cause une peine très vive. J'avais espéré que vous seriez celle que j'attends, et qui doit me rendre mon fils. Maurice n'est pas méchant, mais seulement un peu frivole. Il arrive, je crois, à l'âge où l'influence d'une femme aimée pourrait lui être tout à fait salutaire.

— Je regrette, madame, de ne pouvoir être cette femme.

— Je n'insiste pas. Je sais par expérience quels mauvais fruits peut porter un mariage dans lequel les époux ne sont pas assortis. Je crois sincèrement, pourtant, que mon fils est capable de faire un bon mari désormais.

— Je n'en doute nullement, madame. Mais nos sentiments n'obéissent pas à notre volonté. Le mérite, à lui seul, n'inspire pas nécessairement l'amour. C'est une chose attristante, mais qui ne dépend pas de nous.

— Vous savez sans doute que mes rapports avec mon fils manquent un peu d'affection, de sa part, du moins. Peut-être le mariage le rendrait-il plus aimant. C'est pourquoi je souhaite ardemment qu'il épouse une femme de tête et de cœur, qui devienne un trait d'union entre lui et moi. Jusqu'à présent, il avait obstinément refusé d'entendre parler de mariage. Seul, votre charme avait pu l'y décider.

— Je comprends fort bien votre déception, madame, et j'y comptais vivement; mais je ne puis vous répondre autrement que je l'ai fait, hélas! M. de Graville n'aura pas de peine à trouver une femme qui me vaille, qui me soit même bien supérieure.

— C'est votre modestie qui le croit. Je souhaite seulement qu'il rencontre une femme qui ne vous soit pas trop inférieure. Et plaise à Dieu que ce soit bientôt, car je sens déjà vivement les atteintes de l'âge, et ma santé, fort ébranlée ne me permet plus d'attendre longtemps.

— Ne parlez pas ainsi, madame. Votre rêve se réalisera. Je fais des vœux pour que vous viviez encore de longues années auprès de votre fils, marié selon vos désirs, et au milieu de jolis petits-enfants.

— Merci de cette bonne parole! Et moi, je vous répondrai en répétant ce que j'ai entendu un jour en Italie: "Je bénis celui qui vous appellera sa mère, et les enfants qui vous nommeront leur mère."

Et Mme de Graville se leva péniblement pour prendre congé, aidée d'Henriette, qui tint à lui donner le bras jusqu'à la voiture. Lorsqu'elle y fut montée,

la comtesse agita la main en un gracieux geste d'adieu, et on l'entendit murmurer tristement :

— Quel dommage!

XVII

Henriette était délivrée d'un grand souci. M. de Graville, après l'entrevue qu'elle avait eu avec la comtesse, ne pouvait plus s'illusionner sur les chances qu'il avait d'être agréé.

Mais la question restait entière du côté de M. Austin. Soit par indécision, soit par timidité, le jeune professeur ne se prononçait point.

Elle était sûre qu'il l'aimait; elle-même ne pouvait plus se dissimuler qu'elle ressentait pour lui cette admiration enthousiaste, basée sur l'estime la plus profonde, qui est le prélude des amours chaste-ment passionnées.

Il fallait qu'elle amenât M. Austin à s'engager par des paroles définitives, s'il avait les sentiments qu'elle croyait deviner; sinon à s'expliquer clairement, malgré le déchirement qu'elle subirait à voir s'écrouler ses espérances secrètes.

Le jeudi suivant, elle fit en sorte que le professeur la trouvât seule dans la bibliothèque, à son arrivée. Et, tout de suite, elle lui dit :

— J'ai à vous parler sur un sujet d'importance.

— Si mon humble avis peut avoir pour vous quelque poids, répondit-il, je suis prêt à vous le donner.

— Voici ce dont il s'agit — et elle observa attentivement l'effet de ses paroles, — peut-être, si les circonstances s'y prêtent, vais-je me marier, plus ou moins prochainement.

— Vous marier? répéta-t-il, et un éclair à la fois éperdu et sauvage passa dans ses yeux.

Mais après un instant, il se ressaisit et ajouta :

— Je pense que vous avez raison.

— On me l'a dit de divers côtés.

— Et, sans doute poursuivit-il d'un ton âpre, presque sarcastique, vous épousez un homme aussi riche que distingué?

— Détrompez-vous, reprit-elle, avec un calme apparent; je ne veux pas épouser un homme riche. Moi-même, je n'ai qu'une très modeste dot, et, quant à la distinction, c'est celle du coeur, que je prise, plutôt que celle des manières...

Elle s'arrêta, interdite M. Austin venait de se lever; sa main droite, qu'il tenait posée sur sa chaise tremblait.

— Vous avez dit, n'est-ce pas? s'exclama-t-il, que votre dot était très modeste? Pardonnez-moi si je suis indiscret!

— Je le répète, je ne suis pas riche.

— Quel bonheur! s'écria-t-il.

Puis il s'excusa, tout confus, et reprit, assombri :

— Je suis absurde! Mais votre franchise encourage la mienne et il est nécessaire que nous parlions à coeur ouvert. Oserai-je donc vous demander s'il est vrai que vous soyez fiancée?

— Eh bien! non, répondit-elle lentement. Je ne le suis pas. Je puis même vous affirmer qu'aucun homme ne prétend à ma main, sauf un seul, qui a essuyé un refus..

— Ah! s'écria-t-il. Dois-je croire que vous me permettriez...

— Je n'ai rien à vous permettre, ni à vous interdire, reprit-elle en souriant, quoique pâle d'émotion.

— Ne serait-il donc pas présomptueux et fou de vous demander si vous voulez bien devenir la femme d'un petit professeur sans fortune?

— Je vous ai déjà dit que je ne tenais aucunement à la fortune.

— Il serait donc possible? Vous accepteriez de partager ma vie modeste et laborieuse?

— Elle sera riche d'affection et illuminée par le bonheur.

Il s'agenouilla devant elle et lui prit la main, qu'il couvrit de baisers.

— Je n'ai jamais rêvé pareille félicité, dit-il, et je ne trouve pas de paroles capables d'exprimer le trouble délicieux de mon âme. Mais vous saurez lire en mon cœur, Henriette, et comprendre qu'il vous appartient tout entier.

— Dois-je le croire? Je vous avoue que votre silence m'a fait bien cruellement souffrir.

— Pardon! Pardon! Je vais tout vous expliquer. Je vous aime, Henriette, depuis le jour où j'ai eu le bonheur de vous voir. Mais cet amour même m'était devenu une torture; je croyais, en effet, que vous étiez très riche, et, dans mon humble sphère, j'estimais n'avoir pas le droit de prétendre à votre main. Non pas que je craignisse de votre part un refus dédaigneux, mais j'ai là-dessus des idées très arrêtées. Je suis fier, et je n'aurais jamais pu épouser une femme dont la situation de fortune eût été très supérieure à la mienne. Voilà les raisons de mon silence, dont j'ai, moi aussi, bien souffert.

— Elles sont tout à votre honneur, répondit Henriette, en relevant doucement Jacques Austin; mais vos scrupules étaient vains. Je crains au contraire, de n'être pas un parti brillant, pour un savant comme vous, qui parviendrez sans aucun doute aux plus hautes destinées.

— Jamais, reprit-il, je ne pourrai mériter assez votre amour. Et pourtant, il va me donner un courage et une force irrésistibles. Il me semble que je vaudrais cent fois plus, depuis que je vous aime.

— Jacques, je serai heureuse et fière d'être votre femme!

— Et moi, soutenu par votre inestimable et affectueux encouragement, il n'est rien désormais que je ne puisse accomplir!

Elle le prit par la main et le conduisit devant le portrait.

— C'est donc devant sa chère effigie reprit Jacques Austin, que nous devons nous donner le baiser des fiançailles.

Et il mit sur le front d'Henriette un baiser frémissant et pourtant empreint d'une paix divine, parce qu'il renfermait tout un avenir de bonheur et de travail.

— Voulez-vous, dit-il ensuite, que je vous expose brièvement le résultat de mes recherches, jusqu'à ce jour?

— Certes, répondit-elle. Ce sera montrer à mon père, à *notre* père, reprit-elle en rougissant un peu, que notre joie ne nous fait pas l'oublier.

Et le professeur, en termes d'une grande clarté, expliqua qu'il avait dépouillé déjà tout un lot de manuscrits, maintenant rangés en bon ordre dans des chemises étiquetées.

— Voici, dit-il, en ouvrant l'une d'elles, un de nos plus précieux trésors: la première partie du *Traité de l'Hélice rationnelle*, que préparait M. de Romeuil, et qui fera sensation dans le monde scientifique, tant il contient d'idées neuves et fécondes. Vous n'ignorez pas que l'hélice, inventée en 1803, par Charles Dallery, d'Amiens (et non, comme on le dit parfois par Sauvage en 1832) a, comme toutes les machines, un *rendement* assez médiocre. Le rêve des inventeurs serait de trouver une forme d'hélice qui, tout en conservant ces qualités précieuses, ne produisit qu'une perte d'énergie insignifiante — car elle ne peut pas être nulle. — Il est donc impossible de résoudre complètement le

problème; mais M. de Romeuil a, par le calcul, déterminé une nouvelle courbe d'hélice qui donne un rendement bien plus satisfaisant.

— C'est une belle découverte, dit Henriette, toute joyeuse.

— Cette première partie seule du travail de votre père, continua le professeur, était rédigée; mais les notes, croquis et calculs que voici et qui se rapportent au même ouvrage, m'ont permis de l'achever, tout au moins de manière à le présenter au public sans lacunes graves. J'ai mis au net le manuscrit: le voici, prêt à l'impression. Je connais un éditeur qui, sur ma recommandation, est déjà disposé à publier l'ouvrage. De plus, j'espère pouvoir lui faire attribuer un prix par l'Académie des Sciences.

— Ce serait bien beau!

— Voici enfin les éléments d'un second ouvrage, celui-là sur les meilleures formes à donner aux ailes des avions et à leurs gouvernails. Je serai obligé de le rédiger, mais le mérite de l'oeuvre reste entier à M. de Romeuil.

— Vous êtes d'une modestie excessive.

— Plusieurs autres cahiers encore sont pleins de notes, mais j'aurai besoin de travailler longtemps, avant de savoir si je pourrai en tirer la matière d'un ou plusieurs livres.

— Grâce à vous, conclut Henriette, je verrai s'accomplir mon voeu le plus cher!

— Et grâce à vous, répondit-il, je connaîtrai le bonheur, qui ne semblait pas fait pour moi. Ma pauvre mère, qui est en ce moment immobilisée par les rhumatismes, à Luxeuil, sera bien heureuse, elle aussi; son rêve, le plus cher était de me voir marié, mais, jusqu'ici, aucune jeune fille ne m'avait paru digne d'être aimée...

A ce moment, on frappa doucement à

la porte: c'était Jean, qui venait pour sa leçon de mathématiques.

Toujours consciencieux, M. Austin voulut la lui donner comme à l'ordinaire. D'ailleurs, il était convenu qu'on attendrait encore quelques jours avant de mettre Jean et Gaston dans la confidence.

Henriette, les yeux brillants de bonheur et d'espoir, alla retrouver Gertrude à la cuisine. Elle ne lui avait encore rien dit, car elle n'aimait pas ouvrir son coeur.

La vieille gouvernante était profondément absorbée dans la confection d'une confiture de cerises, qui promettait d'être savoureuse.

Pourtant, lorsque la jeune fille lui demanda d'un air aussi indifférent que possible:

— Que penses-tu de M. Austin?

— Je pense, répondit celle-ci en souriant, et en levant gaiement son écumoire qu'il ferait certainement un très bon mari.

Henriette resta stupéfaite et rougit.

— Ah! ah! continua Gertrude, vous croyez que je ne vois rien, que je ne devine rien? Je ne suis pas si bête! N'ayez donc pas honte d'avouer votre bonheur, à moi qui suis un peu votre seconde mère. Dès que j'ai vu entrer ici ce monsieur le professeur, j'ai eu l'idée qu'il était le mari qu'il vous fallait. Il est sérieux, modeste, travailleur. Tout à fait ce qui vous convient.

— Alors, tu m'approuves? demanda pour la forme Henriette. Nous venons de nous fiancer.

— Certes, je vous approuve et suis heureuse d'être la première à vous féliciter. Mais vous savez quelle heure il est? Sept heures. Il est bien tard pour que M. Austin rentre comme d'habitude à Saint-Germain. Invitez-le à dîner, ce sera préférable.

— Tu crois? Mais ne trouvera-t-on pas cela inconvenant?

— Non, et puis qu'importe? Vous êtes engagés l'un à l'autre, et vous, mademoiselle Henriette, vous n'avez pas même de consentement à demander à pesonne.

— Eh bien! soit. Tu as peut-être raison.

M. Austin n'osait accepter, mais il dut capituler devant les instances d'Henriette, de Jean, et même de Gaston, qui avait à interroger le professeur sur la théorie mathématique de la perspective.

— C'est à la fortune du pot, crut devoir spécifier Gertrude.

— J'aime mieux cela, et je suis sûr que tout sera excellent, répondit en souriant l'invité.

Pendant le repas, ce fut Gaston et Jean qui soutinrent la conversation avec M. Austin. Henriette en fut aise; il est des instants où les paroles semblent incapables de servir d'interprètes à deux coeurs. Les yeux alors parlent plus éloquemment, et un regard exprime plus de choses que mille phrases.

Après le dîner, comme il faisait un temps magnifique, Jean proposa de reconduire M. Austin à la gare, en faisant un détour et en flânant.

Henriette approuva cette proposition, s'efforçant de ne pas laisser voir toute la joie qu'elle en ressentait. Gaston, dont le pied était encore un peu endolori, préféra rester à la maison, pour hâter sa guérison complète.

On sortit. Le ciel était sans nuages, et la nuit avait cette transparence qui fait ressembler la voûte sidérale à un dôme de cristal bleu-noir. Les étoiles y scintillaient avec un éclat particulier. C'est à la campagne qu'il faut contempler les astres, que font pâlir les lumières des villes.

Les trois promeneurs descendirent la

rue de Montbuisson, et se trouvèrent bientôt sur un chemin assez découvert, d'où l'on voyait une grande étendue de ciel.

— Oh! la belle étoile rougeâtre, s'écria soudain Jean.

— Ce n'est pas une étoile, répondit M. Austin, c'est la planète Mars.

— Et celle qui est si brillante, là-bas?

— C'est Wéga, de la constellation de la Lyre, une des plus belles étoiles du ciel. Parmi les primaires, c'est-à-dire, les plus lumineuses, voici encore: *Pollux* des Gémeux, *la chèvre* de la constellation du Cocher, *Procyon*, *Régulus*, le coeur du Lion, *Arcturus*, du Bouvier et *l'Epi* de la Vierge. Il y a bien d'autres belles étoiles que nous ne pouvons voir en ce moment; l'hiver, le ciel est plus beau qu'en cette saison. Mais je me laisse aller à faire une leçon de cosmographie.

— Oh! Je vous en prie, continuez, monsieur, supplia Jean.

— Je crains d'ennuyer Mlle de Romeuil.

— Au contraire, répondit-elle avec empressement. J'ai toujours aimé profondément les étoiles, et je voudrais savoir tous leurs noms. Rien n'est aussi beau que les nuits étoilées.

Le professeur reprit, tout heureux.

— Vous connaissez, n'est-ce pas, la Grande Ourse ou le grand chariot?

— Oui, dirent ensemble Jean et Henriette, et aussi la petite ourse, ajouta le collégien.

— Et l'Etoile polaire, qui indiquait autrefois aux navigateurs leur route?

— Non.

— Eh bien, vous la trouverez en prolongeant la ligne qui joint les deux dernières étoiles de la grande Ourse.

Et M. Austin continua d'expliquer à ses auditeurs attentifs les merveilles du

ciel nocturne. Il parla de cette étoile de la même constellation, qui a diminué d'éclat, et représente sans doute un soleil qui se meurt, des étoiles variables ou temporaires, de celles qui se sont éteintes ou qui commencent à s'éteindre; des astres colorés périodiques, doubles et multiples, de Sirius, qui avait douze soleils comme le nôtre, qui s'éloigne de nous chaque seconde d'une grande distance, et dont pourtant l'éclat n'a pas diminué depuis des milliers d'années; de la Chèvre, qui est cinq mille huit cent fois plus volumineuse que notre soleil; d'Arcturus et de Betelgeuse, qui sont un million de fois plus énormes; du temps que met la lumière à nous venir des étoiles, malgré sa vitesse vertigineuse; de la Voie lactée, faite de tant de soleils qu'on n'en peut évaluer le nombre à moins de cinquante millions; de toutes les étoiles enfin, qui restent invisibles à nos plus forts télescopes, et de toutes les autres nébuleuses, que devine l'oeil de l'astronome dans l'immensité de l'éther...

Jean écoutait avec ravissement M. Austin; quant à Henriette, elle ne cessait de contempler le ciel que pour admirer les yeux brillants de son fiancé, plus beaux encore que les étoiles. Souvent leurs deux regards se croisaient, et c'était comme s'ils eussent échangé leurs âmes, plus infinies que le ciel.

Le professeur lut peut-être sur le visage de la jeune fille cette consolante pensée, car il continua :

— Qu'est-ce que notre terre, et que sommes-nous, devant cet énorme univers ? Moins qu'une poussière d'atome, et cela doit nous garder d'un ridicule orgueil. Mais quelque chose rachète notre humiliante petitesse : la pensée, qui va plus loin que les limites du réel; la conscience qui nous élève au-dessus des forces aveugles; l'amour, qui nous emporte vers le

beau, vers le bien, vers la perfection idéale, comme l'attraction universelle emporte ces mondes innombrables sur les chemins que leur ont assignés les lois éternelles...

Cependant la déclinaison même de ces astres, qu'il célébrait poétiquement, rappela le jeune professeur aux nécessités vulgaires. Il lui fallait rentrer à Saint-Germain; l'heure du train approchait.

Il prit congé, avec une émotion contenue, et qui, pourtant, mettait sur sa face un rayonnement inexprimable. Henriette et lui, à cause de la présence de Jean n'avaient pas échangé, ce soir-là, des paroles d'amour, et pourtant leurs coeurs, unis en une même admiration ne s'étaient jamais sentis plus près l'un de l'autre.

En revenant de la gare, Jean dit à sa soeur :

— N'est-ce pas que M. Austin est savant et qu'il a dit de belles choses ?

— Certes, répondit-elle.

— Il me semblait, parfois, que j'entendais la voix de papa lorsqu'il nous expliquait aussi les constellations.

— Oui, je suis sûre qu'il aurait aimé M. Austin, dit gravement la jeune fille.

— Je n'ai jamais entendu mon professeur parler si bien, ajouta Jean, avec une surprise naïve. D'habitude, il est beaucoup plus froid, et même un peu triste. Ce soir, il semblait si heureux !

— Dieu le veuille !

— Je voudrais l'entendre très souvent parler ainsi.

— Peut-être ton voeu sera-t-il exaucé !

Et, comme il franchissait la porte de la villa, Jean, étonné, retrouva sur le visage de sa soeur le même rayonnement qu'il avait remarqué sur celui de M. Austin.

XVIII.

Le comte Maurice de Gravelle, depuis l'échec de ses espérances était fort mécontent de lui-même et des autres.

Il avait fait une scène odieuse à sa mère.

— C'est votre faute, lui avait-il crié. Vous avez voulu présenter trop tôt la demande officielle.

— J'étais si impatiente de vous voir fiancé! Je désirais aussi profiter des bonnes dispositions où vous vous trouviez. Enfin, vous m'aviez autorisé à faire cette démarche.

Me refuser, moi qui avait pourtant acquis quelques droits à la reconnaissance de Mlle de Romeuil, en lui laissant, pour un modique loyer, la maison paternelle...

— Est-ce donc une raison suffisante pour qu'elle vous accepte contre son gré?

— J'ai envie de lui donner congé, à elle et à ses frères. De les chasser de cette demeure qu'ils aiment...

Ce serait une méchanceté basse et inutile. Un comte de Gravelle descendre à une vengeance si mesquine! D'ailleurs, d'ici à quelques années, il est probable que Mlle de Romeuil sera forcée, par les circonstances, de quitter Louveciennes. S'il vous est pénible de garder cette maison, vendez-la, mais ne vous déshonorez pas en faisant le mal pour le mal.

— J'avais si bien préparé mes travaux d'approche, gagné adroitement l'amitié de Gaston...

— Vos roueries étaient un peu naïves. Elles eussent réussi peut-être avec une jeune fille ambitieuse. Elle se sont brisées contre cet obstacle, plus fort qu'une muraille d'acier; un coeur simple et droit, une volonté calme et réfléchi.

— Je suis sûr que vous avez très mal plaidé ma cause, que vous n'avez pas mê-

me fait briller mon titre, mon rang, ma fortune.

— Hélas! Tout cela, que vous mettez à si haut prix est si peu de chose aux yeux d'une jeune fille dont le coeur appartient à un autre.

— C'est cela qui m'est insupportable! Que cette mijaurée m'ait repoussé, c'est très désagréable déjà, mais qu'elle me préfère un petit professeur de collège, qui n'a rien pour lui, que d'être un mangeur de chiffres, comme le père de Romeuil, c'est une véritable injure!

— Vous ne l'avez jamais aimée, je le vois, sans quoi vous ne parleriez pas ainsi. Mieux vaut peut-être, alors, que ce mariage ne se soit pas fait.

— Vous l'avouez! Vous vous réjouissez de ce refus insultant!

— Vous devriez rougir de me parler ainsi, Maurice. Vous savez bien que je donnerais tout au monde pour vous voir marié.

— Ah! oui, l'éternel sermon. Ce que je m'en moque de votre morale! Elle est bonne pour ces petits bourgeois, qui ne nous sont même pas reconnaissants quand nous leur faisons l'honneur d'aller à eux.

Et le comte de Gravelle sortit en faisant claquer la porte tandis que sa vieille mère, désespérant de jamais corriger ce mauvais fils, pleurait des larmes affreusement douloureuses.

Maurice, qui s'était enfermé dans son cabinet de travail — où d'ailleurs il ne travaillait jamais, — avait allumé une cigarette, et songeait, étendu sur un divan.

Il se sentait mal à l'aise, non seulement moralement, mais physiquement. Une quinte de toux le secoua.

— Décidément, se dit-il, je baisse. Je ne puis plus fumer une cigarette sans tousser, ni faire la fête sans être rompu le lendemain et le surlendemain.

La veille, en effet, il s'était attardé avec des amis dans les cabarets de Montmartre, dont il était un client assidu.

Il se regarda dans son miroir de poche. Ses traits étaient extrêmement tirés, ses yeux restaient maintenant toujours soulignés d'une profonde cernure violâtre; le nombre de ses cheveux blancs augmentait et sa calvitie s'étendait rapidement.

— Est-ce que, par hasard, je couvrerais quelque grave maladie, se demanda-t-il. Voici quelque temps que j'ai des sueurs terribles la nuit, et que le matin je me réveille sans force, avec des pensées funèbres. Il faut soigner ça. Je verrai demain le Docteur Hurtebise.

...Oui, demain... ou aujourd'hui... c'est une corvée... raison de plus pour m'en délivrer le plus tôt possible... Allons, c'est dit, je pars... Après la consultation, je passerai chez mon tailleur.

Et le comte sonna Joseph.

— Préparez l'auto, dit-il, je vais à Paris.

Le Docteur Hurtebise, qui vit près de soixante-dix ans, donnait ses soins depuis une trentaine d'années, à la famille de Gravelle; ce n'était pas le "grand médecin" élégant, séducteur, inventeur de maladies nouvelles et de cures étranges, le guérisseur à la mode, que s'arrachent les mondaines; sa clientèle s'était uniquement recrutée dans le faubourg Saint-Germain, et la haute bourgeoisie. Il était fort consciencieux; assez peu novateur, mais habile. Il "suivait" avec attention ses malades, qui avaient chacun leur dossier chez lui, beaucoup depuis leur enfance. Il basait son diagnostic, qui était très sûr, autant sur les antécédents que sur les symptômes. Une certaine brusquerie augmentait encore son autorité. Les plus hardis se sentaient mal à l'aise devant lui.

— Il tendit la main à Maurice de Gravelle, distraitement:

— Qu'y a-t-il?

— Il y a que je ne me sens pas bien. Faiblesse générale, fatigue, spleen.

— Voyons votre mine, hum! peu brillante.

— Ma parole, je crois que je "file un mauvais coton".

— Je vous l'ai souvent répété, mon cher comte, vous avez trop brûlé la vie; un jour elle vous brûlera.

— Vous n'êtes pas encourageant Docteur.

— Cela vaut mieux. Je trompe mes malades lorsqu'il le faut, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont trop faibles pour supporter la vérité; sinon, je leur dis carrément ce qui en est, dans leur intérêt. Allons, dévêtez-vous pour que je vous ausculte.

Maurice s'exécuta, et obéit avec une certaine anxiété aux commandements du médecin. Lorsque l'examen, long et minutieux fut terminé, le docteur Hurtebise regarda le comte bien en face et lui dit:

— Heureusement, vous êtes venu à temps. Mais, si vous n'enrayez pas définitivement, vous êtes perdu.

Maurice réprima un mouvement d'effroi.

— Votre poumon gauche est légèrement atteint. Je le répète, ce n'est rien encore; mais il faut arrêter, à tout prix, le mal. Je vous connais; vous n'auriez jamais l'énergie de vous soigner ici. Vous allez donc partir pour le sanatorium que je vais vous indiquer. Rassurez-vous, c'est un établissement de premier ordre, très luxueux, très *select*, très cher aussi.

...Vous y resterez jusqu'à complète guérison. Puis, quand vous reviendrez guéri, vous me ferez le plaisir de renoncer pour toujours à vos parties fines, à vos cabarets de nuit, etc... Vous m'entendez? Le

mieux sera de vous marier, mais avec une jeune fille très ismple, qui vous fasse un intérieur paisible. Surtout, pas avec une mondaine, ce serait funeste. Elle vous tuerait.

— Savez-vous, Docteur, dit le comte en essayant de rire, que j'ai failli justement me marier ?

— Il est dommage que vous ayez seulement failli. Mais au fond, cela vaut mieux. Soignez-vous, d'abord.

— Celle qu'on me proposait était vraiment trop bourgeoise. J'ai manqué de courage. Je ne me vois pas bien en pantoufles, robe de chambre et calotte grecque, me faisant abreuver de tisanes par une femme dévouée, mais bête comme un "pot-au-feu".

— Eh ! Le pot-au-feu a du bon !

— Je ne sais si je n'aimerais pas encore mieux "claquer" après avoir joyeusement joui de mon reste.

— Vous n'avez jamais été sérieux.

— La vie est une comédie assez bouffonne, Docteur. S'y amuser le mieux possible, c'est encore la meilleure des philosophies.

— Ce n'est pas l'avis de tout le monde.

Malgré cette affectation de souveraine insouciance, le comte de Graville se trouvait très peu rassuré en sortant du cabinet du médecin. Il s'affala avec accablement sur les coussins de l'automobile et se fit reconduire à Louveciennes, oubliant, dans sa préoccupation, qu'il devait se rendre chez son tailleur. Ah ! il pensait bien à Henriette, à cet instant.

Tout le long de la route, il ne put s'empêcher de regarder d'un oeil d'envie les hommes jeunes et robustes qu'il voyait aller et venir, tout radieux, pourrait-on dire, de la joie de vivre, d'être forts, heureux, aimés.

Ce spectacle lui était si pénible, qu'il ferma les yeux.

Puis il essaya de s'absorber dans la lecture de journaux qu'il avait fait acheter. Mais, par une fâcheuse coïncidence, il n'y trouva ou n'y remarqua, ce jour-là, que des nouvelles attristantes, des comptes-rendus d'accidents, crimes, suicides, funérailles.

Il alluma une cigarette, mais la jeta presque tout de suite, de crainte de tousser.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, le comte Maurice de Graville, jusqu'alors si favorisé par le destin, si fêté, si envié, était en proie à une mélancolie effroyable, si profonde, qu'en longeant la Seine, près de Bougival, il songeait :

— Un coup brusque de volant, à droite, et toutes mes peines finiraient.

Mais il eut un frisson à la pensée de s'enfoncer dans cette eau verdâtre et sale.

Il se tassa encore plus profondément dans les coussins de la luxueuse voiture et soupira, le coeur plein d'une amertume atroce :

— Est-ce que, vraiment, j'aurais gâché ma vie ?

XIX

Il fallait pourtant qu'Henriette annonçât ses fiançailles à ses parents et à quelques rares amis. Jean fut le premier à qui elle fit connaître la grande nouvelle qu'avec un peu plus d'expérience il eût déviniée. Il fut ravi.

— Ah ! que je suis heureux ! s'écria-t-il, en dansant presque de joie. J'aime tant M. Austin ! Jamais je n'ai eu d'aussi bon professeur. Alors, il sera mon beau-frère ?

— Oui.

— Presque mon frère ?

— Presque ton frère, répéta Henriette, en embrassant Jean pour cette parole.

— Et il me donnera de si bonnes leçons que je deviendrai fort en mathématiques?

— Espérons-le!

Un peu enhardie, elle fit la même confidence à Gaston. Fort heureusement, il ignorait que M. de Gravelle prétendit à la main de sa soeur. Le comte n'avait pas cru encore devoir lui demander son appui, sur lequel il comptait, néanmoins. Les choses avaient été plus vite qu'il ne le pensait. On ne l'avait pas revu depuis quelque temps. Cependant le jeune peintre ne marqua pas d'enthousiasme.

— Je n'ai rien contre M. Austin, dit-il: au contraire, il m'est sympathique. C'est un homme de valeur, il a du caractère; en outre il est fort méritant. Mais sa situation est bien modeste. J'avais rêvé mieux pour toi. Songe donc, un petit professeur, qui n'est pas même agrégé!

— Il le sera. Et puis, tu connais mes idées là-dessus, n'est-ce pas? C'est la richesse du coeur et de l'esprit qui m'est précieuse. Tu sais avec quel dévouement M. Austin a accepté la tâche de classer et de compléter les études laissées inachevées par notre père?

— Certes, répondit Gaston, un peu gêné. Nous lui devons de la reconnaissance. Mais ce n'est pas une raison... Enfin, puisque tu l'as choisi et que tu es heureuse, tout va bien; je te félicite sincèrement.

Henriette alla ensuite trouver Me Lormel. Elle craignait que le notaire, qui avait plaidé auprès d'elle la cause de M. de Gravelle, ne blâmât le choix différent qu'elle venait de faire. Il n'en fut rien. A son grand étonnement, elle ne reçut de lui que des compliments.

— J'avais cru de mon devoir, dit-il, de vous signaler la possibilité d'un mariage particulièrement brillant; mais, puisque vos goûts sont très simples, ce dont je

vous loue, sans doute avez-vous raison de préférer un parti moins beau, mais peut-être aussi plus sûr, et de suivre les inspirations de votre coeur. Votre dot n'est pas très confortable, bien que la liquidation de certaines valeurs douteuses se fasse plus favorablement que je ne le croyais. Mais, avec le traitement de M. Austin, vous pourrez vivre tant bien que mal. Lorsqu'il aura, comme vous l'espérez, triomphé au concours de l'agrégation, sa situation matérielle et morale s'améliorera. Oui, c'est un bonheur paisible que vous trouverez en cette union; je ne puis que vous approuver.

— Votre approbation m'est précieuse, mon cher maître.

— Je suis aussi très content d'apprendre que M. Austin se propose de publier les derniers travaux de votre pauvre père, après les avoir mis au net et complétés. Ce m'est une joie sensible, et, malgré mon incompetence, je ne manquerai pas de souscrire à cet ouvrage. Je lui réserve une place d'honneur dans ma bibliothèque, à côté des autres publications de M. de Romeuil, pour qui j'avais tant d'amitié, vous le savez.

Henriette sortit de l'étude le coeur plus léger. Elle fit ensuite visite à M. Renault, le vieux professeur, qui fut enchanté d'apprendre qu'elle allait épouser un universitaire. Tout au plus regrettait-il qu'elle eût pris un mathématicien; il considérait les professeurs de sciences comme des êtres absolument à part, d'une race spéciale et singulière et il n'avait jamais beaucoup frayé avec eux. Il les estimait néanmoins, comme des parents un peu éloignés.

La jeune fille écrivit sans appréhension au capitaine Mercier et aux cousins Saurval. Elle savait qu'ils ne feraient aucune objection.

Enfin, elle se décida, non sans peine à commencer une lettre à l'adresse de la tante Bournier. Elle en fit plusieurs brouillons, qu'elle déchira. Elle s'arrêta enfin, après de nombreuses ratures, à la rédaction suivante :

“Ma chère tante.

“J'ai compris, en lisant et relisant votre lettre judicieuse, que vous aviez raison. J'ai donc pris une grave détermination, non sans y avoir longuement réfléchi. Je suis heureuse de vous annoncer dès maintenant que je suis fiancée.

“Ce n'est pas à M. le comte de Gravelle il est vrai. Certes, je n'aurais pu trouver parti plus brillant; mais la richesse n'est pas tout. Il faut en premier lieu, dans le mariage, une parfaite sympathie mutuelle, je dirais même de l'amour, si je ne craignais de vous choquer. Tout en rendant hommage aux qualités de M. de Gravelle, j'ai toujours senti que je n'aurais pu pour rien au monde devenir sa femme. Quant à lui, s'il a jamais pensé à moi, soyez sûre qu'il m'a déjà oubliée, très probablement.

“J'épouse M. Jacques Austin, un savant de la plus grande valeur, à qui l'on a prédit les plus hautes destinées. Il a toutes les qualités que je prise, et une vie, même effacée, à ses côtés, me donnera, je le sens, toute la félicité possible sur cette terre.

“Je dois dire que Jean et Gaston m'approuvent absolument, ainsi que Me Lormel. Je suis sûre que vous me donnerez également votre approbation, lorsque vous connaîtrez mieux M. Austin.

“Je vous remercie encore vivement, ma chère tante, de vos excellents conseils, auxquels je devrai sans doute le bonheur, et je vous embrasse affectueusement.

Henriette.”

— Peut-être croira-t-elle que je veux la railler? songea la nièce, perplexé. Pourtant je ne puis lui écrire autre chose!

Cependant elle biffa encore les mots :

“Je dirais même de l'amour, si je ne craignais de vous choquer.”

— Et puis, conclut-elle, ma tante trouve toujours à redire à tout ce que je fais; je ne dois pas m'en affecter.

Un sérieux ennui, atteignit, peu de jours après, les hôtes de la villa; le tableau que Gaston avait envoyé au Salon, après l'avoir terminé péniblement, à cause de son entorse, fut refusé.

Cette déception ne laissa pas d'être très sensible au jeune homme, et son humeur, assez variable, s'en ressentit. Il devint, même, à certains moments, insupportable, malgré son bon naturel.

Il prenait assez mal les conseils et les observations timides que lui faisait sa soeur. Et le silence de Jean, qui s'était résigné à ne plus répondre à son frère, l'irritait plus encore.

Henriette s'inquiétait vivement de cette situation, lorsqu'un renfort décisif et inattendu lui vint, en la personne de M. Austin.

Ce dernier avait au plus haut degré l'art de se faire écouter et de se faire obéir de ses élèves. Une expérience déjà assez longue avait encore développé en lui ce don naturel, qui manque à beaucoup de savants professeurs; certains d'entre eux ne parviennent jamais à prendre sur les enfants ou les jeunes gens l'autorité nécessaire.

Comme toujours, ceux qui triomphent dans cette épreuve redoutable sont ceux qui savent ne pas se mettre en colère, mais réprimander les coupables avec un calme parfait, sans presque élever la voix, ne jamais passer aux mauvais écoliers la moindre faute, mais être toujours justes, par-

fois accessibles au repentir, et surtout garder en toutes circonstances un ascendant imperturbable sur leurs élèves.

M. Austin commença par compatir au chagrin de Gaston, mais sans exagération. Presque aussitôt il lui dit fort nettement que le tableau refusé avait certainement des défauts; que le jury avait pu être sévère, mais n'avait assurément pas refusé l'oeuvre du jeune peintre pour le seul plaisir de le contrister.

— Ces sortes d'épreuves, continua-t-il, sont douloureuses, mais salutaires. Celle-ci vous obligera à vous demander si vraiment vous avez une vocation réelle pour la peinture.

— Oh! protesta Gaston, blessé au vif.

— Laissez-moi achever! Vous pouvez dessiner très agréablement, laver de jolies aquarelles, et n'avoir pas cependant le tempérament d'un peintre. Songez que la carrière est maintenant si encombrée qu'il faut être bien sûr, en s'y lançant pour la vie, de ne pas faire fausse route. Si vous vous illusionnez, eh bien! mieux vaudra le reconnaître franchement. J'ai vu ainsi certains de mes camarades, qui avaient l'intention de se vouer exclusivement à la peinture, se tourner peu à peu vers d'autres professions: l'un enseigne le dessin, un autre est dessinateur industriel, un troisième fait des cartons de tapisseries... Cela ne les empêche pas d'ailleurs de continuer à peindre pour leur plaisir.

Gaston se taisait toujours; ses yeux brillaient singulièrement.

— Si vous avez, au contraire, une nature de grand artiste, ou seulement car il ne faut pas abuser du mot "grand", d'artiste personnel, capable de faire quelque chose, eh bien! les succès ne feront que stimuler vos efforts, que vous rendre plus difficile pour vous-même, et, par suite, que mûrir votre talent, et l'amener à toute sa

perfection. Mais ayez le courage de ne pas gémir inutilement à chaque coup du sort; retrempez-vous, au contraire, dans votre souffrance même, reprenez la lutte avec plus de vaillance, et souvenez-vous qu'avant d'être un artiste, vous devez être un homme!

Pendant ce simple discours, qu'accrotaient des gestes sobres, mais énergiques, Gaston avait passé par toutes les phases de la surprise, de l'irritation contenue, du doute et de l'indécision. Sa nature généreuse luttait contre son orgueil. Henriette redoutait vivement quelque éclat de la part de ce frère trop peu raisonnable.

Il s'était levé, et marchait à grands pas de long en large, dans le salon. Pourtant, après un instant d'hésitation, il tendit la main à M. Austin.

— J'étais furieux contre vous tout à l'heure, lui dit-il, mais, au fond, vous avez probablement raison. J'avais déjà entendu dire tout cela, sans être convaincu; mais vous, vous dites les choses si clairement, et avec tant de force persuasive...

— C'est peut-être, répondit le professeur, que mon métier est de rechercher et de démontrer la vérité.

Henriette lui sourit, avec une admiration reconnaissante. Car elle sentait que Gaston avait trouvé le guide sûr et l'ami dévoué dont il avait si grand besoin.

XX

M. Austin venait maintenant à Louveciennes les jeudis et les dimanches après-midi. Il travaillait toujours à mettre au net les manuscrits de M. de Romeuil, tout en donnant des répétitions à Jean, et en préparant, de son côté, le difficile concours de l'agrégation des mathématiques. De plus, il parcourait les musées parisiens avec Gaston, en exécution d'un plan qu'il s'était imposé.

Comme, sans être malingre, il n'était pas très robuste, ces besognes accumulées, qui eussent fatigué les hommes les plus résistants, l'avaient exténué.

Henriette, ne pouvant réussir à lui persuader de prendre un peu de repos, avait du moins exigé qu'il fit avec elle et ses frères de longues et salutaires promenades dans les environs si jolis de Louveciennes.

La forêt de Marly, surtout, offrait un nombre illimité d'excursions; puis les bords de la Seine, les abords de Rueil, avec la Malmaison, enfin Saint-Germain et sa forêt, Poissy, le Vésinet, Chatou; de ce côté, c'était M. Austin qui faisait les honneurs du pays.

A la première de ces sorties, Jean demanda à son professeur :

— Connaissez-vous le château du Pont ?

— Non.

— Il faut le connaître. Nous pouvons passer devant, en suivant notre rue de Montesson, puis continuer jusqu'à la forêt.

Ce qui fut fait. Vers l'extrémité de la rue, Henriette tressaillit soudain. Les promeneurs se trouvaient à ce moment devant la villa des Cyclamens. Peut-être M. de Gravelle la verrait-il passer avec M. Austin ? Elle n'avait pas songé à cela. Mais elle se dit aussitôt :

— Qu'importe ! J'ai bien le droit de sortir avec mes frères et mon fiancé !

Un coup d'oeil jeté sur les fenêtres de la villa rassura la jeune fille. Les volets étaient mi-clos, le comte était donc absent.

On était arrivé au carrefour de la Grand'Rue, où se trouve un petit lavoir; à gauche, de belles propriétés semblent languir dans leur magnifique mélancolie.

Bientôt on parvint au château du Pont,

majestueuse et riante demeure, aux longues fenêtres et aux vastes lucarnes.

Un calme délicieux semblait s'exhaler de cette noble maison, si bien encadrée de verdure et de fleurs.

— Ah ! qu'on doit être bien là ! soupira Gaston.

Toujours tes idées de grandeur, répliqua Henriette.

— Rappelez-vous, dit M. Austin, le mot si juste d'un sage de Rome : *Parva domus, magna quies*.

Et le professeur de mathématiques se montrait naïvement fier de prouver que lui aussi pouvait citer du latin.

— "Petite maison, grand repos", traduisit Jean, en souriant.

— C'est bien vrai, dit Henriette.

Et ils remontèrent la rue, puis parvinrent, par un chemin longeant un bois et bordé d'un haut talus couvert de broussailles et d'orties, à la route de Versailles.

Le soleil, qui avait triomphé des nuages, brillait maintenant avec force. L'air était comme vibrant de lumière, et aussi d'insectes, d'abeilles, de libellules, de papillons qui passaient, légers, incarnant harmonieusement la joie de vivre. Des grillons chantaient dans l'herbe parsemée de marguerites. Des oiseaux rasaient d'un vol fantasque les branches et les herbes, en poussant de petits cris perçants.

Jean et Gaston marchaient en avant, laissant aux fiancés une demi-solitude, précieuse aux coeurs épris.

— Voyez, chère Henriette, dit M. Austin, comme la vie, sous toutes ses formes, règne souverainement sur notre monde ! Elle est partout : sous la terre, dans la paix laborieuse des racines et l'activité fuyante des eaux ; sur le sol, dans les végétaux comme en nous-mêmes ; dans l'espace avec toute cette peuplade ailée, à la-

quelle le moucheron appartient, comme l'aigle; le plus humble des éphémères, le plus imperceptible des bacilles, contiennent le troublant mystère de la vie, le plus extraordinaire et le plus beau de tous les phénomènes.

— Cela est bien profond pour moi, dit Henriette souriante; ne suffit-il pas, pour l'instant, de nous abandonner à la caresse de cette nature maternelle qui nous entoure et semble heureuse de notre bonheur?

— Hélas! la nature nous ignore absolument; tantôt elle semble partager notre félicité, tantôt compatir à nos tristesses. En réalité, c'est nous qui croyons voir en elle le reflet de nos sentiments intimes. C'est notre imagination et notre sensibilité qui trouvent le printemps joyeux et l'automne rêveur. La nature n'a que faire de nos impressions poétiques; elle se contente d'obéir aux lois immuables qui la régissent.

— Et qui nous régissent nous-mêmes.

— Si nous étions en ce moment broyés par la plus cruelle des douleurs humaines, ce passage n'en serait pas moins beau, et lorsque nos os mêmes tomberont en poussière, le rayonnement du soleil à travers les feuillages n'en sera pas moins splendide ni moins harmonieux le concert de toutes ces voix, qui, de l'insecte à l'oiseau, chantent l'hymne éternel à la vie.

— C'est vrai, dit la jeune fille. Mais n'est-ce pas une raison de plus pour jouir du bonheur présent?

— Certes, ma jolie fiancée. Pardonnez-moi ces réflexions bien graves. C'est ma mélancolie native qui toujours m'obsède. Vous avez raison, ne songeons qu'à ce merveilleux après-midi d'été.

Cependant, après avoir longé le réservoir alimenté par la machine de Marly, ils étaient arrivés à la partie qu'on appel-

le encore la Grille-Royale. Ils entrèrent dans l'ancien parc du château. A droite s'élève la maisonnette d'un garde, puis, s'ouvre un vaste terre-plein circulaire, couvert de gazon. Dans un coin, à gauche, à côté d'une basse-cour, Gaston et Jean étaient arrêtés à contempler des poussins, petits poulets et canetons, les uns enfermés sous une cloche de fils de fer, les autres vagabondant librement. Une mère poule veillait avec une sollicitude désorientée sur les canetons, qui lui semblaient sans doute de petits monstres, avec leur duvet jaune et leur gros bec en spatule.

Eux se démenaient si légèrement, grimpaient parfois sur le dos de leur mère adoptive, se bousculant, avec un jacassement ininterrompu et comique, et de temps à autre, picoriaient un ver ou une graine.

— Regarde, Henriette, comme ils sont jolis! dit Gaston.

— Et comme cette poule est patiente! ajouta Jean. Que c'est beau, cet instinct maternel que possèdent les plus humbles animaux!

— Voici un charmant résumé de l'univers! fit observer en riant M. Austin.

Et l'on descendit l'avenue, encore fort majestueuse entre ses murs bas, que surmontent des taillis imposants.

Au bas de la pente, s'étend un second rond-point, auquel ses murailles vétustes et chargées de lierre donnent un caractère noblement et doucement triste. On approche de l'emplacement de l'ancien château de Marly: seules, quelques petites ruines informes en perpétuent le souvenir, avec les fondations à peine visibles du palais détruit. Une allée d'ormes jadis taillés uniformément, et qu'on a laissé ensuite repousser en liberté, offre un aspect assez étrange. De hautes et fortes branches ont jailli des têtes mutilées et

c'est comme un bouquet d'arbres greffé sur un autre arbre.

Dans le lointain, le pont du chemin de fer, dont le réseau rectiligne traverse la vallée, semble un ruban de dentelle métallique tendu d'une colline à l'autre.

— Pourquoi, demanda Henriette, la vue des ruines est-elle agréable à notre coeur?

— Parce qu'elle nous enseigne à aimer la vie, répondit M. Austin. Comme vous le disiez vous-même tout à l'heure, il faut aimer d'autant plus profondément ce qui passe, ce qui meurt; les fleurs qui se fanent le plus vite semblent les plus belles. Toujours l'idée de la mort, de la destruction, est un stimulant, qui redouble en nous l'amour de l'existence et de ses joies en nous rappelant leur brièveté. Ce sentiment est parfois bas, car il ne faut pas chercher uniquement à jouir de la vie, mais il ne l'est pas nécessairement; rien n'est plus légitime que de chérir la sublime clarté du jour et les présents de la terre.

Laissant à leur gauche les portes de la forêt et la ferme, les promeneurs continuèrent à suivre le chemin, bordé maintenant de jardins, puis enclavé entre deux hautes futaies, à travers lesquelles les rayons du soleil s'estompaient, comme à travers une eau verte.

Puis ils entrèrent à Marly, par la porte monumentale à fronton qui y donne accès, firent un détour jusqu'à l'église, en face de laquelle ils admirèrent l'allée des Sphinx, où flotte encore le souvenir de Victorien Sardou.

Revenant sur leurs pas, ils descendirent jusqu'à l'abreuvoir, seul vestige important que garde la petite ville de tant de magnificence évanouie. De là, ils montèrent la belle avenue, qui naguère, passait devant le manoir du Coeur-Volant,

détruit depuis peu et remplacé par une construction neuve.

— Quel dommage! ne cessait de répéter Gaston.

Et il promit à M. Austin de lui montrer des études qu'il avait faites de la vieille maison.

Pour regagner Louveciennes, il suffisait de continuer à suivre l'avenue. Au moment de rentrer, M. Austin, voyant qu'Henriette gardait le silence, déclara, tout confus:

— Je suis très mécontent de moi. Je voulais ne vous dire que des choses gaies et jolies, et voici que je vous ai attristée par mes réflexions hors de propos. Ne suis-je pas un affreux pédant?

Et il souriait, d'un air un peu contraint.

Mais elle lui répondit, en levant vers lui ses yeux francs et limpides, où se lisait son ravissement:

— Ne croyez pas cela! Je ne suis pas si frivole ni si étourdie que je ne puisse comprendre quelques paroles graves et belles. Mais je me sens si parfaitement heureuse aujourd'hui, que mes lèvres restent muettes, ne pouvant exprimer mon bonheur immense et paisible.

— Et moi, reprit-il, si je me suis senti mélancolique, c'est que toute la tristesse passée remontait en mon coeur... pour s'enfuir aussitôt bien loin de moi. Ainsi chaque matin la rosée de la nuit couvre la terre, avant d'être bue par le soleil resplendissant.

— Mais le soleil ne sent pas tout le bonheur qu'il donne, tandis que je suis doublement heureuse, de mon bonheur et du vôtre.

— Et moi de même, ma bien-aimée!

C'était la première fois qu'il lui donnait ce doux nom; et, en l'entendant, elle eut, avec un étonnement émerveillé, l'im-

pression de naître une seconde fois à la vie du coeur.

XXI

Un jour, Jacques dit à Henriette :

— Etes-vous bien sûre, maintenant, de mon amour ?

— Oui, comme de ma propre existence.

— Bien certaine que je suis digne de vous, et que votre confiance en moi ne sera pas trompée ?

— Je ne pourrais pas plus douter de votre coeur que du mien.

— Chère Henriette ! Alors, il ne vous semblera pas prématurée de fixer au mois d'août la date de notre mariage ?

— Non, répondit-elle.

— Ce n'est pas seulement, reprit-il parce que je désire hâter l'instant béni où vous serez ma femme, ce qui serait cependant bien naturel ; mais pour des raisons pratiques assez fortes. L'arrivée des grandes vacances me rend la liberté pour deux mois. Ne serait-il pas préférable de profiter de cette saison pour goûter plus paisiblement notre bonheur ?

— C'est vrai.

— Puis ma mère, comme vous le savez, ne peut guère bouger de sa maison, à cause des rhumatismes. Elle ne pourra, hélas ! assister à notre mariage, elle désirerait donc vivement que je pusse lui présenter ma femme lors de mon voyage habituel, à Luxeuil ; ma vieille maman est très impatiente de vous connaître.

— Moi aussi, je me réjouis de la voir bientôt. Je suis sûre qu'elle vous ressemble.

— Elle est bien meilleure que moi.

— Elle doit être fière d'avoir un fils tel que vous.

— Oh ! il n'y a pas de quoi ! Un malheureux professeur, qui n'a rien de bril-

lant et qui va peut-être échouer une fois de plus à l'agrégation !

— Ne dites pas cela, vous réussirez. Mais tout d'abord, ayez une pleine confiance en vous-même. Il le faut.

— Chère Henriette, si je réussis, ce sera grâce à vous.

— Je suis heureuse que vous vous l'imaginiez.

— Rien n'est plus réel. J'ai tiré un grand profit de la bibliothèque de M. de Romeuil. ses livres m'ont permis de me préparer à fonds sur certains points que je connaissais pas. Et puis, et surtout, je tiens cette fois à réussir, parce que l'existence a maintenant pour moi un attrait qui lui manquait jusqu'ici. Vous ne sauriez croire combien je me sens plus fort, plus courageux devant la vie, depuis que je vous aime.

— Et moi aussi, je me sens plus fort et plus courageuse.

— Je souffrais tant d'être isolé, sans affection, sans réconfort, qu'à un certain moment j'ai été sur le point de demander tout simplement une place de professeur au collège de Luxeuil pour revenir habiter avec ma mère ; j'aurais probablement abandonné tout espoir de passer l'agrégation. Mais j'aurais sacrifié de bon coeur mon avenir, tant il m'était devenu indifférent.

— C'eût été dommage ; vous êtes si bien doué pour les sciences !

— Hélas ! la science ne suffit pas à remplir un coeur humain ! Fort heureusement, ce fut alors que je pus, un peu grâce au hasard, beaucoup grâce à d'amicales interventions, me faire nommer à Saint-Germain-en-Laye.

— N'y a-t-il pas là une volonté providentielle ?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, je veux maintenant triompher ; je veux prendre

une place de plus en plus honorable dans l'enseignement, pour vous donner une situation digne de vous, et devenir, moi, sinon un savant génial comme votre père vénéré, du moins un professeur dont la carrière ne soit pas trop indigne d'un si grand exemple.

Henriette prit la main de son fiancé et la pressa avec émotion.

— Vous êtes digne de lui, affirma-t-elle, par le coeur comme par l'intelligence.

M. Austin passa peu après les nombreuses et redoutables épreuves du concours de l'agrégation. Il y avait beaucoup de candidats, presque tous bien préparés. La lutte fut très vive.

Néanmoins, le jeune professeur, dès le premier jour, sentit que le succès semblait lui sourire. Il se trouvait maintenant en excellent état de santé physique et morale. Il eut, en outre, la chance de ne pas tomber sur ces questions insidieuses qui sont parfois fatales aux candidats les plus sérieux.

Déclaré admissible, il se présenta à l'oral avec un calme qui l'étonna lui-même. Un échec l'eût cependant désespéré. Mais chose étrange etc ontraire à ses habitudes, la pensée d'un insuccès possible ne réussissait pas à le troubler. Une force supérieure réagissait en lui victorieusement.

A l'épreuve de mécanique rationnelle, un problème fort compliqué lui fut proposé. Instinctivement, il utilisa pour le résoudre une note de M. de Romeuil sur la même question. Il arriva ainsi à simplifier notablement les calculs et à exposer ce qu'on appelle une solution élégante.

L'examinateur parut surpris et intéressé.

— Dans quel traité, demanda-t-il, avez-vous trouvé cette méthode?

— Je ne l'ai trouvée dans aucun traité.

— En seriez-vous l'inventeur? En ce cas, je vous féliciterais.

— Hélas! non. J'ai remarqué cette marche à suivre dans les manuscrits de M. de Romeuil, dont je mets en ordre les papiers et dont j'espère publier quelques travaux posthumes.

— Ah! c'était un homme de grande valeur. Ne manquez pas de me tenir au courant du résultat de vos recherches!

En racontant cette scène à Henriette, M. Austin se sentit tout frémissant de joie surhumaine, qu'elle partagea et traduisit exactement en quelques mots:

— Vous le voyez bien, *Il* veut aussi que vous réussissiez!

Le jeune professeur fut reçu agrégé, non pas avec le numéro 1, comme l'espérait Henriette, mais dans un rang satisfaisant. Au reste, l'essentiel était d'avoir passé le cap de ce très difficile concours.

Jean accompagnait M. Austin le jour où celui-ci alla attendre à la Sorbonne l'affichage de la liste des amis. Il fut plus joyeux encore que son maître, et l'embrassa avec une vivacité qui ne lui était pas coutumière.

Ce fut lui encore qui voulut télégraphier la bonne nouvelle à Henriette, tandis que M. Austin rédigeait une autre dépêche, à l'adresse de sa mère.

— Alors, dit Jean, au sortir du bureau de poste, vous avez droit maintenant à une place de professeur dans un lycée?

— Oui.

— Mais, reprit le collégien, tout à coup inquiet, vous allez donc quitter Saint-Germain?

— Il me faudrait en effet partir, probablement pour m'en aller très loin.

— Ce serait bien ennuyeux!

— C'est vrai; je demanderai donc à rester provisoirement au collège, et je crois que le principal me gardera volontiers.

— J'en suis sûr.

— Je voudrais avoir terminé le classement des manuscrits de votre père, et publié les principaux avant de m'éloigner. Car, pour tout cela, le voisinage de Paris me sera fort utile.

— Et poursuit Jean, vous aurez droit maintenant à trois rangs d'hermine sur votre robe, le jour de la distribution des prix?

— Non pas, répondit en souriant le professeur. L'agrégation n'est, à proprement parler, un grade universitaire, c'est seulement un concours ouvert entre des candidats qui doivent être au moins licenciés, pour l'attribution d'un certain nombre de postes de l'Etat. Il faut être docteur pour avoir droit aux trois rangs d'hermine.

— Et ne le serez-vous pas?

— Je l'ignore. Peut-être me déciderai-je à préparer le doctorat, dans quelques années, si tout va bien.

— Tout ira bien, j'en suis sûr, conclut Jean. Il faut avoir confiance!

— Vous venez de dire vrai, mon ami, continua M. Austin. Oui, il faut avoir confiance dans la vie. Cela ne préserve pas des malheurs, mais cela donne la force de les supporter. Il semble que la vie nous soit reconnaissante de nous fier à elle. Pour emprunter un terme à la science que je vous enseigne, la confiance est une condition *nécessaire*, mais *non suffisante* du bonheur. Ceux qui ne la possèdent pas sont vaincus d'avance et condamnés à disparaître. Je n'ai jamais eu assez de confiance dans la vie, et j'en ai souffert...

A la villa Henriette, grande joie.

Après avoir lu le télégramme envoyé par Jean, la jeune fille appela Gertrude, fort occupée à faire une grosse boule avec des feuilles de papier d'étain qui avaient enveloppé du chocolat ou des friandises.

Elle les collectionnait et les revendait ensuite au ferblantier.

— Lis, lui dit Henriette en lui tendant le papier bleu.

— Oh! je ne doutais pas du succès, répondit la vieille gouvernante.

— Je suis si heureuse, ma bonne Gertrude.

— Moi aussi; seulement, maintenant que vous allez être madame Austin, ne me mettez-vous pas à la porte?

Henriette éclata de rire.

— Au contraire, je te donnerai de l'augmentation.

— Je n'en désire pas!

— Il est bien probable que nous irons pas même à Saint-Germain, bien que M. Austin désire rester au collège, au lieu d'accepter un poste dans un lycée de province. Nous habiterons tous ici, comme auparavant, surtout à cause de la bibliothèque de papa et de ses papiers. Tu vois que rien ne sera changé, en somme, dans notre vie.

— Si ce n'est que vous serez une dame Ah! j'aurai bien des efforts à faire les premiers temps, pour ne plus vous rappeler mademoiselle.

— Une seule chose pourrait contrarier nos projets, ajouta Henriette, soucieuse: si M. de Gravelle nous donnait congé.

— Oh! je ne crois pas. D'ailleurs, savez-vous ce que j'ai entendu dire?

— Quoi donc?

— Vous avez vu que, depuis assez longtemps déjà, la villa des Cyclamens est fermée.

— En effet. Eh bien?

— Il paraît que le comte est en Suisse, dans un établissement médical, comment appelez-vous ça? Un sano... un sano...

— Un sanatorium?

— Justement! Il est menacé de devenir poitrinaire. On dit même qu'il l'est déjà.

C'est sa mère qui, le trouvant mal portant lors de son dernier voyage ici, l'a forcé à consulter de grands médecins, qui lui ont trouvé quelque chose au poumon gauche...

— Le pauvre garçon!

— Oh! c'est bien de sa faute allez! Un homme qui avait tout pour être heureux! Ah! que vous avez bien fait de ne pas l'épouser!

— Chût! à quoi bon reparler de tout cela?

— A quoi bon? Mais pour redire tout d'abord que vous êtes aussi sensée que vous êtes bonne et jolie et...

Henriette coupa court à l'énumération de Gertrude, en l'embrassant, comme aux jours de son enfance, de tout son coeur, à pleines lèvres.

XXII

Enfin, les formalités requises pour le mariage étaient accomplies et la date de la cérémonie arrêtée. Les fiancés purent s'abandonner à de doux rêves d'avenir.

Le succès et l'approche du jour attendu avaient transfiguré M. Austin. Ses traits n'avaient plus cette expression pensive, un peu mélancolique, dont Henriette avait été frappée lors de leur première entrevue. Il semblait rajeuni de dix ans, plaisantait et jouait avec Jean, dessinait devant Gaston des caricatures dont le peintre faisait sa joie, et tenait des conversations inénarrables avec Gertrude, qu'il voulait, disait-il, initier aux beautés de la trigonométrie.

Mais il redevenait sérieux et même grave lorsqu'il franchissait la porte de la bibliothèque. Il n'y avait plus, dans cette pièce, aucun désordre. Les livres s'alignaient régulièrement sur les rayons, par ordre de matières. Les manuscrits, parmi

lesquels un inventaire sommaire permettait de faire de faciles recherches, étaient classés soigneusement dans des cartons et des chemises de fort papier, selon leur importance.

Le travail le plus précieux, certainement, le *Traité de l'Hélice rationnelle*, était entre les mains de l'éditeur, qui avait promis d'en hâter l'impression. Le livre ne paraîtrait sans doute qu'au mois de février ou mars de l'année suivante, mais quelques exemplaires en seraient tirés en décembre et déposés à l'Institut avant le 31; ainsi, on pourrait le faire inscrire pour l'un des prix décernés par l'Académie des Sciences.

Serait-il couronné? Henriette le souhaitait vivement et l'espérait. M. Austin le désirait aussi, mais avec plus de calme.

— Cela n'ajouterait rien à la valeur du travail, disait-il, pas plus qu'un échec ne la diminuerait.

— N'importe! cela me ferait tant de plaisir!

— Eh! bien reprit-il, nous ferons notre possible pour attirer l'attention du monde savant sur l'oeuvre de votre père. Je m'en suis occupé déjà, et je compte bien obtenir le prix dont il s'agit.

Et les deux jeunes gens, compulsant les carnets d'adresses de M. de Romeuil, s'évertuaient à reconstituer la liste des anciens amis de l'ingénieur. Ni Henriette, ni ses frères, ne les connaissaient, pour la plupart; heureusement, le professeur n'ignorait pas leurs noms en général, car c'étaient tous des hommes considérables dans les sciences.

— Celui-ci est professeur à la Sorbonne, disait-il.

— Tel autre à l'Ecole Polytechnique, ou à l'Ecole Normale Supérieure.

—Celui-là est à la retraite.

— Un tel est de l'Institut, il faut le souligner.

Parfois, en arrivant à un nom, M. Austin disait, plus bas: — Celui-là est mort.

Et il biffait le nom tristement, tandis qu'Henriette soupirait, les yeux levés et perdus dans le vague.

Puis ils recommençaient à feuilleter ensemble l'album des photographies de famille.

— Je veux, disait Henriette, que vous connaissiez mes parents, même ceux qui ne sont plus; comme j'aurai plaisir à connaître les vôtres.

Et c'était toujours aux portraits de sa mère et de son père qu'elle s'arrêtait. Elle passait rapidement, par contre, sur ceux de l'oncle et de la tante Bournier.

Cette dernière avait répondu assez sèchement à la lettre d'Henriette lui annonçant ses fiançailles. Elle écrivait qu'après tout sa nièce était libre, malheureusement, de se marier à sa guise, et même de faire un sot mariage. Elle espérait que ce n'était pas le cas, et que, malgré tout, les choses tourneraient mieux qu'on ne devait l'augurer, etc. Elle terminait ainsi: "Hélas! qu'on est mal récompensé de vouloir faire le bonheur de ses parents!"

Mais l'oncle avait ajouté quelques phrases affectueuses: il promettait sa présence et celle de la tante à la noce, et souhaitait beaucoup de bonheur aux futurs époux.

Les autres parents avaient répondu à peu près dans les mêmes termes que l'oncle Bournier.

Jean voulut absolument que sa soeur assistât à la distribution des prix au collège de Saint-Germain. En sa qualité d'élève studieux, il n'était pas de ceux qui raillent cette solennité traditionnelle, et quittent le collège ou le lycée dès la mi-juillet. Il est vrai qu'il avait de nombreux

et brillantes récompenses: trois premiers prix, plus le prix d'excellence, deux seconds et divers accessits. Même il avait décroché un accessit en mathématiques, chose dont il était particulièrement fier.

— Et puis, dit-il à Henriette, je veux que tu voies M. Austin en robe.

— Mais non, répliquait celui-ci en riant, cela ne me va pas du tout.

Et il demandait:

— M'aimeriez-vous encore, Henriette, si ma toge fait des plis disgracieux?

Elle souriait.

Parfois Jean se préoccupait du baccalauréat, qu'il passerait l'année suivante. Il n'appréhendait guère d'y être 'recalé', mais ne laissait pas de témoigner pourtant quelque crainte. Il ambitionnait d'être reçu avec mention, assez bien ou bien. Et il y a dans tout examen une telle part de chance, bonne ou mauvaise!

Néanmoins, ce qui inquiétait sa soeur, ce n'était pas l'avenir de Jean: il suivrait régulièrement son chemin, sans aucun doute. C'était celui de Gaston. Fort déprimé, depuis son insuccès au Salon, il était dans une période de doute et de découragement, qu'aggravait la perspective peu agréable de l'approche du service militaire. Il allait, en effet, tirer au sort, et partirait l'année suivante au régiment, qu'il redoutait un peu.

Il avait abandonné plusieurs dessins et peintures en cours d'exécution. Il se distrait en s'occupant de menus objets d'art, qu'il s'amusait à fabriquer ou à orner. C'était tantôt une reliure, tantôt un coffret de bois qu'il sculptait des vases de terre cuite fruste, qu'il recouvrait d'arabesques d'une originale fantaisie, des ouvrages de pyrogravure, et même des bijoux, car il avait commencé d'apprendre à travailler artistement les métaux et à sertir les pierres.

M. Austin suivait ces essais avec une grande attention et un espoir confiant. Après avoir étudié de près les oeuvrettes de Gaston de Romeuil, il s'était convaincu peu à peu que le jeune homme, comme il arrive si souvent, se trompait de route.

Ses aquarelles et ses tableaux, malgré la peine qu'il y dépensait, restaient froids et peu personnels. Il fallait le reconnaître, il n'avait pas le tempérament d'un peintre. Ses figures étaient compassées et sans expression. Ses paysages manquaient de composition, d'équilibre, et la couleur en était dure et sans harmonie.

Au contraire, il montrait, de plus en plus nettement, un véritable talent de décorateur; pour orner des encadrements, des vignettes, des en-têtes, frontispices et culs-de-lampes, pour entrelacer des lignes, des feuillages et des fleurs, son imagination était inépuisable et féconde en trouvailles heureuses.

Il manifestait la même facilité à combiner des objets d'art ou des bijoux, bien qu'il manquât encore de technique manuelle. Le professeur l'encourageait vivement dans ces tentatives.

Un jour, comme Henriette confiait de nouveau à son fiancé ses inquiétudes au sujet de Gaston, M. Austin lui répondit :

— Rassurez-vous, Henriette. J'ai partagé un instant vos craintes, mais maintenant je vois clair, je pense, dans la vocation encore inconsciente de Gaston. Ce n'est pas la grande peinture qui lui convient, c'est l'art décoratif. Il ne veut pas encore se l'avouer, mais il sera bien obligé d'en finir par là. Au reste, il ne faut pas s'attacher étroitement aux distinctions de genres, mieux vaut mille fois être un bon décorateur, un habile dessinateur, un adroit ornemaniste, qu'un mauvais peintre.

— Consentira-t-il à accepter une situa-

tion qu'il jugera peut-être humiliante pour un artiste, et au-dessous de lui?

— J'en suis sûr. Il a eu quelques révoltes, au début, mais je l'ai préparé, avec une persévérance obstinée, à cette acceptation, qui n'est d'ailleurs pas un renoncement. Je l'ai conduit, comme vous le savez, au Louvre, à Cluny, aux Arts décoratifs, aux Gobelins, à Galliera, pour qu'il se pénétrât bien de la haute dignité de ces merveilles d'art décoratif que les siècles nous ont léguées. Ce pèlerinage, qui m'était à moi-même fort agréable, a produit son effet. Et Gaston se livre maintenant à ces petits travaux de décoration, que, naguère, il considérait seulement comme une amulette, ou, du moins, comme une besogne accessoire.

— Certes. Mais je me demandais si ce zèle serait durable?

— Oui, car Gaston a compris maintenant qu'on peut tout aussi bien, dans ce domaine, atteindre au grand art, comme tant de maîtres inimitables, qui nous ont laissé des chefs-d'oeuvres. Le voilà délivré du préjugé des genres nobles, des arts majeur et des arts mineurs, qui a fait tant de mal. De même que la ruée absurde vers les carrières dites libérales a encombré la société de beaucoup de malheureux déclassés, de même la fascination exercée par la "grande peinture" a fait de déplorables barbouilleurs d'une foule de gens qui auraient pu devenir de bons décorateurs ou d'excellents ouvriers d'art. Détruire en l'esprit de Gaston ce redoutable préjugé, c'était l'essentiel.

— Je le crois, en effet.

— Le temps fera le reste. Bientôt viendront pour Gaston les deux années de service militaire, qui lui seront peut-être pénibles, mais donneront certainement à son esprit un tour plus pratique, et lui mon-

treront toute la distance qui sépare le rêve de la réalité.

— Hélas! oui.

— D'ailleurs, je le répète, les carrières dont je parle lui offriront un emploi fort intéressant de son imagination et de ses dons naturels; l'art décoratif et de ses champ très vaste, où il reste encore beaucoup à défricher. Rien n'empêchera même que Gaston se fasse un nom dans tel ou tel genre, celui où il réussira le mieux, et qu'il arrive ainsi à cette notoriété qu'il rêve, et que la peinture, telle qu'il la conçoit actuellement, ne lui donnerait pas.

— Plaise au ciel! soupira Henriette. En ce cas, ce sera grâce à vous. Comment vous exprimer mon admiration et ma reconnaissance?

— Je n'ai droit ni à l'une ni à l'autre. N'est-il pas naturel que je cherche à faire partager mon bonheur? Et puis, les succès de Gaston me causeront une grande joie. Je fais donc preuve d'égoïsme en les souhaitant.

Henriette sourit, mais ses yeux étaient humides.

— Il faudra décidément, dit-elle que j'efface bien des pensées tristes que j'ai inscrites sur mon pauvre journal de jeune fille.

— Voudriez-vous me faire un grand plaisir? Montrez-le moi!

— Oh! cela n'en vaut guère la peine! Mais si vous y tenez, je le veux bien.

Elle alla chercher le cahier dont les pages si souvent avaient été tachées de larmes. M. Austin l'ouvrit au hasard, et ses yeux tombèrent sur la phrase qu'avait écrite Henriette le soir du jour où il avait eu, dans la bibliothèque, ce court évanouissement qu'avait suivi un demi-aveu:

“J'aime et je suis aimée” lut-il à haute voix, tandis que les joues de la jeune fille s'empourpraient.

— Oublions, dit-il, tout ce que ces pages contiennent de tristesse, pour ne nous souvenir que de ces paroles heureuses.

Et comme, pour les relire, Henriette penchait sa jolie tête blonde près de celle de son fiancé, ému et souriant, il lui donna un long baiser, qui les fit tous deux tressaillir.

XXIII

Un ardent soleil versait sur Louveciennes son tout-puissant rayonnement, quand les cloches de l'église, de leur voix la plus joyeuse cette fois, invitèrent les habitants de la paisible petite ville à venir fêter le mariage d'Henriette de Romeuil avec Jacques Austin.

Le deuil de celle-ci prescrivait de garder à la cérémonie une grande simplicité; mais ni Jacques, ni Henriette ne regretterent un faste que ni l'un ni l'autre n'eussent aimé. Ils avaient tenu à demeurer quelques jours dans la villa, avant de partir pour Luxeuil; ainsi leur amour serait en quelque sorte béni par l'âme vénérée du père, encore présente dans la grande maison silencieuse. Il avait été convenu que, pour les laisser seuls, Gaston et Jean partiraient le jour même du mariage avec les Sauval, et passeraient une semaine à Fourcheville.

C'était Gertrude qui avait de son mieux aidé Henriette à revêtir le blanc costume des jeunes épousées, et elle s'en était acquittée avec plus d'empressement que d'adresse.

La tante Bournier aussi était là, mais elle boudait un peu et semblait décidée à rester le plus possible étrangère à un mariage qu'elle n'approuvait pas.

— Je m'en lave les mains, répétait-elle, advienne que pourra!

Heureusement l'oncle comme de coutume s'efforçait d'arranger les choses et

d'apporter sa méditation ce qui ne lui réussissait pas toujours, d'ailleurs.

Le capitaine Mercier avait dû s'excuser pour raison de service. Les cousins Sauval étaient présents, naturellement. Ils avaient apporté un poulet et des fruits, en guise de cadeau de noces. Henriette les remercia très sincèrement.

L'absence de Mme Austin mère était vivement regrettée; elle-même en était fort peinée, mais les douleurs dont elle souffrait lui avaient interdit absolument le voyage, long et fatigant.

Gaston avait offert à sa soeur un objet qu'elle ne put recevoir sans une profonde émotion: l'esquisse qu'il avait dessinée en quelques coups de crayon, du père mort, reposant sur le divan de la bibliothèque. Il l'avait placée dans un cadre, qu'il avait lui-même peint et sculpté. Quant au dessin, il l'avait laissé tel qu'il était sorti de ses mains, le jour où il avait eu la pensée de fixer sur le papier les traits du cher défunt. Il avait essayé d'en tirer un portrait à l'huile, plus fini, mais ce n'était plus cela.

— Prenez cette chère image, avait-il dit, vous êtes plus dignes que moi de la garder puisque, grâce à vous deux, l'oeuvre de notre père sera sauvée de l'oubli.

Henriette embrassa son frère avec effusion, et M. Austin lui serra énergiquement les mains.

Quant à Jean, il exultait. Mais une chose lui causait du souci:

— Que pourrais-je bien te donner? dit-il à sa soeur. Je n'ai rien.

— Tu m'as donné le plus précieux de tous les biens, le bonheur, répondit-elle, puisque c'est par toi que j'ai connu ton professeur.

— C'est vrai, dit le collégien en riant, c'est moi qui t'ai trouvé un mari!

Néanmoins, il voulut offrir à Henriette un de ses prix.

L'oncle et la tante Bournier avaient donné un service à thé en argent, qui, à première vue, avait de l'apparence; mais, plus tard, Henriette, en parcourant les magasins pour compléter son modeste ménage, reconnut le même service, affiché à un prix très modique, justifié par la faible épaisseur du métal et la médiocrité du travail.

Et pourtant l'oncle avait dû, comme il le faisait souvent, ajouter quelque chose au prix que lui avait indiqué sa femme.

Mais qu'importait tout cela, à côté de l'extase infinie qui emplissait les coeurs de Jacques Austin et d'Henriette de Romeuil, tandis que le prêtre disait devant eux la messe de mariage, dans la jolie église de Louveciennes?

Pourtant, alors que le bonheur de M. Austin était presque sans ombre, celui de sa jeune femme se mêlait, sinon de tristesse, du moins de gravité mélancolique. Trop récent encore était le jour inoubliable où, dans cette même église, également lumineuse de soleil et de cierges, elle avait si profondément souffert.

Alors comme aujourd'hui, la grande rosace du fond, avec sa verrière bleue, semblait ouvrir dans le ciel un champ idéal, tout fleuri d'espérance! Ce jour-là, c'était d'un espoir supra-terrestre. Maintenant, c'était d'un espoir humain, mais si pur et si élevé qu'il rejoignait l'autre aux régions les plus sublimes de l'âme.

Les deux buffets de l'orgue versaient maintenant sur les fidèles assemblées de suaves et joyeuses harmonies, qui semblaient des fleurs sonores, unies en une gerbe immense et de couleurs changeantes. Près de la porte, Saint-Martin, dans son tableau, semblait faire avec plus de

joie l'aumône de la moitié de son manteau à un pauvre.

Le pénétrant parfum de l'encens, qui naguère avait donné à Henriette de douloureuses palpitations, lui procurait cette fois une exquise sensation de légèreté, de pureté, d'immatérialité. Des lys, dont on avait orné l'autel, mêlaient à cet arôme leur parfum fort et grisant, mais paradisiaque. Un moment, Henriette crut défaillir, sous l'oppression combinée de ces senteurs et de l'émotion naturelle en un pareil moment.

Mais la cérémonie finissait. Il fallut se rendre à la sacristie et recevoir les compliments et les vœux des assistants, généralement d'une navrante banalité.

Seul, Me Lormel trouva des mots qui allèrent au cœur de la jeune épouse.

— Votre père serait bien heureux... dit-il simplement.

Henriette le remercia d'une pression de main émue.

Le repas fut une corvée pénible, mais inévitable. L'oncle Bournier, avait son gros rire, et les cousins Sauval, dont la voix forte dominait celle des autres convives, firent surtout les frais de la conversation.

Néanmoins, M. Austin dut exposer en détail, à son grand ennui, ce qu'est la vie d'un professeur de collège; décrire aussi les beautés naturelles de Luxeuil, sa ville natale, et des environs.

— J'espère, conclut-il, que vous y viendrez faire un tour? Ma mère serait très heureuse de vous y recevoir.

En disant ces mots, qu'il ne pensait guère, il rougit un peu. Il ne tenait pas du tout à la visite des Bournier.

— C'est bien loin, et le voyage doit être bien cher, déclara la tante.

Après le déjeuner, les parents se disposèrent à prendre congé. Jean et Gaston

devaient, comme on le sait, partir avec les cousins Sauval pour passer quelques jours à Fourcheville.

Afin de faire une petite promenade en famille, ils décidèrent l'oncle et la tante Bournier à les accompagner jusqu'à la machine de Marly, où, pour le retour, ils prendraient le tramway électrique de St-Germain.

Ainsi fut fait, au grand plaisir de Gaston et de Jean, qui s'amusaient de tout leur cœur.

Demeurés seuls, Henriette et Jacques Austin poussèrent un soupir de soulagement. Ils avaient besoin de silence.

D'un même mouvement instinctif, ils se dirigèrent vers la bibliothèque. Arrivés devant le portrait qui les avait vus se donner le premier baiser de fiançailles, Henriette, succombant aux émotions de cette journée, ne put retenir ses pleurs et, tombant dans un fauteuil, fondit en sanglots d'abord étouffés; puis elle s'abandonna sans contrainte à cette crise de larmes.

Son mari lui avait pris la main et s'efforçait de calmer cette grande douleur.

— Pardon... murmurait-elle, en mots entrecoupés; c'est nerveux... c'est la fatigue... je suis brisée!

Il ne répondait rien, mais la serrait contre sa poitrine, avec une tendresse protectrice, en lui caressant lentement les cheveux.

Peu à peu, elle s'apaisa: ses sanglots devinrent moins déchirants et moins précipités. Un calme relatif succéda à son trouble éperdu, et elle leva sur le visage pensif de Jacques Austin des yeux encore mouillés, mais que le rayon de bonheur recommençait à illuminer.

Il la berçait, comme une enfant, en lui disant des paroles très douces:

— Ne crains rien, ma bien-aimée! Les malheurs d'hier sont passés... Nous serons

heureux désormais... puisque je t'aime...
je t'aime...

Dans un baiser encore mélancolique, mais frémissant d'espérance, elle répondit, enivrée d'une extase que rendait plus profonde ce tutoiement dont ils usaient pour la première fois :

— Je t'aime!

Et elle laissa longuement errer ses regards dans la haute et vaste salle qu'illuminaient, jusqu'aux angles les plus retirés, de joyeux rayons de soleil.

— Entre ces murs, continua-t-elle, j'ai connu tant de souffrance, que je ne puis m'y retrouver, même en ce jour, sans qu'une tristesse irrésistible s'empare de moi.

— Qui ne le comprendrait? Et pourtant, regardez! Ces vitrines austères, ces livres moroses, tous ces objets semblent revêtir un aspect plus riant. Ils participent maintenant à notre bonheur. Ces papiers mêmes ne gisent plus en désordre, mais sont classés et recopiés pour être bientôt livrés au jour.

— Grâce à votre dévouement, reprit-elle.

— L'ouvrage de votre père ne va pas tarder à paraître, et l'on vient de m'affirmer que l'Académie des Sciences lui réserve un prix important.

— Que j'en serai heureuse!

— Et voici le manuscrit d'un autre traité de votre père. Je suis en train de le recopier.

Une pensée pieuse fit soudain tressaillir la jeune femme :

— Ne pourrais-je, demanda-t-elle, en copier, moi aussi, quelques lignes, afin de m'associer, si peu que ce soit, à cette tâche, que je m'étais juré d'accomplir? J'aurais une grande joie à montrer au cher disparu que mes pensées vont vers lui plus que jamais.

— C'est une intention touchante, répon-

dit-il; mais cela ne vous fatiguera-t-il pas?

— Non, cela me fera du bien.

Il ouvrit le cahier sur lequel il transcrivait le *Traité des Planeurs* et posa sur la table, à côté, un feuillet couvert de l'écriture saccadée, peu lisible, de M. de Romeuil, à laquelle la sienne se mêlait.

Henriette commença de copier, sur la page à demi remplie, des mots étranges qui bourdonnaient dans ses oreilles, qu'elle ne comprenait guère, mais qui étaient pourtant chers à son cœur.

Soudain, une larme, qu'elle ne put retenir, roula sur sa joue, et vint s'étaler sur le papier, mêlant aux spéculations arides de la science l'émoi mystérieux et sacré d'un profond et double amour, plus infini que l'infini des géomètres...

XXIV

Le lendemain, après déjeuner, Henriette et Jacques Austin sortirent pour se rendre à Saint-Germain. Henriette avait manifesté le désir de visiter le petit appartement où son mari avait naguère passé quelques jours d'horrible détresse. Car, ainsi qu'il arrive souvent, c'était au moment même où le bonheur allait enfin lui sourire qu'il s'était senti le plus malheureux. Elle n'avait pas voulu, par un scrupule délicat, franchir ce seuil avant d'être la femme de Jacques Austin.

La journée était très belle, et offrait à leurs yeux un autre aspect encore de la nature éternellement changeante. Après la désolation de l'hiver, après les parfums et les fleurs du printemps, c'était maintenant la maturité radieuse de l'été. Les arbres fruitiers, à l'angle des deux routes, ployaient sous le poids des fruits. Ainsi leurs cœurs chancelaient sous le poids du bonheur.

Ils marchaient à petits pas. Henriette conservait tendrement dans sa main celle de son mari. Et mentalement elle parlait ainsi au père chéri dont elle évoquait la mémoire :

— Vois, père, je t'ai donné un autre fils, qui n'est pas seulement ton fils par alliance, mais aussi ton fils spirituel, le seul d'entre nous qui soit capable de te comprendre tout entier. Rassure-toi, père, ton oeuvre ne restera pas dans l'oubli, tes efforts seront continués, la tâche commencée par toi sera achevée par lui et léguée au monde. Accepte notre hommage affectueux, et envoie-nous, pour nous protéger contre le malheur, ta bénédiction tutélaire.

Henriette ne voyait plus la tristesse de ses souvenirs, mais seulement la splendeur de ce beau jour, et la magnificence de la vie universellement féconde, à laquelle il faut obéir sans résistance et sans retour en arrière.

Ils descendirent jusqu'à la Seine par le raidillon de la Machine, et, parvenus à la route qui longe le fleuve, prirent le tramway électrique qui va jusqu'à Saint-Germain. Le trajet fut délicieux. Henriette et Jacques prenaient plaisir comme des enfants à s'indiquer l'un à l'autre les pittoresques villas, les parcs, les jardins, les échappées de paysage, qui défilaient devant leurs yeux.

Bientôt, ils arrivèrent à la vieille et majestueuse route, aux petites contre-allées soutenues par des bornes, qui se trouve à l'entrée de la jolie ville.

Peu après, ils descendaient place du Château. Mais, cette fois, ils ne songeaient pas à y entrer. Ils avaient le temps d'y revenir. Pour l'instant, ils se consacraient tout entiers à leurs souvenirs et à leurs rêves.

Jacques Austin avait loué, lors de sa

nomination à Saint-Germain, un modeste appartement, dans une maison assez ancienne et peu élevée de la rue de Pologne, où se trouve le collège. Elle n'était pas très belle, mais très propre, assez coquette et bien exposée.

Ils montèrent. C'était au second étage; des fenêtres, larges et claires, on apercevait l'hospice, sa chapelle un peu bizarre et ses jardins.

— N'est-ce pas que la vue est belle? demanda Jacques.

— Oui, répondit Henriette, mais ce doit être malsain d'habiter en face de cet hospice?

construit le collège si près.

— Nullement. Si cela était, on n'eût pas construit le collège si près.

La pièce principale du petit appartement était le cabinet de travail. Tout y respirait l'étude, et y avait un caractère austère.

Deux des quatre murailles étaient couvertes du haut en bas de rayons, faits de planches à peine dégrossies, et tellement surchargés de livres, qu'ils ployaient de façon inquiétante.

Aux murs, quelques gravures, d'une note sévère, notamment la *Leçon d'Anatomie* de Rembrandt et *l'Erasmus* de Holbein.

Sur un secrétaire très simple, se dressait, entre un sextant, un microscope et un baromètre, un buste de Minerve. Le bureau, une table fort ordinaire, était couvert de papiers, de cahiers et de livres. Un gros fragment de cristal de roche servait de presse-papier.

— Cela me rappelle la bibliothèque, dit Henriette, et une ombre passa sur son visage.

— Venez, dit Jacques, je vais vous montrer un autre portrait de ma mère.

C'était une photographie assez belle, qui

se trouvait dans la chambre du professeur.

La jeune femme le contempla longtemps. Elle ne connaissait encore de Mme Austin qu'un autre portrait, moins bon.

— Ah! soupira-t-elle, que vous êtes heureux d'avoir encore votre mère!

Jacques Austin attira Henriette sur son cœur.

— Ma mère vous aimera comme sa fille, dit-il.

Après un instant de repos, ils sortirent.

— Si nous allions jusqu'au collège, proposa Henriette. J'aimerais à le revoir.

— C'est facile.

En quelques pas ils furent devant la façade, qui n'offre rien de remarquable, mais semble riante et accueillante, avec ses briques de couleurs claires et ses ornements de faïence émaillée.

L'intérieur est plus avenant encore; au milieu se dressent des corbeilles de fleurs et de feuillages; au fond, l'on distingue les arcades d'un couloir couvert qui rappelle un cloître.

— Voulez-vous maintenant, dit Jacques, que nous allions nous reposer sur la terrasse du château?

— Volontiers.

Le soleil commençait à décliner; la température était chaude mais sans excès; une brise réconfortante qui faisait remuer les branches des arbres rafraîchissait l'atmosphère. C'était un de ces jours où la douceur italienne semble s'étendre sur toute la nature, où même les plus misérables se sentent heureux de vivre, où paraît monter de la terre et descendre du ciel un peu de la béatitude de l'âge d'or, rêvé par les anciens.

— Pourquoi tout est-il si doux autour de nous? demanda la jeune femme; et, comme elle était lasse, elle s'appuyait avec

un chaste abandon, sur le bras de son mari.

— Parce que c'est la saison où toutes les choses créées atteignent à la maturité prévue par les immuables lois de l'univers. Après le flamboiement des midis brûlants, une douceur inexprimable s'exhale du sol, des plantes et des eaux, et pénètre tous les êtres; parce que partout autour de nous s'accomplit le mystère merveilleux des moissons nourricières et des joyeuses vendanges, parce que tout ce qui vit dans le monde atteint au but lui qui était prescrit et achève l'oeuvre qui lui était assignée.

— Oui, dit-elle; combien cela est vrai!

Et elle s'abîmait en des méditations profondes, mais sereines.

Ils étaient arrivés à la magnifique terrasse, d'où l'on aperçoit le grandiose panorama de la Seine et de sa vallée, avec Paris dans le lointain.

— Entrons là, dit-il, en montrant un hôtel-restaurant célèbre, qui se trouve à l'extrémité de la promenade. Ce n'est pas ostentation mondaine, continua-t-il, que nous pénétrons en cet endroit réputé, mais pour y être en paix, seuls devant cette immense étendue, où nos rêves pourront errer à leur gré...

Ils entrèrent, et se firent servir des rafraîchissements à la terrasse du restaurant. Il n'y avait en effet presque personne. Ils purent prendre place commodément à une table accolée à la balustrade, qui domine des jardins verdoyants, des arbres et les maisons du Pecq, émergeant çà et là des feuillages. Et ils suivirent lentement, indifférents au luxe banal qui les entourait, le cours de leurs songes pareils.

— Voyez, dit Jacques, du haut de cette terrasse, c'est comme un tableau de la vie antique et de la vie moderne, qui s'offre à nos regards. A côté des bois, où vivaient les hommes primitifs, voici les plaines, où

ils apprirent à semer le blé, à dompter les étalons, et à domestiquer les animaux à la chair succulente. Voici le fleuve, où de bonne heure, ils risquèrent des barques faites de troncs d'arbres, comme on en voit au musée du château. Voici la route, où les charrettes, les tombereaux véhiculent plus rapidement les mêmes choses; où les bicyclettes légères et les automobiles trépidentes lancent maintenant l'homme à travers l'espace, avec des vitesses dont nos ancêtres n'avaient même pas l'idée.

— Et pourtant, dit la jeune femme, ils nous valent bien. Je déteste la hâte fiévreuse de la vie moderne.

— Elle est, par certains côtés, bienfaisante. Le chemin de fer, dont le réseau métallique s'étend sur le monde et triomphe de tous les obstacles: montagnes, vallées, fleuves, contribue, plus que tout le reste, à cette fusion des races qui finira peut-être par amener une civilisation supérieure à la nôtre. Car nous vivons encore avec la pensée et la crainte incessante des guerres, que symbolise là-bas le Mont-Valérien et ses batteries. Chose étrange, à une époque où, du haut de la grande tour de trois cents mètres dont nous apercevons le sommet, la pensée humaine traverse, sans fil conducteur, les continents et les mers, portée par le frémissement d'une étincelle électrique! Sur Paris se dresse l'énorme Arc-de-Triomphe où se résume la gloire inoubliable de l'Empereur.

Et à notre droite, la Malmaison nous parle du même homme prodigieux, de ses amours et de ses splendeurs. Vers quelles destinées le temps nous emporte-t-il? Qui peut le savoir? Mais une seule chose est essentielle: Vivre, non pas avec égoïsme, mais avec vaillance et confiance; se donner un but noble et utile, et consacrer sa vie à l'atteindre. C'est vous, ma bien-ai-

mée, qui m'avez fait comprendre cette vérité, que je méconnaissais, dans la détresse de mon coeur solitaire. C'est vous qui m'avez enseigné qu'il faut vivre pour accomplir une oeuvre, et non pour être égoïstement heureux.

— Je ne mérite pas cet éloge, répondit Henriette; celui qui m'a fait comprendre ce devoir, c'est mon père.

Et elle montrait à droite la colline de Louveciennes, sur laquelle on distinguait, à côté d'un bouquet d'arbres, l'extrémité de l'aqueduc, semblable de loin à quelque ruine singulière et majestueuse.

— C'est en le voyant, continua-t-elle, se vouer avec passion, à une tâche haute et désintéressée, que j'ai senti la beauté de l'effort, poursuivi de génération en génération, malgré la mort impitoyable, à travers la vertigineuse succession des âges. Mais c'est vous qui méritez le mieux sa reconnaissance, puisque c'est vous qui avez continué son oeuvre.

— Je n'ai été que l'ouvrier; vous étiez la pensée directrice. C'est à cause de ce noble dévouement à une chère mémoire que tout de suite je vous aimée.

— J'allais vous dire les mêmes paroles, répondit-elle.

— Chère Henriette! Et voici que le bonheur est venu à nous par surcroit! Un bonheur, non pas d'un moment, mais d'une vie entière, si les catastrophes nous épargnent.

— Dieu le veuille! Nous avons assez souffert!

— Oui, la grande chose est d'accomplir une oeuvre. Ce fleuve, qui coule dans cette vallée, ne nous montre-t-il pas le plus beau des symboles? Dès sa naissance, il fertilise les champs, abreuve les villages, contient en lui-même la vie d'une multitude d'animaux et de plantes aquatiques. Plus loin, il porte les navires, aux flancs

gonflés de richesses, vers les villes populaires, toujours en travail, et vers les ports, d'où les productions de la terre et de l'industrie humaine prennent l'essor vers toutes les contrées du monde habité, portant la civilisation même aux plus sauvages.

— Notre vie doit être paisible et féconde comme le fleuve.

— Et lorsque ses flots se mêlent à ceux de l'océan, il peut se perdre dans le gouffre immense des profondeurs sous-marines, car il a accompli sa tâche. Mais non! il ne s'anéantit pas, il ne connaît pas encore, il ne connaît jamais le repas, car, mêlé intimement à l'énorme et glauque masse, que soulèvent et laissent retomber les marées, il participe avec elles à ce mouvement incessant et formidable, qui depuis l'origine de notre planète, fait écumer sur les plages et se briser contre les rochers ces milliards de vagues, pour ainsi dire vivantes, en lesquelles les vieux poètes croyaient voir galoper les escadrons serrés des chevaux de la mer...

Henriette pressa tendrement la main de son mari, en le regardant avec amour et admiration.

— Oui, certes, répéta-t-elle, la raison de vivre, c'est d'accomplir son oeuvre; c'est aussi le secret du bonheur!

Et sur eux, tandis qu'ils s'abandonnaient de nouveau à une rêverie muette, continuait de tomber, lumineuse et féconde la grande bénédiction de cet après-midi d'été.

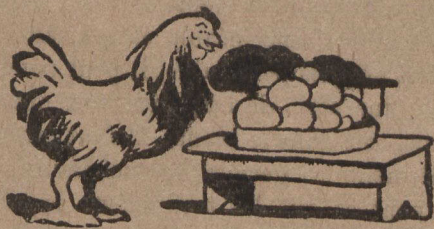
— FIN —

Un gros marchand chinois fût un jour arrêté pour meurtre et condamné à mort en le privant complètement de repas. Au bout du dixième jour il mourut, et ne pesait plus que 103 livres alors qu'au moment de sa condamnation il en pesait 151.

CE QUE C'EST QU'UN OEUF FRAIS

Il n'est pas seulement difficile de reconnaître quand un oeuf est frais, il faut se demander aussi ce que c'est qu'un oeuf frais et à quel moment il a perdu le droit de porter ce qualificatif. Pour certaines gens, l'oeuf frais serait celui qui, en été, est pondu à moins de deux jours et, en hiver, à moins de six.

Une Société d'Aviculture, qui est spécialiste en la matière, estime qu'un oeuf de quinze jours conservé dans de bonnes conditions, dans des matières pulvérulentes, est un oeuf frais; le tribunal de commerce



de Rouen, en France, à l'occasion d'un procès, a décidé qu'un oeuf frais ne doit pas remonter à plus d'un mois au maximum. Voilà de quoi renverser toutes les idées faites.

Il est certain d'ailleurs que dans nos sociétés modernes, en dépit des moyens de transport perfectionnés, et étant donnée la nécessité où nous sommes de nous approvisionner d'oeufs souvent à très grande distance et jusque dans les pays étrangers, il est assez mal commode de ne consommer que des oeufs réellement tout frais, qui viennent d'être pondus. Et pourtant il y a une très grande différence, et comme goût et comme qualité, entre l'oeuf fraîchement pondu et l'oeuf plus ou moins âgé.

C'est pour cela que les Romains appelaient oeufs d'or les oeufs pondus de la journée et oeufs d'argent les oeufs pondus

de la veille. A cette époque, la consommation étant surtout familiale, on pouvait facilement manger des œufs du jour.

Les Anglais, qui sont consommateurs d'œufs de première qualité, que le plus souvent ils font venir de l'étranger, considèrent comme œufs frais pondus ceux qui n'ont pas plus de cinq jours; la seconde qualité, que l'on mange encore à la coque, a cinq à huit jours.

Il faut se considérer fort heureux si, comme œufs sur le plat, nous ne mangeons que des œufs qui aient de trois à six semaines d'âge.

La fraîcheur de l'œuf est d'autant plus importante que, en dépit de cette coquille qui semble imperméable et qui, au contraire, est très perméable, il peut pénétrer toute une série de bactéries, soit dans le jaune, soit dans le blanc. Il faut craindre également les germes de moisissure, qui donnent ce que les techniciens appellent les taches d'humidité. Et quand les germes qui ont pénétré dans l'œuf ont eu le temps de se développer, ils produisent ce qu'on appelle des toxines, des substances qui sont souvent de véritables poisons; la cuisson pourra bien cuire les germes, mais elle ne détruira pas les toxines.

Ces toxines ont plus de chance de se rencontrer dans les œufs qui ont attendu un certain temps, où les microbes ont eu le temps de travailler, si l'on peut dire; et l'on est bien en droit de supposer que beaucoup des empoisonnements causés par l'ingestion de pâtes ou de crèmes peuvent être attribués aux toxines qui se trouvaient dans les œufs ayant servi à leur préparation.

C'est une raison pour ne pas absorber des œufs crus, qui ont cependant été tant recommandés à une certaine époque.

ENTRE DIRECTEUR ET AUTEUR

L'AUTEUR dramatique a déposé un manuscrit entre les mains du directeur de théâtre. De temps à autre, il va prendre des nouvelles de son oeuvre et s'en retourne avec la promesse qu'elle sera lue et qu'il recevra une prompte réponse.

Des mois s'écourent, l'auteur devient plus pressant. Un beau jour enfin, il reçoit un pli qu'il décachète avec émotion, car il a reconnu une lettre du directeur. La lettre est courte, mais combien flatteuse :

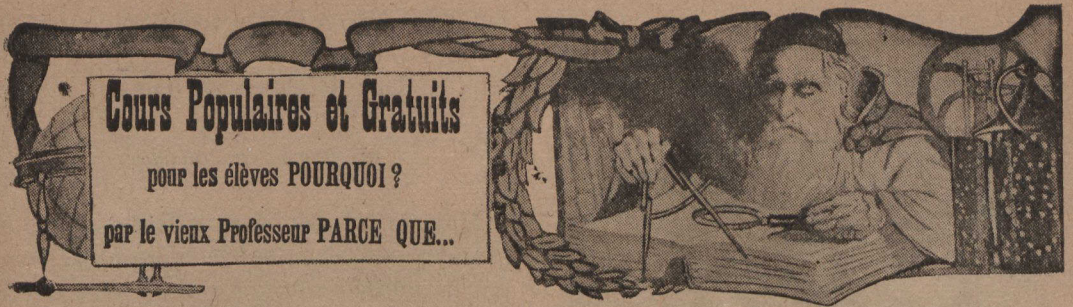
“Cher maître, dit-elle, j'ai lu votre pièce. Elle est pleine de choses excellentes et nouvelles.”

C'est tout, mais n'est-ce pas suffisant pour ouvrir à un auteur de brillantes horizons? L'auteur attend maintenant une deuxième lettre: celle où il lui sera annoncé que sa pièce va être mise en répétition.

Hélas! Cette seconde missive tarde à lui parvenir. De nouveau, il s'impatiente. Finalement, n'y tenant plus, il écrit au directeur. Pas de réponse. Il écrit à nouveau. Silence. Une troisième fois, il prend la plume:

“Vous-même, dit-il, m'avez écrit que ma pièce est pleine de choses excellentes et nouvelles.”

Le surlendemain, la réponse du directeur lui arrive enfin. “Il est vrai, déclare cet homme aimable, que je vous ai dit que votre oeuvre est pleine de choses excellentes et nouvelles. Mais, par délicatesse, j'ai omis d'ajouter que, malheureusement les choses qui sont bonnes ne sont pas nouvelles, et que celles qui sont nouvelles ne sont pas bonnes.”



OISEAUX ELEGANTS ET OISEAUX CARNASSIERS

LA nature répand sur la terre; d'une main généreuse, la nourriture de tous les êtres. Ce qui ne sert pas à l'un est peut-être ce dont l'autre a besoin. Mais pour trouver leur pitance, les animaux doivent se rendre utiles.

L'oiseau, ce vertébré aérien, qui a fait écrire les poètes, malgré les caprices de la nature, parvient à gagner son existence. Le bon LaFontaine a chanté lui-même les bontés de Dieu, lorsqu'il écrivait :

“Aux petits des oiseaux, il (Dieu) donne
leur pâture
Et sa bonté, s'étend sur toute la nature.”

Mais, l'oiseau doit se rendre utile, et si l'on considère les services qu'il rend au monde, on verra qu'il remplit merveilleusement la tâche qui lui a été assignée, lors de sa création.

Durant sa vie, il aide à l'homme; après sa mort, il aide à l'industrie.

La classification des oiseaux présente des difficultés extraordinaires. Les anciennes classifications se basaient sur l'apparence: bec, plumes et pieds. Les modernes se basent sur l'anatomie. D'ordinaire, on

divise les oiseaux en ordres: palmimèdes, échassiers, gallinacés, colomblins ou pigeons, grimpeurs, passereaux, rapaces, coureurs.

Pour le moment, nous nous bornerons à étudier les oiseaux qui se font remarquer par leur élégance et la beauté de leur plumage, en second lieu nous étudierons les oiseaux de l'ordre des palmimèdes.

Les oiseaux les plus beaux du monde sont les oiseaux du paradis et les oiseaux-mouches.

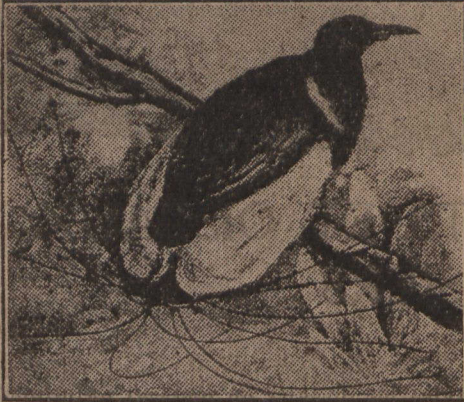
L'oiseau du paradis est le plus beau du monde.

L'oiseau du paradis est un cousin éloigné du corbeau. Seul, un naturaliste peut découvrir semblable parenté, car l'oiseau du paradis comprend plus de cinquante variétés. Il en existe un dont la queue est courte et carrée, mais il s'en détache douze longs filaments, légers et flexibles, qui se recourbent vers les ailes et donnent à l'oiseau l'aspect le plus curieux.

Son plumage est violet, bronzé sur la tête, le vert, le violet, le noir sur le cou, le vert bronzé sur le dos et le haut des ai-

les, le vert émeraude sur le bord extérieur des ailes dont le reste, ainsi que la queue, se recouvre de violet pourpré; la poitrine

longue queue et à une sorte de collier de plumes veloutées, autour du cou et de la tête, couleur de cuivre et d'or.



Oiseau de Paradis.

est d'un jaune intense. Il est pourvu d'un long bec, qui lui sert à puiser le suc des fleurs, dont il fait sa nourriture.

L'oiseau du paradis de la Nouvelle Guinée

Il existe un autre oiseau de paradis plus gros, et dont la queue est plus longue. On le trouve dans les montagnes de la Nouvelle Guinée. Son coloris égale en richesse celui de l'autre, mais il possède en outre des rangées de plumes en éventail qui se dressent sur les côtés de la poitrine, bordées de bleu et de vert brillants, tandis que les plumes de la queue se tintent d'un délicieux bleu d'opale. En-dessous, l'oiseau est blanc, de sorte, lorsqu'il redresse en deux demi-cercles, les longues plumes, qui garnissent ses flancs, son aspect est absolument merveilleux.

La pie de paradis.

On rencontre aussi dans le même pays, la pie de paradis; elle se distingue à sa

Le grand paradisier.

Mais le roi des oiseaux fastueux est le grand paradisier dont la taille ne dépasse pas la moitié de la taille de la pie à queue longue. La couleur dominante est le brun sombre, nuancé de noir, pourpre et violet. Le haut de la tête et le cou sont jaunes tandis que sous les yeux et au bas de la gorge courent des rangées de plume vert-émeraude, d'où se détache une ligne vert sombre en travers du front et sous le bec.

L'ornement le plus merveilleux de cet oiseau est un superbe panache qu'il re-



Grand-Paradisier.

dresse pour s'en couvrir et faire le beau. De couleur orange foncé, et brun pâle à l'extrémité, ce panache couvre l'oiseau comme une éblouissante cascade.

L'oiseau-mouche est de toute beauté.

Les oiseaux-mouches qui habitent les régions très chaudes de l'Amérique, au Brésil et au Mexique sont aussi superbes que les oiseaux du paradis, mais en retour ils sont excessivement plus petits. La rapidité de leur vol est telle que l'oeil ne peut les suivre. Leur plumage lance sous

le soleil, une lueur teintée d'émeraude et de saphir.

Ils vivent continuellement dans l'air et prennent leur nourriture en volant; ils se soutiennent dans les airs, tandis qu'il aspire le nectar des fleurs. Jeune, l'oiseau-



Oiseau-mouche.

mouche ressemble à une hirondelle, car son bec est émoussé et large comme celui d'une jeune hirondelle. Mais à mesure qu'il s'avance en âge, le bec s'allonge et s'effile. On compte plus de cinq cents espèces d'oiseaux-mouches.

Autres oiseaux élégants.

Les moineaux de Java sont jolis lorsqu'ils ont leurs plumes blanches, sous les yeux, lesquelles disparaissent à la fin de l'été. L'oiseau-lyre, qui a le don d'imiter le chant des autres oiseaux est aussi très beau. Le martin-pêcheur, gracieux et joli, vole comme l'hirondelle en rasant l'eau; quand il aperçoit un poisson, il plonge, prompt comme l'éclair. On mentionne l'oiseau à parasol, qui a sur la tête une belle crête qui retombe tout autour. Un autre oiseau est le martin-sonneur, dont l'appel ressemble au son clair et mélodieux d'une cloche.

Les oiseaux de la famille des palmimèdes.

Si la Providence a donné ces oiseaux

fastueux, elle a aussi doté le monde des vertébrés qui, dépourvus de la beauté de ces premiers, n'en remplissent pas moins bien le rôle qui leur a été assigné. Parmi ces derniers on compte les membres de la famille des cultrirostres. Ils sont reconnaissables, sur les plages des lacs où des étendues quelconques d'eau, par la longueur de leurs becs, qu'ils utilisent à se procurer leur nourriture, au fonds des fleuves, lacs, rivières, etc.

Au nombre de ceux-ci, on compte le pélican, le héron, le butor, l'aigrette, la cigogne et l'ibis, etc.

Le pélican a une apparence très comique.

Le pélican est l'oiseau à l'apparence la plus comique au monde. Son bec est long, large et plat. Son plumage est d'ordinaire blanc nuancé de rose. Son bec est muni



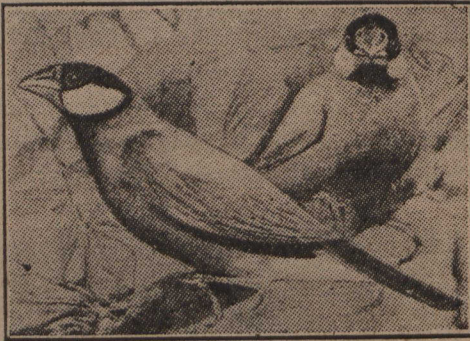
L'oiseau-sonneur.

d'une vaste poche membraneuse, qui peut servir de magasin pour des quantités considérables de poissons. Doté de vastes ai-

les et des pieds courts, largement palmés, le pélican marche gauchement, mais en retour est un excellent nageur. La femelle du pélican nourrit ses petits en dégorgeant devant eux, des poissons qu'elle a laissés macérer, dans sa poche membraneuse.

Le héron a une manière particulière de vivre.

Le héron, qui est aussi du même ordre que le pélican, est un oiseau grand, élancé à long bec vigoureux, et pointu, à long cou grêle, à pattes hautes. Sa couleur est



Moineau de Java.

d'ordinaire toute blanche. Il se tient au bord des eaux perché sur des arbres élevés, guettant les poissons et les petits animaux. Son nid est construit sur des arbres très hauts, dont leurs déjections ne tardent pas à détruire le feuillage, tandis que les oeufs brisés, les cadavres des jeunes, tombés des nids, les débris de poissons forment sur le sol, un véritable guano.

Le butor a une voix mugissante.

Dans le même genre que le héron, on remarque le butor qui est cependant plus petit. Il est nocturne et farouche, vit dans

les marais et se nourrit de poissons, de grenouilles et de mollusques; le jour, il reste caché dans les roseaux. Une seule paire habite le même étang, le mâle donne de la voix en enfonçant la tête dans l'eau et produit un mugissement aussi fort que celui du taureau.

La cigogne est un oiseau légendaire.

La cigogne est blanche, avec une des parties des ailes noires et le bec et les pattes rouges, est carnassier, chassant les reptiles, les rongeurs. Jadis très commune



Oiseau-Lyre.

dans l'Europe tempérée, elle vivait dans le voisinage de l'homme et se nourrissait des immondices, dans les villes; elle est

devenue plus rare depuis que la civilisation a développé les règlements de salubrité; elle a aussi disparu de la Grèce, après la retraite des Turcs. Elle est encore commune en Hollande et émigre en hiver pour gagner le nord de l'Afrique. On a beaucoup exagéré les qualités légendaires de cet oiseau batailleur et féroce, chez les Egyptiens particulièrement.

Si la Providence a fait des êtres pour embellir la nature, et pour charmer l'homme, elle a su les placer dans l'entourage de celui-ci, afin de lui faire admirer davantage la sagesse qui a prévalu, à la création. Si d'un autre côté, elle a créé des êtres disgracieux comme le héron, le butor, elle leur a donné une nature sauvage, qui les éloigne du contact du "roi de la création" et leur fait préférer la solitude des bois et des marais à l'atmosphère enjouée par le contact de l'homme. On a donc raison de dire que "tout a été fait pour l'homme."

— o —

COMMENT SE VETIR POUR ETRE PHOTOGRAPHIE

ON a dit, avec raison: "que la photographie ne reproduit bien que les objets complètement immobiles. Les dessins qu'elle produit sont d'un effet sombre, très miroitants; mais les moindres détails sont d'une exactitude merveilleuse."

"Si les moindres détails sont d'une exactitude merveilleuse", il faut donc que la personne qui est photographiée, sache se vêtir avec simplicité et éviter les toilettes, qui dans quelques années disparaîtront.

Si vous offrez une photographie à un ami, faites en sorte qu'il puisse la conserver indéfiniment et qu'elle reproduise de

tous temps, les traits de votre figure. Et comment pourrez-vous atteindre ce but? En suivant les conseils qui suivent:

Portez une robe de soirée unie et couvrez vos épaules, d'une écharpe légère. Ne portez pas de chapeau. Ne vous coiffez pas d'une manière mondaine, mais dans un juste milieu entre le commun et l'excentrique.

Ne portez pas de bleu, il deviendra blanc, ni de rouge, qui paraît noir sur la photo. Revêtez une toilette grise ou brune, couleurs très faciles à reproduire. Ne portez pas de bijoux, ça ne paraît pas bien sur une photographie.

Si vous avez l'habitude de porter des verres, enlevez-les, autrement vos yeux paraîtront fatigués.

Les hommes ne doivent jamais se faire photographier immédiatement après s'être fait couper les cheveux. Leurs têtes apparaîtront petites ou partiellement chauves.

Ne vous mouillez pas la chevelure, votre photographie serait hideuse. Laissez-la à son état naturel.

Les cravates ne doivent pas être carreautes, nuancées ou colorées, quelles soient d'étoffes brunes ou grises.

Un homme petit aura meilleure apparence s'il porte un habit de nuance claire, tandis qu'une grande personne doit se vêtir d'un veston noir ou bleu sombre.

Rien ne paraît aussi vulgaire qu'un bouquet à l'habit d'un homme, à moins qu'il ne soit en toilette de soirée.

Quand vous allez chez le photographe, ne vous faites photographier que la tête et les épaules.

Vos amis ne désirent qu'une reproduction de vous-mêmes et non pas l'étalage de votre toilette.

— o —

QU'EST-CE QUE L'AMBRE?

L'AMBRE est une substance solide, amère, brillante et résineuse, provenant probablement de certaines fourmis qui habitent les forêts de pins.

Quelques naturalistes prétendent cependant qu'il tire son origine d'un végétal qui tient du genre des gommés tandis que d'autres croient qu'il provient du genre des fossiles.

Dans sa composition, on a souvent trouvé des fourmis mortes, ce qui porte à croire que l'ambre provient de celles-ci.

LES ANIMAUX QUI PLEURENT

UN grand nombre d'animaux, versent d'abondantes larmes et dans bien des circonstances pour les mêmes raisons qui forcent un être humain à pleurer.

Les créatures qui semblent les plus exposées à verser des larmes sont les animaux ruminants, d'où on a tiré ce proverbe: "Brailler comme un veau".

Tous les chasseurs, disent que les cerfs pleurent et que l'ours verse d'abondantes larmes quand il voit approcher la fin de ses jours.

La girafe n'est pas moins sensible, et regarde, les yeux baignés de larmes, celui qui l'a blessée. Un chasseur éminent raconte en ces termes la fin d'un élan:

"Des flots d'écume coulaient de sa gueule; une abondante sueur avait donnée à sa peau grise une teinte bleue-cendre. Des larmes s'échappaient de ses grands yeux noirs, et il était évident qu'il sentait sa fin prochaine".

Les chiens pleurent aisément. Certains singes aussi. L'éléphant pleurent facilement. Le dompteur de ces derniers avoue qu'il pleure, lorsqu'il constate qu'il ne

peut s'échapper. Les larmes coulent de ses yeux comme de ceux d'une personne affligée.

Certains animaux aquatiques pleurent aussi. Les autorités sont unanimes à constater que les dauphins, au moment de leur mort, ont des indices de tristesse et versent d'abondantes larmes.

La jeune femelle du veau-marin pleure quand elle est tracassée par le navigateur.

L'ORIGINE DE "UNCLE SAM"

L'ORIGINE du mot "Uncle Sam", comme personnification des Etats-Unis d'Amérique, est ainsi expliquée: Immédiatement après la déclaration de la guerre de 1817 avec l'Angleterre, Elbert Anderson, alors entrepreneur de New-York, visita Troie, où il acheta une grande quantité de provisions.

Les inspecteurs de ces articles, à cet endroit, étaient Ebenezer et Samuel Wilson. Ce dernier était universellement connu sous le pseudonyme de "Uncle Sam", qui, généralement, et pour la circonstance, surveillait un groupe d'ouvriers, occupés à inspecter les marchandises achetées. Les boîtes étaient ainsi marquées: "E. A.—U. S."

Leur inspection tomba sous un personnage plaisant, à qui l'on demanda la signification des lettres E. A.—U. S. Cet employé répondit qu'il n'en connaissait pas le sens si ce n'est qu'il croyait qu'elles voulaient dire: Elbert Anderson à Uncle Sam, faisant allusion à Uncle Sam Wilson.

La plaisanterie devient populaire... au point que Uncle Sam était souvent raillé pour l'extension croissante de ses possessions.



L'ENDROIT LE PLUS FROID DU MONDE

Verhoyanck, petit village de Sibérie, est considéré comme l'endroit le plus froid du monde.

La température de ce pays, qui a plusieurs centaines d'habitants, est de 48 degrés en-dessous de zéro, durant le mois de janvier, et le terrain est gelé à plusieurs pieds de profondeur.

Quelquefois le thermomètre marque jusqu'à 86 degrés de chaleur, à l'ombre, durant l'été pour descendre pendant la nuit à la température de la glace.

La majeure partie des habitations sont de bois, couvertes de glaise et les animaux en partagent l'hospitalité avec leurs maîtres.

L'air est cependant très sec et très calme durant les périodes des grands froids, autrement l'endroit ne serait pas habitable.

— o —

UNE PLANTE INDESTRUCTIBLE



ON trouve en Jamaïque, aux Bermudes et dans certaines îles de l'ouest des Indes, une mousse rampante que l'on nomme "arbre de vie" ou, plus proprement, "plante de vie".

La vitalité de cette curiosité de la nature surpasse celle de toute autre plante connue.

Elle est absolument indestructible, sauf si elle est immergée d'eau bouillante ou si on la met en contact avec un morceau de fer rouge.

Elle peut être coupée et divisée, et de ses fragments naîtront des racines qui croîtront et formeront finalement des bourgeons.

Les feuilles de cette plante ont été placées dans une boîte noire privée d'humidité où l'air ne pouvait pénétrer, afin de juger de sa vitalité, et jamais cette opération a pu détruire en elle son principe de vie.

— o —

UNE HABITUDE DANGEREUSE



UN médecin conseille aux garçons et aux jeunes filles, en-dessous de 18 ans, de ne pas faire de lectures quand ils sont au lit.

En désobéissant à ce conseil, les jeunes personnes dont les yeux ne sont pas complètement développés, pourraient devenir myopes.

Ce médecin considère aussi que la lecture, au lit, pour les personnes âgées est dommageable. Cependant, il la tolère, si les passionnés de la lecture de nuit se procurent une lumière très vive et ont un support sous leur têtet et leurs épaules.

LES FLEURS COMESTIBLES



ON trouve, dans l'est de l'Inde, des fleurs comestibles. La plus appréciée d'entre elles provient de l'arbre appelé "mhowad".

Les naturels consomment une immense quantité de ces fleurs, qui sont de couleur pourpres et dont la corolle est jaune pâle.

Quand ces fleurs sont fraîches, on les emploie dans les gâteaux qui en reçoivent une saveur exquise; mais elles sont particulièrement en usage dans la fabrication du pain, après qu'elles ont été séchées et réduites en fleur.

Si elles sont fermentées, elles peuvent aussi produire un vin délicieux; en les distillant, elles donnent un brandy beaucoup recherché par les Hindous.

LES JOURS SOMBRES DUNE VEUVE

LA coutume de porter le deuil tend à disparaître, chez nous. Un simple petit voile devant la figure est souvent la seule indication que la mort est venue assombrir un foyer.

Certains peuples ont observé de tous temps cet usage extérieur de regretter le départ d'une personne chère. Encore aujourd'hui, en Corse, on met en pratique une vieille tradition ancestrale.

Lorsqu'une femme perd son époux, on lui couvre les yeux au moyen d'une étoffe épaisse, durant une semaine.

Pendant ce temps, la veuve est nourrie par des amis. Toutes les chaises de la mai-

son sont tournées, sens dessus-dessous, tandis que les fenêtres et les portes sont fermées solidement.

On ne touche pas à cette chambre durant la semaine, on n'allume même pas de feu.

Si certaines de nos veuves modernes en faisaient autant, il nous semble qu'elles ne seraient pas aussi pressées à se remarier.

— o —

LA COMBUSTION SPONTANEE



LA combustion spontanée ne peut arriver que dans le cas où l'oxydation élève la température à un degré où le matériel prend feu.

La combustion spontanée du corps humain n'est pas possible, parce qu'il contient de 75 à 80 pour cent d'eau qui tempère continuellement la chaleur et l'empêche de s'élever à l'excès.

L'énorme volume de chaleur nécessaire à sécher les tissus de l'intérieur humain, détruirait le principe de la vie, bien avant que l'ignition se produise.

On a toujours pensé que l'alcool pouvait occasionner la combustion spontanée chez un ivrogne, mais un savant démontre que: "quand même le corps exhalerait une vapeur inflammable, il ne prendrait pas feu.

Ceci ne doit pourtant pas encourager les ivrognes à s'intoxiquer, car s'ils ne risquent pas la combustion spontanée, néanmoins ils ne ratent pas l'abrutissement, la dégradation morale et physique et souvent la folie, ce qui est pire encore.

LES PLANTES LUMINEUSES



UN grand nombre de fleurs, telles que le produit de certaines mousses, lichens et champignons sont lumineuses dans l'obscurité, non à cause de l'électricité, mais parce qu'elles produisent leur propre lumière.

Les aconits ordinaires, le populage des marais et certaines espèces d'eupharbes qui grandissent dans les forêts du Brésil, ont des propriétés lumineuses analogues.

L'éclat de l'euphorbe, effraye les chevaux des voyageurs et les fait trembler de peur.

Dans les mines de charbon, aux environs de Dresde, et dans les oliviers du Sud de la France, on observe des champignons qui brillent comme des bougies, durant la nuit.

Un autre champignon de Bornéo, qui répand une lumière verdâtre est considéré par les naturels comme les yeux du diable.

La plus belle de ces plantes lumineuses est celle des palmiers et de certains rampants qui croissent dans les forêts du Brésil. Elle illumine les festons et touffes entourantes de lumières qui ressemblent à des petites lampes électriques ou à l'éclat des mouches-à-feu.

— o —

A QUELLE DISTANCE UN HOMME PEUT VOIR ?

PAR une journée claire, un objet haut de un pied au-dessus du niveau de la terre, peut être vu à 1.31 mille; un de 10 pieds de hauteur à une distance de 4.15 milles;

un de 20 pieds à 5.86 milles; un de 100 pieds à 13.1 milles; un de un mille de hauteur, comme au sommet d'une montagne, à plus de 96 milles.

— o —

UN FOUET ELECTRIQUE



LES charretiers vont avoir mieux que les méthodes actuelles pour conduire leurs chevaux, ils auront recours à l'électricité.

Cette découverte due à un postillon de malle rurale, consiste en deux petites pièces de cuivre, placées de chaque côté du collier du cheval. De celles-ci, on fait suivre des fils le long des brancards de la voiture à celle-ci même, où une petite batterie a été installée.

Pour mettre le cheval en mouvement, il suffit de presser un bouton, le contact électrique a lieu et la piqûre qu'il détermine sur le cou de l'animal est, paraît-il, beaucoup plus efficace que le meilleur des fouets.

— o —

A QUELLE HAUTEUR L'OISEAU PEUT-IL VOLER ?



LES aéronautes ont constaté que la plus grande partie des oiseaux volent à une hauteur de 1000 verges de la terre. Un grand nombre n'atteignent seulement pas 100 verges.

Les corbeaux, cependant, ont été souvent observés à une hauteur de 1400 verges, les alouettes à 1900 verges et les aigles à 3000 verges.

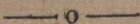
UNE NOUVEAUTE MUSICALE



UN nouvel instrument de musique a fait dernièrement son apparition. Il ressemble beaucoup au piano, mais les cordes au lieu d'être frappées par des marteaux, sont mises en vibration au moyen d'électro-aimants.

Ce piano, nouveau genre, est aussi pourvu de clefs de piano et de marteaux, de telle sorte qu'il put être mis en opération au moyen de ceux-ci ou d'électro-aimants.

On dit que le ton de cet appareil musical que l'on nomme choralcelo, ressemble beaucoup à un instrument à cordes et à un orgue combinés.



LES ANIMAUX SUR MER



L'OURS polaire est à peu près le seul animal qui réellement, goûte un voyage sur mer. Il est joyeux tandis que les autres animaux féroces deviennent furieux, jusqu'à ce que le mal de mer, les réduise à une extrême faiblesse.

Le tigre souffre plus que tous les autres. Il gémit continuellement, ses yeux pleurent et il se frotte l'estomac au moyen de ses terribles pattes.

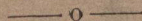
Les chevaux sont de pauvres voyageurs et souvent meurent au cours de la traversée.

Le boeuf fait une lutte héroïque contre le mal de mer.

L'éléphant n'aime pas la mer mais est susceptible de recevoir des soins. Un bon remède, en cette circonstance, est le con-

tenu d'une chaudière d'eau, chaude mêlée à 3½ chopines de whisky et à 7 onces de quinine.

Alors, comment peut-on être étonné de voir l'homme sujet au mal de mer?



POURQUOI LES MUSICIENS ACCORDENT-ILS LEURS INSTRUMENTS EN PUBLIC ?

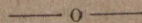


IL nous est souvent arrivé d'assister à une représentation théâtrale et de remarquer les musiciens qui faisaient un bruit désagréable, en accordant leurs instruments.

Un peu taquiné par cette cacophonie, vous vous êtes, sans doute, demandé pourquoi ces artistes ne préparaient pas leurs instruments avant de faire leur entrée dans la salle.

Voici la réponse qui nous a été faite à semblable demande: "Si nous mettions nos instruments d'accord avant d'entrer dans la salle du concert, le changement de température pourrait les affecter, et le travail d'accord serait à recommencer."

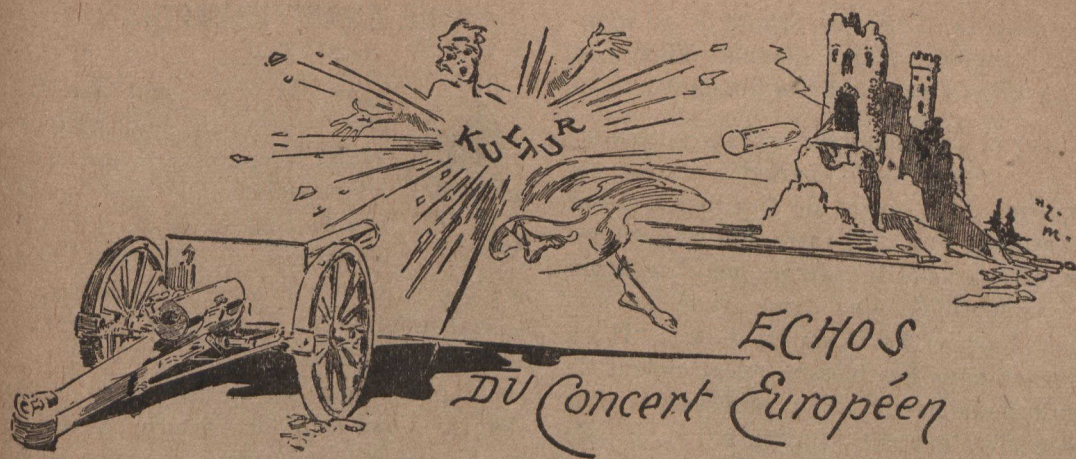
Plein de bon sens! n'est-ce pas?



LA MESURE D'UN MILLE NAUTIQUE

Plusieurs de nos lecteurs seront étonnés de constater qu'il existe une différence considérable entre la longueur d'un mille sur terre et sur eau.

Le mille anglais régulier mesure 1760 verges de longueur ou 5,280 pieds tandis que le mille nautique compte 6,080 pieds, équivalent à 1.15 mille régulier.



POUR COULER LES TORPILLES

LES Allemands, chacun sait ça, n'emploient pas de gaîté de coeur des torpilles contre les navires de commerce : les torpilles sont, en effet, coûteuses, longues à fabriquer et un sous-marin n'en porte que quelques-unes, huit au maximum, sans doute, pour les plus grands sous-marins.

Ils ont donc, de préférence, recours à leurs canons ou à des bombes qu'ils placent sur le bateau quand ils ont pu l'arrêter. Les torpilles, en outre, manquent souvent leur but.

Or, lorsqu'une torpille manque son but, elle ne fait par conséquent pas explosion. Elle continue sa course jusqu'à épuisement de ses moyens de progression et, quand elle s'est enfin arrêtée, finit par flotter à la surface, constituant ainsi un grand danger, non seulement pour les navires Alliés, mais aussi pour les sous-marins boches.

Voilà pourquoi nos ennemis munissent leurs torpilles dernier modèle d'un dispositif nouveau qui les fait couler automatiquement au bout d'un certain temps.

Ce dispositif consiste en une valve qui,

après quelque temps d'immersion de la torpille s'ouvre d'elle-même et admet de l'eau dans le compartiment à air. Ce compartiment rempli d'eau, la torpille coule comme un morceau de plomb.

— o —

LA CRUAUTE ALLEMANDE



Voici une nouvelle preuve formelle, officielle de la manière dont les Allemands respectent les lois de la guerre et les principes d'humanité. Les lignes qui suivent sont empruntées au rapport du capitaine G..., commandant une compagnie coloniale. Tout commentaire en affaiblirait la portée.

Dans le trou d'obus où j'avais dû rester toute la journée avec mes deux fourriers blessés et un tirailleur mourant, j'avais établi un petit observatoire entre deux mottes de terre, sur la lèvre sud-est de l'entonnoir, de façon à pouvoir suivre les mouvements de l'ennemi. Le soir, après le

coucher du soleil, une patrouille allemande, composée d'une dizaine d'hommes, s'est glissée en avant des fils de fer.

Parmi les nombreux cadavres étendus entre nous et les fils barbelés, j'avais remarqué deux corps de tirailleurs, assez rapprochés l'un de l'autre, qui avaient remué les bras et les jambes, mais de façon imperceptible. J'en avais parlé au sergent-fourrier Livet, en lui disant: "Il y a devant nous des blessés qui attendent la nuit pour partir." Une observation plus attentive m'avait confirmé l'exactitude du fait. Mon anxiété fut grande quand je vis avancer cette patrouille.

Ces hommes marchaient presque en rampant et parlaient à voix basse; ils n'avaient pas de fusils et n'étaient armés que de la baïonnette que quelques-uns portaient à la main. Ils se divisèrent par petits groupes, chaque groupe choisissait un mort qu'il fouillait soigneusement. Devant moi, à cinq ou six pas au plus, quatre de ces monstres étaient arrêtés sur les deux corps que j'avais vu remuer et que je savais n'être que des blessés. *Je vis alors l'un d'eux lever sa baïonnette comme un poignard, l'enfoncer dans le corps du malheureux dont j'entendis distinctement le râle.*

Au-dessus de nos têtes, nous entendions les voix qui s'approchaient. Un deuxième cri étouffé m'indiquait un autre crime. Un cadavre était là, tout près de notre entonnoir. Une botte, en passant, nous fit tomber de la terre sur la figure. C'était à nous, le drame allait s'achever, quand, à vingt pas, en plein dans leurs lignes, vint tomber notre premier obus, puis un deuxième, un troisième; le tir de barrage était débranché. Nous étions sauvés.

LE CHANT BAVAROIS



"LES Bavarois sont pacifiques", disait-on en France avant la guerre, et certains nourrissaient l'idée folle qu'en cas de conflit, la Bavière se séparerait de l'Empire. Dès le premier jour de la guerre, les Bavarois se sont montrés des ennemis de la France déterminés et féroces.

On peut juger les peuples par leurs chants. Voici celui de l'armée bavaroise qui n'a pas été composé pour la guerre actuelle:

"Les hussards chantent, la poudre gronde; nous suivons tous le général qui, pour nous, a déjà gagné mainte bataille..."

"Frères! si nous n'avons pas un sou, entrons en France: nous trouverons de l'argent là-bas!

"Frères, si nous n'avons pas de souliers, allons en France pieds nus; là-bas on trouve à se vêtir et à se chauffer.

"Frères, si nous n'avons pas de vin à boire, il y en a en France; allons là-bas nous défoncerons les tonneaux des Français!

"Frères, ne craignez pas de tirer ni de frapper. Toujours contre la France et les Français!"

LES JAPONAIS EN TEMPS DE GUERRE

L'enthousiasme belliqueux des Japonais est célèbre dans le monde. En temps de guerre, toute la population se fait un devoir de grossir le Trésor et les plus humbles bûcherons apportent leur obole à l'Etat.

Il y a quelques années, au théâtre de

Tokio, un acteur représentait un général chinois. Tout d'un coup, un spectateur s'élança sur la scène et l'assomma au milieu des acclamations du public.

Mais, en temps de guerre, les Japonais professent l'humanité. Un ordre du jour du ministre de la guerre et répandu à profusion dans l'armée, rappelle aux soldats que le Japon a adhéré à la convention de la Croix-Rouge et qu'il convient de traiter les ennemis blessés ou malades avec la plus grande douceur. "La population ennemie, dit l'ordre du jour, doit être traitée fraternellement. Ceci est la volonté de l'empereur. Celui donc qui veut servir fidèlement l'empereur et la patrie et montrer au monde la hauteur de notre civilisation, ne doit jamais oublier la signification de la Croix-Rouge et les engagements sacrés qu'elle nous impose."

— o —

LE SOLDAT RUSSE



On connaît les vertus guerrières du soldat russe, intrépide à la guerre et compatissant pour les blessés et les prisonniers. Il supporte les pires épreuves sans la moindre plainte.

L'existence faite à ce guerrier est assez différente de celle des autres soldats. Il touche une solde moyenne de trente sous par mois; le gouvernement lui assure, de plus sa ration quotidienne, son uniforme et ses bottes.

Tous les mois, il reçoit un quart de livre de thé, cinq livres de sucre et une demi-livre de savon.

A six heures du matin, il prend du thé avec du pain noir; à midi son repas se compose d'une épaisse soupe aux choux, de kacha d'orge ou de sarrasin et de trois quarts de livre de viande bouillie; à sept heures du soir, il reprend de la soupe.

Tous les mois, il reçoit deux livres de racines de tabac hachées à la grosse, dont il fait des cigarettes au moyen d'un papier épais et rugueux qu'il achète par larges feuilles et qu'il découpe à sa convenance.

— o —

L'EMPEREUR COMMIS-VOYAGEUR



Guillaume II s'est souvent flatté d'être le premier commis-voyageur de son Empire. Ceci n'est pas bien surprenant puisqu'il voulait être le premier en tout.

En réalité, il s'est fait le premier représentant de l'usine Krupp. Il se donnait la peine d'écrire lui-même au Sultan pour lui en recommander les canons, et il le remerciait des commandes obtenues.

Quand, à la fin de 1905, tous les Etats Européens envoyaient leurs escadres en Crète pour faire une démonstration en faveur de la Grèce contre les Turcs, seule l'Allemagne s'abstenait.

En compensation, Guillaume II avait obtenu d'Abdul Hamid une commande de deux millions et demi de livres turques, soit de 12 millions de dollars.

Quand le kaiser alla à Sandringham, en 1909, faire visite à son oncle Edouard VII, il emporta avec lui une pacotille de petits appareils à alcool pour l'éclairage, la cuisine, les fers à friser, et en les faisant fonctionner lui-même, il tenta le placement de ces produits de l'industrie allemande.

On en a beaucoup ri à la cour d'Angleterre.

STOICISME

UN officier d'état-major du regretté maréchal Kitchener fut récemment blessé gravement dans un accident de chemin de fer, tandis qu'il se trouvait en congé.

Il envoya à son chef un télégramme ainsi conçu: "Impossible rentrer par suite circonstances inattendues".

Le maréchal répondit: "Rentrez de suite ou donnez les raisons".

La réponse ne se fit pas attendre. Elle était la suivante: "Train déraillé; impossible rentrer à pied. Ne reviendrai que si vous insistez."

LE PLUS GRAND HOMME DE L'ARMÉE ANGLAISE



Frédéric Kempster, un Canadien actuellement dans un hôpital militaire de Londres, détient le record de hauteur, jamais atteint en Angleterre, depuis 120 ans.

Agé de 25 ans, le soldat Kempster a 8 pieds et 2 pouces de hauteur, ce qui a nécessité l'emploi de deux lits ordinaires pour le coucher. Ses chaussures mesurent 20 points. Il souffre de gigantisme (Giant's Disease) ou autrement dit de l'inaction du nerf central qui contrôle la croissance.

Kempster est un Canadien qui immigra au pays, quand il était en bas âge. Jusqu'à l'âge de 12 ans, il avait une apparence normale, lorsqu'il se mit à grandir, surpassant ses frères, ses soeurs, son père et sa mère, qui sont d'une grandeur ordinaire.

Dans une interview qu'il accordait dernièrement, il disait que trois de ses frères

s'étaient enrôlés dans un contingent canadien et qu'il avait lui-même demandé à s'enrôler en Angleterre, alors qu'il était venu pour subir un traitement à une jambe; il ne put réussir et finalement il devint une étoile d'exhibition dans un cirque de Tottenham Court Road.

On s'amusa beaucoup de l'entrée de Kempster à l'hôpital. Apercevant une pile de pain et un morceau de beurre, qui composaient la ration de tous les malades, le géant s'en empara et mangea tout. Il avait cru que ce n'était que sa part...

DUM-DUMS ET BALLES EXPLOSIBLES



UNE certaine confusion s'établit souvent dans le public entre les balles dites "dum-dum" et les balles explosibles.

Les dum-dums sont des balles ordinaires dont la pointe a été mâchée ou éraillée (le plus souvent avec des outils spéciaux) afin de diminuer sa résistance au choc et pour qu'elle s'épanouisse, s'aplatisse, dès qu'elle rencontre un obstacle.

Il en résulte, qu'au lieu de traverser le corps humain en y faisant simplement un tout petit trou, la balle ainsi maquillée fait une large et terrible blessure.

Les balles explosibles sont des manières de petits obus. Ce sont des projectiles en acier composés de deux parties qui s'emboîtent l'une dans l'autre. La partie supérieure, formant projectile, contient une charge explosive et à la base une cartouche.

La partie inférieure est évidée et dans l'évidement se place un percuteur masse-lotte qui, au choc, fait détonner la cartouche de la partie supérieure. Celle-ci est

comme nous l'avons dit, un véritable obus en miniature. Le projectile pénètre dans les tissus et, à la moindre résistance, éclate en morceaux.

Ces balles sont fabriquées dans les manufactures impériales de l'Autriche. Elles sont d'un calibre supérieur à celui des balles ordinaires et sont, en conséquence, tirées par des fusils spéciaux.

— o —

PLUS DE 24,000,000 D'HOMMES SOUS LES ARMES

Sir William Robertson n'a pas exagéré quand il estimait dernièrement à 24,000,000 le nombre d'hommes qui composent les armées de toutes les nations belligérantes actuelles.

En omettant les Etats-Unis et le Japon, la population des pays en guerre, leurs colonies exceptées, atteint le chiffre de 450,000,000.

Se basant sur les chiffres du Royaume-Uni d'Angleterre, il y a 150,000,000 d'hommes en-dessus de 17 ans, en état de porter les armes.

Vingt-quatre millions représentent donc 1-19 de la population totale et 1-6 de la population mâle en-dessus de 17 ans.

L'Angleterre estime que son armée représente $\frac{1}{8}$ de sa population totale et $\frac{1}{3}$ des êtres mâles en-dessus de 17 ans.

On estime de cette façon, qu'il serait très facile aux alliés de lever une armée de 50,000,000 d'hommes.

— o —

LA VITESSE DU SON

La vitesse du son à travers l'atmosphère, est sujette à plusieurs conditions.

Quand le thermomètre marque 32 degrés, le son se meut à une vitesse de 1,090 pieds par seconde.

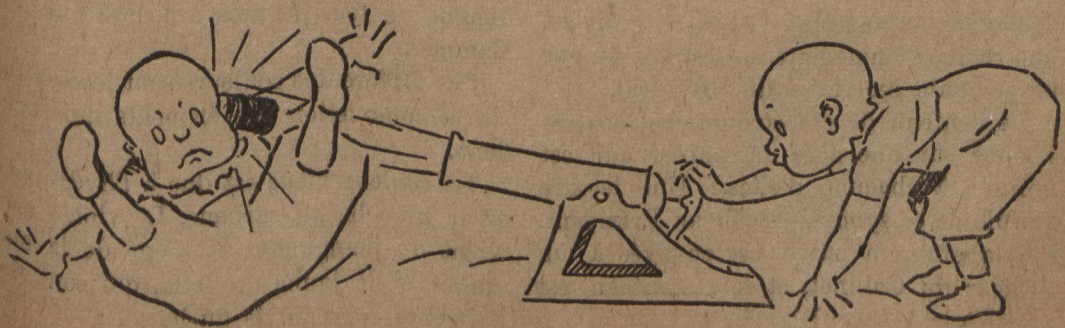
Sa vélocité augmente avec la température à raison de 1 pied de vitesse par seconde pour chaque degré, au-dessus du point de congélation.

En outre, le son atteint une plus grande vélocité à travers l'air humide qu'à travers l'air sec.

Dans l'eau, le son a une vélocité quatre fois plus grande que dans l'atmosphère.

— o —

La plus grande horloge du monde est celle d'une tour à Elisabeth, New Jersey. Elle a 38 pieds de diamètre et ses aiguilles ont 18 pieds de longueur. La tour a 330 pieds et a été bâtie presque uniquement pour y installer cette horloge immense dont on peut voir l'heure à plusieurs milles au loin.





LE COURRIER DU PRESIDENT WILSON

Le courrier du Président Wilson est le plus volumineux du monde. Des milliers de lettres sont adressées, chaque jour, au premier citoyen des Etats-Unis et chacune d'elles reçoit une attention particulière. Sans doute, le Président n'est pas capable d'en faire la lecture lui-même, mais cette difficulté est aplanie par un système qui permet au maître de la Maison Blanche, de prendre contact avec les lettres importantes de chaque jour.

Le travail de sélection est confié à des employés dignes de confiance, qui ouvrent les lettres et en font une première lecture. Elles sont ensuite assorties. Quelques-unes ne sont que des recommandations à une position. Celles-ci, après un accusé de réception, sont référées aux départements qu'elles affectent, et sont filées jusqu'à ce que le temps soit venu de prendre l'affaire en considération.

Des centaines de communications sont purement formelles et contiennent des demandes impossibles. Celles-ci reçoivent une réponse immédiate qui est signée par un assistant secrétaire du Président.

Le contenu de ces communications est résumé sur une note de papier qui est épinglé à chacune d'elles. Une lecture simple de ce synopsis suffit au Président. Quelquefois la lettre est envoyée à un officier du Cabinet, et le résumé en est gardé à la Maison Blanche.

Les demandes de charité sont très nombreuses et sont référées aux différents départements qui font une enquête nécessaire, avant de répondre.

Quand plusieurs personnes écrivent sur un même sujet, les lettres sont attachées ensemble; le nom de la personne et le résumé de la suggestion faite, sont écrits sur un papier qui est attaché à chaque correspondance.

COMMENT LE BROCHET TUE SA PROIE

ON prétend que le brochet tue sa proie bien avant de l'avaler. En effet, on a constaté qu'il broie sa victime aux moyens de ses larges mâchoires, et qu'il la garde, quelque temps, dans sa gueule, avant de l'avaler.

Un observateur a remarqué qu'un brochet avait gardé une perche entre ses mâchoires pendant 20 minutes, pour l'avaler ensuite.

Cette opération dure ordinairement de 5 à 10 minutes.

LA COULEUR DE LA FLAMME

PLUSIEURS personnes ont constaté avec intérêt, le grand nombre de petites barres multicolores qui s'élèvent en forme de langue de feu, du bois consumé par les flammes.

Ces différentes couleurs sont le résultat de la combustion des éléments qui brûlent.

La couleur bleue est due à l'hydrogène et la blanche au carbone. Le violet provient du manganèse, le rouge de la magnésie et le jaune du soda, qui sont les éléments constitutifs du bois.



MYOSOTIS

REINE-MARGUERITE

VARIÉTÉ

SOUVENEZ-VOUS DE MOI—NE M'OUBLIEZ PAS

Un auteur dit avec raison que le myosotis eût été chez les anciens le sujet d'une touchante métamorphose, peut-être moins touchante que la vérité. "J'ai entendu raconter, ajoute-t-il, que dans les temps anciens, deux jeunes fiancés, à la veille de s'unir, se promenaient sur les bords du Danube; une fleur d'un bleu céleste se balance sur les vagues, qui semblent près de l'entraîner; la jeune fille admire son éclat et plaint sa destinée. Aussitôt le fiancé se précipite, saisit la tige fleurie, et tombe englouti dans les flots. On dit que, par un dernier effort, il jeta cette fleur sur le rivage, et que, au moment de disparaître pour jamais, il s'écriait encore: "Aimez-moi, ne m'oubliez pas."

Pour exprimer l'amour ces fleurs semblent

[éclore;

Leur langage est un mot, mais il est plein

[d'appas.

Dans la main des amants elles disent en-

[core:

Aimez-moi, ne m'oubliez pas.

Quand on vit pour la première fois la reine-marguerite briller dans nos parterres, on lui donna le nom d'astre chinois. Effectivement, ses belles fleurs rayonnent comme des astres et nous viennent de la Chine.

Nous les devons au P. d'Incarville, missionnaire, qui en envoya la graine, en 1730, au Jardin du Roi de France. On n'en obtint d'abord qu'une variété simple, et d'une couleur uniforme; mais, dans la suite, la culture doubla, quadrupla et varia à l'infini les demi-fleurons satinés qui couronnent son disque.

Une des plus belles variétés transforme les fleurons dorés de ses larges disques en tuyaux semblables à la peluche des anémones.

On a supposé, bien à tort, que les Chinois ne connaissaient que la fleur simple et violette qui nous a d'abord été envoyée; ils possèdent toutes les variétés que nous admirons, et ils savent même tirer parti de ces variétés pour former, avec les reines marguerites, des décorations dont aucune expression ne saurait rendre l'effet harmonieux.

Pour préparer ces décorations, ils cultivent ces fleurs dans des pots; puis ils séparent les couleurs, les nuances, les disposent avec un art infini, de manière qu'elles se développent en long tapis, sans se séparer ni se confondre.

Souvent ils doublent cet effet en plaçant ce théâtre de fleurs au bord d'une pièce d'eau.

Emblème de la variété, la reine-marguerite doit à une heureuse culture ses principaux charmes; c'est la main habile du jardinier qui a environné ses disques d'or de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ainsi l'étude peut varier sans cesse les grâces d'un esprit naturel.

Majestueuse et brillante, la reine-marguerite n'est pas l'imprudente rivale de la rose, mais elle lui succède et vient nous consoler de son absence.

TUBEREUSE

VOLUPTÉ

Les fruits les plus savoureux, les plus aimables, parent la terre depuis le commencement des siècles, et cependant la plupart de ces biens précieux et charmants nous sont inconnus ou nous l'étaient naguère: voyez la tubéreuse, si belle, si odorante, si bien faite pour plaire à tous les yeux; elle ne nous a été apportée de Perse qu'en 1632, par le P. Minuti, minime: on la vit fleurir pour la première fois en France chez M. de Peiresc, à Beaugencier, près de Toulon; cette belle fleur était simple alors: elle n'a doublé ses pétales que longtemps après, sous la main d'un habile cultivateur de Leyde, nommé Lecour; de là elle s'est répandue sur toute la terre.

En Russie, elle ne fleurit, il est vrai, que pour les rois et ceux qui les environ-

nent; mais elle s'est naturalisée au Pérou; elle y croît sans culture. La tubéreuse, cette superbe fille de l'Orient, que l'illustre Linné a nommée par excellence *polyyanthe*, fleur digne des villes, est devenue chez nous, comme elle l'est en Perse, l'emblème de la volupté.

Tout le monde connaît et admire les épis blancs et étoilés de la tubéreuse; ces beaux épis terminent une tige haute et versent, en se balançant dans les airs, un parfum qui vous pénètre et vous enivre. Voulez-vous jouir sans danger de cette odeur si séduisante, tenez-vous à quelque distance.

Voulez-vous décupler le plaisir qu'elle vous donne, venez avec l'objet de vos amours la respirer au clair de la lune, l'heure où soupire le rossignol. Alors, par une vertu secrète, ces suaves parfums ajouteront un charme indéfinissable à vos plus délicieux plaisirs; mais si, imprudent, vous voulez en jouir sans modération, si vous en approchez de trop près, cette fleur divine ne sera plus qu'une dangereuse enchanteresse, qui, en vous enivrant, vous versera un dangereux poison. Ainsi la volupté qui descend du ciel épure et redouble les délices d'un chaste amour; mais celle qui tient à la terre empoisonne et tue la folle jeunesse.

HELIOTROPE DU PEROU

ENIVREMENT: JE VOUS AIME

Un jour, le célèbre botaniste Jussieu, en herborisant dans les Cordillères, se sentit tout à coup comme enivré des plus délicieux parfums: il s'attendait à découvrir quelques fleurs éclatantes, mais il n'aperçut que de jolis buissons, d'un vert doux, sur le fond desquels se détachaient doucement des épis d'un bleu mourant; il s'ap-

proche de ces buissons élevés de six pieds, et il voit que les fleurs dont ils étaient tous chargés se tournaient mollement vers le soleil, qu'elles semblaient regarder avec amour.

Frappé de cette disposition, il donna à cette plante le nom d'héliotrope. Ce nom est composé de deux mots grecs, *hélios*, soleil, et *trepô*, je tourne: fleur se tournant au soleil.

Le savant botaniste, charmé de sa nouvelle conquête, s'empressa de recueillir les graines de cette plante, et de les envoyer au Jardin du Roi, où elles ont réussi. Les femmes accueillirent cette fleur avec enthousiasme: elles la placèrent dans des vases les plus précieux, la nommèrent herbe d'amour, et ne reçurent plus qu'avec indifférence les bouquets où on avait oublié de faire entrer leur fleur favorite.

C'est donc sous les auspices des dames que l'héliotrope péruvien, cultivé pour la première fois à Paris, en 1840, a fait fortune dans le monde et s'est répandu dans toute l'Europe.

On demandait un jour à une très aimable femme qui aimait passionnément l'héliotrope, quel charme pouvait avoir à ses yeux cette fleur triste et sans éclat: "C'est, répondit-elle, que le parfum de l'héliotrope est à mon parterre ce que l'âme est à la beauté, et l'amour à la jeunesse."

SOLEIL OU TOURNESOL

FAUSSES RICHESSES

Le tournesol nous vient du Pérou, où ces fleurs étaient jadis honorées comme les images de l'astre du jour. Les vierges du Soleil, dans leurs fêtes religieuses, portaient toutes une couronne d'or qui représentait cette fleur immense, qui étincelait encore dans leurs mains et sur leurs poitrines.

Les Espagnols, étonnés de ce luxe, le furent bien davantage lorsqu'ils virent des champs entiers couverts de maïs et de tournesols, imités avec tant d'art, que l'or dont ils étaient faits fut ce qui parut le moins admirable à ces avides conquérants.

Du reste, ce faste qui nous étonne, est encore en usage dans tout l'Orient: le trône du grand Mogol est surmonté d'un palmier d'or aux fruits de diamants, et les lambris de la salle où ce monarque reçoit les ambassadeurs sont revêtus d'une vigne d'or émaillée, dont les raisins sont formés d'améthystes, de saphirs et de rubis, pour exprimer leurs divers degrés de maturité.

Tous les ans, on pèse l'heureux possesseur de tant de richesses; les poids sont de petits fruits d'or que l'on jette, après la cérémonie, au milieu des courtisans, qui se disputent leur possession. Ces courtisans sont les plus grands seigneurs des Indes: ainsi les fausses richesses, dont la seule pensée surprend et charme le vulgaire, avilissent également et celui qui les possède et ceux qui les envient.

On raconte que Pythès, riche Lydien, possédant plusieurs mines d'or, négligea la culture de ses terres, et n'employa plus ses nombreux esclaves qu'aux travaux des mines. Sa femme, qui était pleine de sagesse et de bonté, lui fit un jour servir un souper dont tous les mets étaient d'or. "Je vous donne, lui dit-elle, la seule chose que nous ayons en abondance: on ne peut recueillir que ce que l'on sème; voyez vous-même si l'or est un si grand bien!"

Cette leçon fit impression sur l'esprit de Pythès, qui reconnut alors que la Providence n'avait pas abandonné les véritables richesses à l'avarice des hommes; mais que, semblable à une tendre mère, elle s'était réservé le soin de les distri-

buer chaque année à ses enfants, comme la récompense des travaux les plus doux.

GIROFLEE DES MURAILLES

FIDÈLE AU MALHEUR

Les Anglais appellent cette aimable fleur *Violette des murailles*; effectivement elle aime à croître dans les fentes des vieux murs: on la voit sur les tours en ruine, sur les chaumières et sur les tombeaux.

Souvent une plante de giroflée solitaire croît dans la mortaise ou la meurtrière d'un antique château. Ses tiges fleuries semblent se plaire à voiler ces tristes inventions, qui attestent encore les maux et les désordres de la féodalité.

Autrefois les ménestrels et les troubadours portaient une branche de giroflée comme l'emblème d'une affection qui résiste au temps et qui survit au malheur.

Lorsque la Terreur régnait sur la France, on a vu une populace effrénée se précipiter vers l'abbaye de Saint-Denis, pour jeter au vent les cendres de nos rois: ces barbares, après avoir brisé les marbres sacrés, comme effrayés de leurs sacrilèges, allèrent en cacher les débris derrière le choeur de l'église, dans une cour obscure, où la Révolution les oublia.

Un poète, en allant visiter ce triste lieu, le trouva tout brillant d'une décoration inattendue: les fleurs de la giroflée couvraient ces murs isolés.

Cette plante, fidèle au malheur, répandait dans cette religieuse enceinte des parfums si doux, qu'on eût dit un pieux encens qui s'élevait vers le ciel.

— o —

Il y a en France environ 40,000 aveugles, et près de 250,000 en Russie.

MESSAGES D'ACIER

L'expédition des Dardanelles, entreprise par les anglais et recommandée par feu Lord Kitchener, qui fut cause d'une sérieuse enquête par le gouvernement d'Angleterre, a coûté très cher à cette dernière.

Nous pouvons juger par nous-mêmes des dépenses encourues par notre belle mère patrie, si l'on considère le grand nombre d'obus de 20 pouces, qui ont servi



Un lot de gros obus.

à bombarder les forts Turcs.

Sur cette illustration, nous voyons quelques obus de ce genre, évaluée à \$25,000. Dans un seul engagement important, un canon seul en aurait eu à peine assez. Et combien en a-t-on dépensé durant cette attaque, que l'on a considéré exagérée et inutile?

— o —

UN SOUS-MARIN BOCHE COULÉ PAR DES PECHEURS

QU'UN navire de guerre envoie, d'un coup de canon bien placé, un sous-marin boche au fond de l'océan, c'est très bien, mais cela ne surprend personne. Mais, qu'un petit bateau de pêche, à peine armé, ayant six hommes d'équipage, triomphe d'un sous-marin perfectionné après une lutte acharnée, voilà qui est admirable.

Le fait s'est passé il n'y a pas bien longtemps, près des côtes françaises. Le *dun-dee S...* venait de relever ses chaluts, car le vent soufflait terriblement, et de violentes rafales, accompagnées de grains, rendaient la pêche impossible. Déjà, le patron avait fait amener toute la toile et s'était décidé à naviguer sous sa voile de cape, quand une masse noire que, dans le brouillard, on prit tout d'abord pour l'épave de quelque navire naufragé, émergea tout à coup, à environ deux encablures.

Cette masse noire, c'était un sous-marin allemand qui, n'ayant pu sans doute torpiller aucun transport, se rabattait sur une simple barque de pêche.

Pour les Boches, le tonnage importe peu, c'est le nombre qu'ils recherchent, afin de démontrer, sans doute, la supériorité de leur guerre sous-marine, et l'agence Wolff, chargée de chanter les louanges des pirates, ne fait aucune différence, dans ses notes mensongères, entre le gros cargo de six mille tonnes et la plus modeste embarcation, le plus pitoyable rafiau.

Le capot du naufrageur s'ouvre brusquement et le commandant paraît :

"Je vais vous couler, dit-il aux pêcheurs, mettez votre canot à la mer!"

Et il ajoute, avec une ironie bien allemande :

"Au moins, vous ne pourrez pas dire que l'on vous a torpillés sans avertissement."

Le lâche sait très bien qu'un canot ne tiendra pas dix minutes sur la mer démontée, et qu'il condamne à mort l'équipage du bateau de pêche, mais les Boches ont la plaisanterie sinistre. Avant de tuer les gens, ils invoquent toujours les grands principes d'humanité; ils assassinent froidement au nom de leur vieux Dieu allemand.

Dans le but de gagner du temps, le patron de la barque parlemente, et les marins préparent rapidement la pièce qu'ils ont à bord et qui se trouve masquée par le guindeau.

"Embarquez, vous dis-je, répète l'officier qui s'impatiente."

Il n'a pas achevé ces mots qu'une lueur verdâtre brille sur le *dun-dee...* il y a une détonation sèche et un obus vient frapper l'extrême pointe de l'étrave du sous-marin.

Les pêcheurs ont accepté résolument le combat. Ils ne sont que six, ils n'ont qu'un canon de petit calibre, mais celui qui le manoeuvre est un homme de sang-froid et un excellent pointeur.

Le commandant boche, surpris d'une telle audace, hésite un instant. Va-t-il se remettre en plongée, fuir devant un bateau de pêche? Non... c'est impossible,

ce serait s'exposer aux risées du monde entier.

Il donne un coup de sifflet, des matelots arment la pièce, le sous-marin prend du recul et commence à tirer; mais la houle est creuse et il danse tellement sur la lame que ses coups portent mal.

Le dundee a présenté son avant et fait feu avec une impressionnante régularité. De nouveau, l'U. boche est atteint, puis le pauvre petit bateau de pêche ne tarde pas à être criblé d'obus. Ses bordés cèdent avec d'horribles craquements, son gouvernail vole en éclats, ses mâts s'abattent, fauchés à ras du pont; bientôt, il embarque de toutes parts, sa lisse commence à effleurer l'eau, mais l'intrépide canonnier tire toujours et, en manière de défi, un marin a déployé le pavillon national et l'agite au bout de son bras.

Cette lutte héroïque d'un pygmée contre un géant dure près de vingt minutes. Enfin, l'ennemi envoie un dernier obus et disparaît brusquement, comme happé par une énorme pieuvre. Il vient d'être frappé à mort!

Les six marins poussent un cri de triomphe et sautent dans leur canot, juste au moment où le dundee s'enfonce; peut-être vont-ils, ces pauvres gars, être engloutis pour toujours, après leur belle victoire, quand un chalutier qui les a aperçus parvient à les recueillir.

Ils ont perdu leur bateau, mais ils sont sauvés et le sous-marin repose maintenant par le fond. Une barque de pêche française a eu raison d'un naufrageur de 400 tonnes.

Il y a de fortes chances pour que les Allemands ne parlent jamais de ce duel maritime...

— o —

UN LAC MERVEILLEUX

Le lac Salt Pond, dans le comté de Giles, Virginie, qui est situé, dans les montagnes du même nom, à 4500 pieds au-dessus du niveau de la mer, est considéré comme une des curiosités de la nature.

Il est alimenté par aucune source visible, et cependant, depuis sa découverte vers 1804, il a graduellement agrandi son lit.

Le poisson qu'on a jeté dans le lac "Salt Pond" a mystérieusement disparu.

Sa profondeur est inconnue; des expériences, au moyen d'une ligne de 300 pieds de longueur, ont été faites, sans pouvoir atteindre le fond.

L'origine de ce lac est introuvable.

— o —

LE SUCRE BRULÉ EST DESINFECTANT

Il a été démontré que le sucre brûlé a une grande valeur comme désinfectant, dans la chambre d'un malade.

Il a été prouvé que le produit de la combustion du sucre est un formique d'hydrogène acétylène, un des plus puissants gaz antiseptiques.

En brûlant 80 grains de sucre sous une cloche de verre d'une capacité de dix chopines, on a introduit des germes de typhus, tuberculose, choléra, vérole, etc., exposés dans des tubes ouverts à la vapeur, et on a constaté que tous les germes étaient morts dans 30 minutes.

— o —

Le port du corset ne serait pas moderne puisque l'on a découvert des mommies égyptiennes ceinturées d'un genre de corset, porté dans l'ancien temps.

LA TERRE QUI S'OUVRE

Les volcans artificiels sur le front de bataille

QUAND on lit dans un communiqué quotidien ces lignes: "Nous avons fait exploser avec succès une mine à tel endroit", on ne s'imagine guère le cataclysme effrayant qui a été ainsi déchaîné et la vision d'horreur que doivent avoir les rares ennemis qui en réchappent.

Une importante opération de ce genre a été décrite par un témoin, André Tudesq, dans les lignes saisissantes ci-après:

Comme si un enchanteur au goût de vieux contes persans eût présidé à cette aurore d'offensive, c'est une longue fusée verdâtre à panache d'étoiles rouges qui a donné le signal. Il est trois heures.

La première fusée s'élance du sud à la corne du bois de Ploegsteert. Dix, quinze, vingt jaillissent, se dandinent et crèvent jusqu'à l'observatoire qui se dresse aux rives du canal de la Lys à l'Yser.

Quelques secondes d'un poignant, rude, cruel silence. Les âmes se serrent, les yeux se crispent et l'on prête l'oreille. Là-bas, l'horizon de la crête est calme, printanier, et les hommes comme les terres semblent au clair de lune s'engourdir dans l'aube qui naît, de Messines à Wytschaete.

Mais la fête était commencée. Nous n'avons pas eu le temps de penser: les mines rateraient-elles? que, pareilles à un vésuve de feu, de nuages noirs et de flammes elles déchaînent leur ouragan et ouvrent sur 12 milles leur chapelet de gouffres et de trous. Les vingt mines, depuis des mois creusées à coups de galeries, de chambres et de puits, explosent à la fois

de toute la force individuelle de leurs 55 mille livres d'explosifs. Nous voyons littéralement la terre frissonner et la crête houleuse comme une mer que secoueraient tout à coup des remous intérieurs. Le paysage change en un clin d'oeil.

Des lueurs qui, soudain, rendent le vent brûlant en avançant le tonnerre de l'explosion, soufflent fantastiquement vers la lune.

Cela rappelle le jet brutal des howitzers en plein tir, mais combien décuplé! On dirait que d'énormes poches de feu viennent de crever sur ce rempart sous Ypres, qui barre la plaine des Flandres.

Les hommes, au parapet, ont suivi, d'abord angoissés, cette fantasmagorie sans exemple. La colère des mines éclata si tempétueuse que les mots ne pouvaient sortir des gorges et que nos yeux clignaient d'effroi. Mais voici qu'à l'appel de cet orchestre de titans l'artillerie de tous calibres, massée dans le repli des bois et des chemins défilés de la molle colline qui fait face à la crête se met de la partie. Cela crépite, sonne, roule, enlevé comme un livret d'opéra. Les barrages d'obusiers s'accélèrent sur un rythme de mitrailleuses. Les tirs de destruction cherchent les dépôts repérés, hachent les batteries, bouleversent les tranchées d'arrière.

Les groupes de batteries dispersent leurs feux à droite, à gauche, puis se concentrent sur un seul point, guidés par de vraies armadas d'avions qui, sans relâche, Argus aux cent yeux, montent la garde le long du front. Des barrages de fumée se lèvent, noyant l'horizon, rideaux mouvants de l'attaque. Le chef qui, de sang-froid, devant ses cartes, ordonna

cette préface de la bataille, était un soldat magicien.

En vérité, ils l'ont bien compris, ces hommes d'Irlande et d'Angleterre, mêlés d'Anzacs, qui, en poussant, au mépris des ordres, un : "Hurrah!" impossible à retenir, s'élançant, comme un raz de marée, au coup de cinq heures, grenade en main et baïonnette haute, vers les cratères lunaires, cimetières de Boches où, effondrés, étouffés, engloutis se débattent et agoni-

mière ligne avec ses réseaux, nids à mitrailleuses, redoutes, boyaux et abris, s'élève. A sept heures, tout le premier objectif, le principal, la crête, était aux mains des Anglais.

Le temps de faire avancer, à renfort de mulets, l'artillerie de campagne et de transmettre à l'artillerie lourde l'ordre d'allonger le tir, le temps de lancer les réserves et les hardis soldats du général Plumer attaquent le second objectif : la ligne de soutien allemande qui, taillée en



L'aspect du paysage a été complètement changé.

sent les derniers survivants de la première ligne allemande.

LES OBJECTIFS DÉPASSÉS

L'assaut a été bref, impérieux, dominant. Messines est arraché au pas de course. Certains noms appellent des faits comparables. La 2e armée, ici, aura connu heureusement sans déboires les surprises du tremblement de terre de Messines. Wytchaete résiste une demi-heure. Tout le système allemand de tranchées de pre-

pleines pentes douces de la hauteur, barre plus faiblement la plaine avec Oosterveerne comme pivot. C'est une affaire de deux heures, qui se déroule magnifiquement à la grande lumière du jour. Dès midi, on ne se préoccupe plus que d'organiser le terrain conquis.

C'est l'heure aussi où l'on commence à dénombrer les prisonniers et le butin. Nous ne savons encore que les détails. Mais les prisonniers s'analysent en de nombreux canons lourdes, obusiers, mi-

trailleuses, mortiers, dépôts d'obus et de grenades. Pour s'expliquer ce riche butin, il faut se rappeler que c'est de ce plateau qu'impunément depuis deux ans, jour par jour, les Allemands s'amusaient à assassiner la ville morte d'Ypres.

Les tanks ont donné glorieusement. Ils ont poussé des pointes hardies un peu à leur fantaisie, secondant les vagues d'assaut, éteignant les fortins à mitrailleuses qui faisaient mine de résister. On en cite un derrière Messines qui, bondissant à travers des jardins transformés en tranchées, accula les défenseurs jusqu'à une poche organisée en emplacement pour canon lourd et d'un coup, à lui seul fermant le cul-de-sac, fit un gros paquet de prisonniers, plus le canon. On peut, sans rien dire de trop, annoncer que cette attaque a permis d'expérimenter plus efficacement un nouveau système de tank plus puissant et plus rapide que ceux employés sur la Somme et en Artois. Les nouveaux engins, terrifiants dans leurs effets, ont été avec les mines d'autre surprise de cette bataille des Flandres.

Dans un brouillard de poussières jaunes de noires fumées et de flocons d'or, vengeance après la lettre des marmites et des shrapnells ennemis, je viens, une fois encore pour atteindre Messines, de parcourir le champ de bataille. La crête en écumoire, les marais dispersés, la petite ville flamande, survivant par quatre pans de murs et quelques colonnes d'église, tout ce pèlerinage d'horreur classique, sous un bombardement acharné qui cherche à paralyser l'oeuvre de consolidation des vainqueurs, émeut, angoisse, mais évoque d'autres pareils effrois.

Par la double parallèle en dentelle qu'ouvrirent, en pleins trous, les tanks, à la suite des mulets bondissants, porteurs de longs obus arc-en-cielés, j'ai refait le

chemin de l'assaut pour revoir, en détail, au grand jour, avec leurs morts et leurs éboulis, les mines qui furent l'atroce aventure de ces combats. Que les âmes sensibles veuillent bien passer outre! La mort ne fut jamais plus hideusement triomphante. C'est à un chapelet de charniers que je me suis heurté.

L'OEUVRE DES MINEURS

Un officier mitrailleur, en observation sur la crête pour reconnaître et signaler les obus allemands à gaz qui éclatent sans bruit, me conta l'histoire de ces mines:

Voici près d'un an, on demanda dans les charbonnages de Newcastle et de Cardiff deux cents mineurs spécialistes des plus habiles à creuser les fosses et maîtres dans l'art des explosions.

Ils mirent environ six mois à créer le nouveau souterrain de sapes qui s'étendait sous un mille et demi jusqu'aux pentes de la crête. Ils creusèrent dix-neuf poches d'arrêt sous les dix-neuf plus redoutables forteresses de ciment armé, construites par l'ennemi.

Telle galerie, pour avancer, dut s'enfoncer jusqu'à 460 pieds. Un puits quadrangulaire, pareil à une cage d'ascenseur, fut alors ouvert, installé, bourré d'explosifs foudroyants, à raison de vingt-cinq tonnes par charge. Les réseaux électriques qui devaient apporter en une seconde la fatale étincelle étaient prêts à la fin de l'hiver. Depuis janvier, les troupes allemandes de première ligne vivaient, sans le savoir, sur un enfer assoupi.

Telle fut le patient labeur préparatoire. Le résultat, à l'aube du 7 juin, c'est cette convulsion de la vieille terre qui, vaste comme un cataclysme, surnaturelle, bouleversa la colline, combla les marais, fit surgir où était un bois des nappes d'eau

verte ou couleur de rouille, changea en un clin d'oeil, en même temps que l'histoire de deux années, la géographie millénaire des lieux... Les poches de marécages dorment désormais entre deux bancs du sol et la route hagarde que j'ai parcourue

puis lourdement ont retombé sur les tranchées, les fortins, et leur garnison, comme une dalle brisée de tombeau. Coup de grisou! Le nom revient aux lèvres quand on contemple le fouillis cendreau, les blocs léchés de poudre et les fissures remplies d'eau du paysage inexprimable.



Les troupes allemandes vivaient sur un enfer assoupi

avait parfois des élasticités de caoutchouc.

Les mines, en explosant, n'ont guère, à la manière de celles de Pozères, creusé de ces entonnoirs vertigineux qui font rêver. Ici, les masses cubiques de terre soulevées furieusement ont jailli, se sont crevassées comme sous un coup de grisou,

le corps aspiré jusqu'aux reins, apparaissaient noirs, flambés, hideux, les yeux sans cils et grands ouverts, la bouche pleine de terre cendreuse. J'ai vu un feld-webel, pareil à une cariatide en chair qui, la nuque appuyée à un roc de béton, couché en arc sur une autre pierre, agrippait de ses deux mains, presque transpa-

LE CHARNIER

On comprend, dès lors, que chaque emplacement de mine soit un charnier. Des rats, épouvantés, couraient entre les pierres et sur les lèvres des mares rouges. Des mouches à corselet d'acier bleu tournoyaient par essaims : ces bêtes qu'avait averties l'instinct survivaient seules.

Je n'ai jamais contemplé de tels morts. Les uns, noyés, s'enlizaient dans l'eau et les boues, face à terre, ou plantés par la tête, dressant leurs jambes convulsées encore chaussées de bottes. D'autres,, écrasés entre les moellons cimentés comme de misérable Samson, le matin du Temple, s'efforçaient de leurs doigts en crocs, de contenir l'avalanche mortelle. Beaucoup, jambes fauchées ou happés par les remous in-

rentes à force de lutte, l'air du ciel. Le vent de l'explosion avait rebroussé ses cheveux, qu'il portait longs. Son cou, comme sa figure, horriblement gonflé, lui prêtait un air d'hercule. Il témoignait d'une majesté macabre.

A quelques pas, deux soldats s'étreignaient comme un paquet humain. Ceux-là avaient dû être projetés avec l'énorme masse. Car, étendus, confondus, ils se nouaient librement l'un à l'autre, à la surface. Mais le plus jeune, dix-sept ans à peine, imberbe et rose, grimaçait sinistrement. La flamme avait dévoré la capote grise qu'il portait pour se garder du froid de la nuit et, capricieuse, dessinant son torse, s'était plu, par hachures régulières, à buriner la chair de ses flancs, comme sous les dents d'un peigne.

Douze heures après l'attaque, des bruits sourds se répétant dans ce qui restait d'un abri, inquiétèrent quelques hommes du ravitaillement, qui avertirent le quartier de la brigade. On opéra en hâte des fouilles. A cet instant, le champ de bataille rappelait plus encore les soirs de sinistre dans les charbonnages.

Quatre officiers allemands, blessés, se mouraient d'asphyxie. On les sauva. Depuis, sur la vaste crête, entre les explosions d'obus, les soldats de la relève prêtent l'oreille, pour essayer de surprendre, au long des grands charniers, ces cris de l'épouvante humaine, qui semblent venir de l'au-delà.

— o —

Un fermier vendit un poney à son fils qui demeurait à 25 milles. Par trois fois l'animal réussit à forcer deux clôtures qui entravaient sa liberté pour retourner à son ancien *home* où il fut élevé, franchissant seul, sans difficultés, les 25 milles qu'il eut à parcourir.

COMMENT ON DECOUVRIT LE CAFE

VERS le milieu du quinzième siècle, un pauvre Arabe qui traversait l'Abyssinie, accablé par la fatigue, s'arrêta dans un bosquet. Ayant besoin de bois pour cuire son riz, il coupa un arbre, couvert de baies.

Après avoir cuit et mangé son repas, le voyageur constata que les baies, à moitié consumées par le feu, avaient une odeur parfumée. Il en amassa quelques-unes et en les brisant entre deux pierres, constata que leur arôme avait considérablement augmenté.

En observant ce résultat, il laissa accidentellement tomber cette substance dans un récipient qui contenait sa provision d'eau. L'eau presque putréfiée eut aussitôt une senteur agréable. Il la goûta. Elle était excellente, parfumée, et en peu de temps le voyageur avait recouvré sa force et son énergie, de manière à pouvoir continuer son voyage.

L'Arabe, surpris du résultat, ramassa autant de baies qu'il put. Arrivé à Aden, en Arabie, il informa le mufti de sa découverte.

Cette interprète officiel de la loi mahométane était un fumeur d'opium incorrigible. Il était même, depuis nombre d'années, sous l'influence de cette drogue empoisonneuse. Il essaya une gorgée du liquide obtenu de ces baies rôties et retrouva sa vigueur perdue. Comme signe de gratitude à l'égard de l'arbre, il le nomma "cahuah" qui en Arabe veut dire *force*.

— o —

La lumière de la lune atteint la terre en moins de deux secondes; celle du soleil nous parvient en huit minutes et demie environ.

MEDECINS POUR GIRAFES ET ALLIGATORS

DES vaches portant des lunettes! Voilà qui paraîtra du plus haut grotesque. Et pourtant rien de plus véridique. Le fait existe et si vous voulez vous en assurer vous n'avez qu'à prendre un matin le train pour Moscou. Arrivé dans cette ville, vous prendrez un autre train qui vous conduira dans des steppes couverts de neige où vous verrez de fort belles vaches paissant tranquillement, les yeux recouverts d'une épaisse bande de cuir dans laquelle sont enchâssés de grossiers verres fumés.

Les vaches, en venant brouter les nouvelles pousses d'herbe traversant l'éblouissant manteau neigeux, étaient saisies d'aveuglement allant jusqu'à la cécité. Des cas de mortalité fort nombreux chez les bestiaux n'avaient pas d'autre cause.

Depuis l'emploi des lunettes, la mortalité s'est arrêtée et on affirme qu'une maison de Nijni-Novgorod a exécuté un jour une commande de dix mille paires de lunettes pour vaches!

Comme on le voit, la médecine trouve chaque jour de nouveaux emplois dans le monde des animaux. A côté des oculistes pour bovidés, il y a des docteurs pour lions. Un médecin du nom de Koos Marais, établi au Transvaal, ne pouvant, en présence de la robuste santé de ses compatriotes, trouver dans l'exercice de sa profession les ressources qu'il en attendait, résolut de gagner sa vie autrement. Le hasard le fit assister à la capture d'un lion vivant. C'est là un sport difficile et

dangereux. Le lion, chargé de liens, ficelé comme un saucisson, se défend encore furieusement.

Koos Marais eut l'idée de tirer sa trousses, et, armé d'une seringue de Pravaz, d'injecter au roi des animaux rongant son frein une forte dose de morphine. L'effet fut prompt. Le lion s'évanouit et les indigènes, dès lors, firent de lui ce qu'ils voulurent.

En présence de ce résultat qui simplifiait si heureusement leur dangereuse besogne, les chasseurs n'hésitent plus désormais à mander, au moment de leurs chasses, le médecin et sa seringue. Ajoutons que cette méthode, appliquée au rhinocéros, a donné les plus mauvais résultats. La morphine semble exalter la fureur de ce pachyderme et le docteur Koos Marais a dû s'en tenir au titre de médecin pour lions.

Il peut se produire aussi que, dans les jardins zoologiques, un pensionnaire tombe malade. C'est ce qui est arrivé, il y a quelques mois, pour la girafe du "Zoo" de Dublin. Elle donnait, depuis un certain temps, les symptômes les plus alarmants d'une "neurasthénie" portée au paroxysme. On attribua l'origine de sa maladie à une vive émotion. Pendant un orage, une bourrasque de grêle s'était abattue sur le toit de zinc de sa cabane. Or les naturalistes enseignent que la girafe est un animal timide et sans défense, malgré sa grande taille, et qui ne peut chercher son salut que dans la fuite. Ne pouvant fuir, la gi-

rafe de Dublin fut prise d'une attaque de nerfs. Depuis ce temps, elle manifeste une "phobie" de bruit qui suffirait à un spécialiste pour établir son diagnostic: c'est l'indice classique de la neurasthénie. Chez la girafe névropathe de Dublin, cette peur est telle qu'elle ne peut même pas supporter le craquement des souliers de son gardien et que celui-ci a dû prendre l'habitude de mettre des chaussons avant de l'aborder.

A la suite d'une consultation à laquelle prirent part les vétérinaires les plus autorisés et les princes de la science des maladies nerveuses, on avait décidé de traiter la patiente, selon la méthode actuellement en vogue, par des affusions tièdes. Mais on se heurta à une difficulté qui parut insoluble. La girafe est, comme on sait, un mammifère ruminant remarquable par l'allongement du cou, la brièveté du tronc et la hauteur des jambes. L'eau versée sur la nuque arrivait déjà froide aux vertèbres moyennes.

On essaya alors d'un traitement électrique qui ne fut pas plus efficace, la longueur du circuit nerveux donnant lieu à trop de résistance.

En fin de compte, les médecins ont résolu de soumettre la girafe à une cure d'isolement. Elle vient d'être placée dans un box écarté; on la suralimente, on lui fait observer le repos le plus complet et on espère ainsi que, prochainement, elle sera tout à fait rétablie.

Naguère, c'est sur un alligator que M. Scott, chirurgien vétérinaire de la maison Bostock eut à tenter une opération. M. Scott n'est pas le premier venu: il n'a pas craint, en effet, de remplacer par un oeil de verre l'oeil qu'un lion avait perdu dans une bataille avec un de ses camarades de captivité.

Deux alligators, donc, en étant venus "aux gueules" dans l'enclos appelé "la Jungle", l'un d'eux eut la mâchoire inférieure fracturée au cours du combat. On décida tout d'abord de mettre à mort l'animal blessé, mais, sur les instances du vétérinaire, M. Bostock consentit enfin à ce qu'on tentât une opération. La mâchoire endommagée fut placée sur une planche particulièrement solide, un pansement antiseptique fut appliqué et un sérieux bandage fixa le tout. Au bout de dix semaines, la mâchoire était recollée et notre saurien put reprendre ses ébats comme devant!

Lorsqu'il s'agit d'éléphants, l'intervention du chirurgien est plus malaisée encore. Et il faut s'entourer de mille précautions pour rendre inoffensif le puissant pachyderme. Un jour, un éléphant nommé Topsy, appartenant à un cirque, dut subir une opération intestinale. Topsy semblait comprendre qu'il allait souffrir, car il refusa obstinément de se coucher sur l'énorme matelas que lui avait préparé son cornac. Si docile d'ordinaire, on dut l'attacher solidement par les quatre membres et l'opérer debout. Il se laissa tailler, d'abord sans rien dire mais, à un moment, la douleur fut trop forte, et Topsy se prit à hurler désespérément.

En entendant ses cris, les trois autres éléphants, Eddy, Bell et John, qui se trouvaient non loin de là, et qui n'avaient jamais été séparés de Topsy, tirèrent avec fureur sur leurs entraves pour les rompre et courir au secours du malade. Leurs cornacs eurent toutes les peines du monde à les calmer. En revanche quand Topsy, muni d'un formidable pansement, fut ramené, languissant, à ses camarades, ceux-ci l'accueillirent avec joie et le caressèrent de leur trompe pour le consoler.

Parfois, chez ces grosses bêtes si difficiles à soigner, il arrive qu'on soit obligé d'en arriver aux moyens extrêmes. Lorsqu'il s'agit notamment d'affections pulmonaires, quoi qu'il en coûte pour son propriétaire, il n'y a plus qu'à abattre le pachyderme. Le cas s'est présenté au cirque Charles alors en représentation à Francfort. L'éléphant Dick, âgé de quatre-vingt-dix ans—ce qui est la fleur de l'âge pour ses congénères—atteint de pneumonie, fut conduit au jardin zoologique où les vétérinaires décidèrent de l'abattre.

On lui administra d'abord une dose d'une once de morphine, quantité suffisante pour assommer 70 hommes. Et Dick ne parut aucunement s'en apercevoir. On lui fit alors absorber un litre de vieux cognac pour le stupéfier en vue d'un nouvel essai de mise à mort. Dick s'en régala et fit le geste d'en redemander. Sur quoi on lui fit une injection de $\frac{2}{3}$ d'once d'acide cyanhydrique, quantité suffisante pour tuer à coup sûr douze cents hommes.

Aucun résultat n'ayant été obtenu, on lui injecta à nouveau une solution d'un sixième d'once de scopolamine.

L'éléphant commença à être agacé et brandit sa trompe pour saisir l'opérateur, s'il y eût réussi, on eût sans doute constaté que les vétérinaires résistaient beaucoup moins bien que les pachydermes aux forces destructives. Mais le médecin esquiva la trompe. Son accès de fureur passé, Dick, sur qui agissaient enfin tant et de telles drogues, tomba dans le coma. Et il rendit le dernier soupir à 8 heures du soir.

A quoi peuvent servir les dépouilles de l'éléphant? Il paraît que le tannage de la peau constitue une industrie profitable. Le procédé qu'on emploie est le procédé général, mais au lieu d'écorce de chêne

moulue, on se sert d'un fort extrait de tannin quelconque, qu'on fait agir pendant six mois. Quand la peau du géant est tirée de la fosse, elle a près de 2 pouces d'épaisseur.

Le cuir d'éléphant, comme celui du crocodile aux Etats-Unis, comme celui des grands ophidiens de l'Amérique du Sud, sert à la fabrication d'objets de luxe. Il se vend très cher. De cette peau, on fabrique également des tapis d'une grande originalité. Dans ce cas la peau, d'une solidité sans rivale, est simplement tannée et non corroyée. On fait l'impossible pour en conserver la couleur et l'aspect.

Quant aux organes de l'éléphant, coeur, foie, etc., ils sont d'ordinaire envoyés aux laboratoires zoologiques où ils servent de sujets d'étude.

Des oculistes pour vaches aux chirurgiens pour éléphants, on voit que la science vétérinaire n'est pas seulement ce qu'un vain peuple pense. Et ils ont droit à toute notre admiration, ces praticiens qui, sans peur, raccommoient les alligators et vaccinent les rois du désert.

— o —

LA RUE LA PLUS LARGE AU MONDE

On prétend que la rue, "*Unter den Linden*", de Berlin, est la plus large du monde. Elle a une largeur de 215 pieds.

Celle de "*Ringstrasse*", à Vienne a 188 pieds; le Grand Boulevard de Paris a 122 pieds et "*Andrassytrasse*" à Budapest atteint 155 pieds.

L'Allemagne a donc le record de la largeur de rues, comme elle a celui de la sauvagerie, de la barbarie et de la petitesse d'esprit.

— o —

Le Fromage à la Crème

Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS
EN POTS



LE PAQUET DE 12c

CHEESE

Hum... ! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté notre

BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

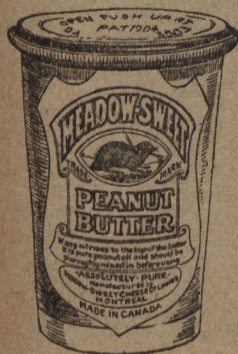
ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6, 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.



Bonbons Métalliques pour les Boches

Ces gravures nous représentent un obus de 12 pouces pour l'artillerie anglaise.

Il pèse pas moins de 2,900 livres et perce l'acier le plus dur du plus puissant navire de guerre à flot ou demantèle le fort le plus redoutable. Pour lancer ce projectile, qui vient à l'épaule d'un homme au-dessus de la moyenne, il faut plus de 666 livres de poudre sans fumée représentée par les six sacs, sur notre figure.

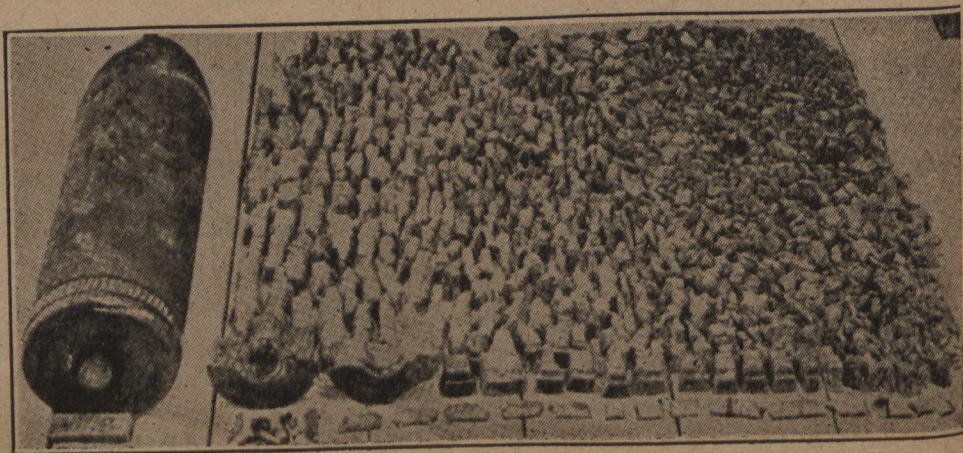
Quant à la charge intérieure pour faire éclater l'obus en de milliers de fragments il en faut 96 livres!

La deuxième gravure nous montre, du reste, l'obus de 12 pouces entier pris tel qu'il est après son éclatement.

La coiffe métallique entourant la fusée de l'obus est faite d'acier léger. Elle protège la fusée pendant que l'obus pénètre dans le but; c'est alors seulement qu'il éclate de toute sa force et puissance destructive!

La fusée est ainsi à l'abri du choc ce qui l'empêche d'être détérioré avant l'explosion.

Souhaitons qu'avec de tels engins la guerre finisse au plus vite en donnant aux alliés la plus belle victoire jamais remportée!



CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente! . . .

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon . . .

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements, depuis quelque temps déjà, il publie deux feuilletons au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

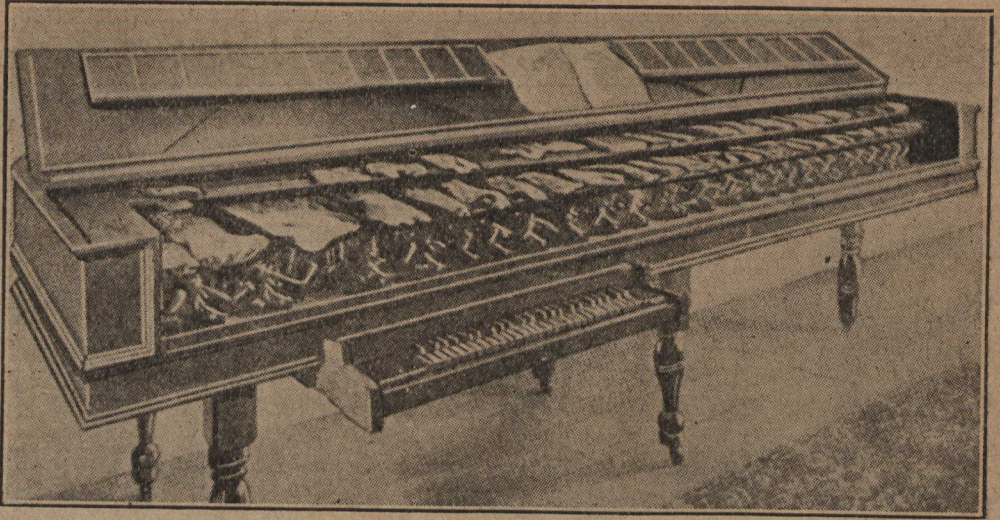
Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est : intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne : de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.



UN PIANO TOUT A FAIT CURIEUX

M^{ME} de Staël disait que : "la musique est une architecture des sons." En effet n'est-elle pas l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille? N'est-elle pas la science des sons considérés sous le rapport de la mélodie, du rythme et de l'harmonie? Par conséquent, si "tout chante dans la nature", l'homme n'a qu'à trouver le matériel qui produit les sons, et après les avoir bien cadencés, en former une musique harmonieuse.

On a souvent remarqué que des musiciens avaient trouvé le moyen de tirer de la musique des bouteilles, mais ce qui semble encore plus curieux, c'est l'histoire d'un amateur de musique, qui au moyen de pierre, est parvenu à fabriquer l'étrange piano que nous illustrons ci-contre.

Des pierres soigneusement choisies remplacent les cordes métalliques de cet instrument qui est beaucoup plus spacieux que le piano ordinaire. Cependant son clavier a la même apparence que celui de ce dernier.

Pendant 17 ans, l'ingénieux fabricant

a travaillé à construire son piano qu'il appelle : "rockophone". Les sons qu'il rend sont semblables en clarté et en résonance à ceux d'une cloche. On peut exécuter sur cet instrument n'importe quelle musique depuis le genre populaire jusqu'aux oeuvres classiques les plus difficiles.

Sans doute, des milliers de pierres ont été mises à l'essai avant de trouver les 43 actuellement en usage. En effet, chacune d'elle est d'origine volcanique et produit un son clair et limpide quand elle est frappée.

De courtes et étroites pierres constituent la partie du résonateur tandis que celles de la partie basse ont une longueur de 2 pieds par 1 pied de largeur.

Elles sont installées sur monture spéciale qui est à son tour frappée par des marteaux de bois, mis en opération par les notes du piano.

Si on le désire, on peut jouer ce piano avec des maillets tels que pour le xylophone. La valeur du piano est inestimable.

GRATIS POUR LES HERNIEUX

5.000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et orifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 5.000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de **Plapao sans frais** pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de **Plapao** maintenant ou dans l'avenir.

CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYÉ DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du **PLAPAO-PAD** est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé **Plapao** qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérant de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le **PLAPAO-PAD** a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement **Plapao-Pad** est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le **Plapao-Pad** fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le **PLAPAO-PAD** est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du **PLAPAO-PAD** qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"T" est l'extrémité du **PLAPAO** hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaires au **PLAPAO-PAD**.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force—

Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter **MAINTENANT** ce merveilleux remède gratuit. Et "**GRATUIT**" signifie **GRATUIT**—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du **Plapao** ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du **Plapao** avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

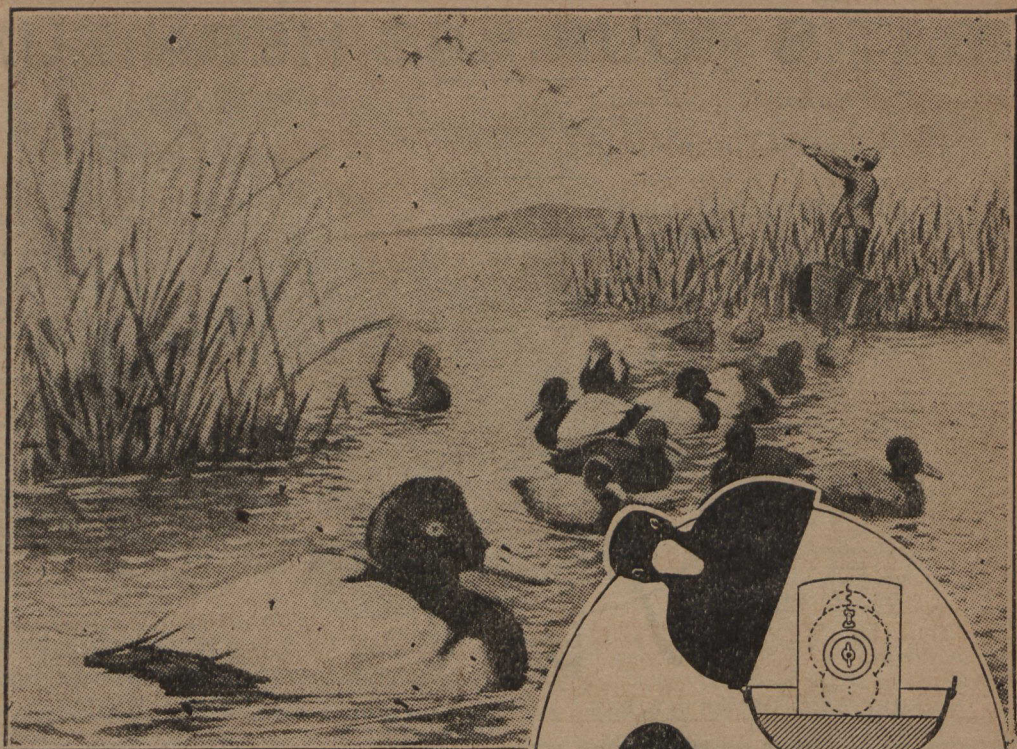
5.000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez **MAINTENANT**.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.

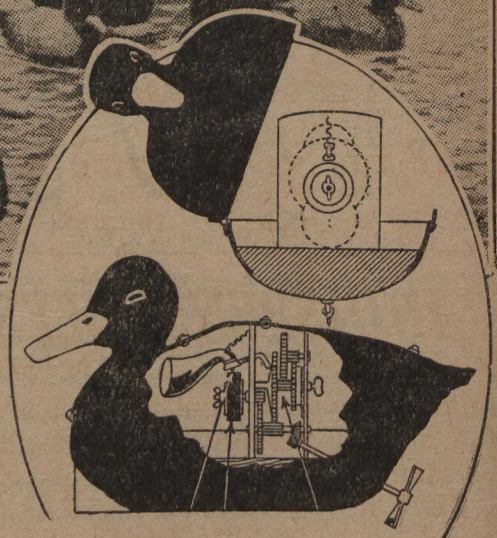
Pour un essai gratuit du **Plapao** et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom
Adresse

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de **Plapao**.



Des canards automates qui ne sont pas... aux tomates



LA chasse est née avec l'homme; dès la première heure il dut se défendre contre de terribles ennemis. On peut donc se figurer quelle somme de ruse et d'intrépidité, nos lointains ancêtres ont dû dépenser dans leurs luttes contre les animaux féroces avec leurs armes du silex.

Les Egyptiens furent les ennemis de la gazelle, des boeufs sauvages; les Grecs et les Romains s'adonnèrent avec passion à ce genre de sport; les français donnèrent une grande importance à la chasse au faucon sous les Valois et sous les différents

rois qui régnèrent jusqu'à Louis XIII.

Le Canadien, plus jeune, aime aussi la chasse aux chevreuils et particulièrement aux canards sauvages, qui abondent sur nos lacs et fleuves. Cette passion de la chasse l'a rendu même parfois ingénieux. Souvent, il découvrira une manière particulière d'attirer ces oiseaux à la portée de son fusil.

Tout dernièrement un chasseur a inventé des faux canards sauvages qui "cardent" et qui nagent merveilleusement et le résultat a été très satisfaisant. Il

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Persa.

ont pour effet de déve-
lopper le buste, de cor-
riger la maigreur exces-
sive, de supprimer le
creux des épaules et
d'effacer les angles dis-
gracieux qui départent
une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la botte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILULES
PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis
enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résul-
tat, n'employez que des articles de première qualité.
Tordeuses à torchons, de plancher, depuis

\$1.75 à	\$3.00
Torchons à plancher, 25c à	50c
Torchons avec manches, 35c à	90c
O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à	\$1.00
Poli à meubles	25c
Epoussettes en plumes, depuis 50c à	\$1.50
Paillassons en acier, le pied carré	65c
Paillassons en cuir, depuis	\$1.75
Paillassons en coco, depuis	\$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées,
seaux, etc.



L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMITÉE

52 BOULEVARD ST-LAURENT

TEL., MAIN 1914

s'agit, plus ou moins de canards, munis à l'intérieur d'un appareil phonographique qui est monté au moyen d'un ressort. Quand les oiseaux sauvages entendent cette musique, ils sont attirés vers elle comme les mouches le sont par la lumière, et le chasseur qui est caché dans les roseaux voisins, n'a qu'à les tirer pour faire une excellente chasse.

Ce canard musical et nageur est composé d'un appareil de phonographe, tel que décrit dans l'illustration ci-contre. Il peut nager sur l'eau au moyen d'une hélice et d'un gouvernail, mis en mouvement par un ressort, dans n'importe quelle direction désirée par le chasseur.

Le faux-canard est composé de deux parties; le fond et la surface, qui peut être ouverte pour le réparation ou le nettoyage de l'appareil. Un mécanisme d'horloge met en opération l'hélice et la boîte de résonance du phonographe.

On emploie un cylindre ou un disque en guise de record. Une came contrôleuse empêche l'aiguille d'agir à certains intervalles, de telle sorte que les appels ou les cris sont intermittents.

Quel est l'homme imitant assez bien le canard pour enregistrer le record phonographique qui attire le canard dans le piège? nous ne le savons pas encore. Peut-être se trouvera-t-il un de nos lecteurs qui nous le dira. Nous lui serions très obligés et à plus forte raison sera-t-il généreusement récompensé, s'il confiait sa découverte aux amateurs de chasse.

— o —

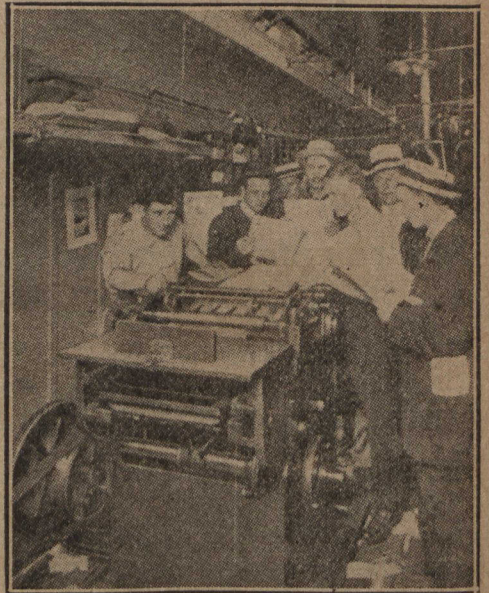
UN JOURNAL AMBULANT

PARMI les journaux parus au cours de ces dernières années, il n'en existe pas, dont la publication soit plus singulière que celui que nous illustrons ci-contre.

L'endroit de sa publication était sur un convoi spécial qui faisait le trajet entre St-Paul, Minnesota et Spokane, Washington.

Un atelier d'imprimerie complet, comprenant des cabinets de types, et une linotype était installé dans le char à bagages.

Les rédacteurs, qui étaient choisis par les gérants du char touriste, faisaient leur ouvrage dans le char parloir, tandis que



L'imprimerie ambulante.

le journal était imprimé dans le char aux voyageurs, chaque jour.

La presse en usage était une machine très perfectionnée, ou dernier modèle.

Où les reporters prenaient-ils leurs nouvelles? Dieu le sait! On a cependant raison de croire que la télégraphie remplaçait le système de "reportage" ordinaire.

Qu'importe, on peut dire que ces journalistes faisaient du service ambulante, ce qui a peut-être son point agréable à celui qui aime les aventures.

— o —

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM
DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS**



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratifs. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine
de 2 à 5 p.m.

Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p.m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353



LES PREMIERES VUES ANIMEES

LES vues animées doivent leur existence à une expérience faite dans le but de démontrer qu'une pièce de monnaie peut être vue des deux côtés à la fois.

En 1826, Sir John Herschel, demanda à son ami, Charles Babbage comment il pourrait faire voir les deux surfaces d'une pièce de monnaie en même temps. Babbage lui répondit, en tirant de sa poche, une pièce de monnaie et en la plaçant devant un miroir.

Sir John ne fut pas satisfait, plaça une pièce de monnaie qu'il fit tourner sur la table, et prétendit que si l'oeil est placé à niveau avec une pièce roulante, les deux côtés peuvent être vus, à la fois.

Babbage fut tellement étonné de l'expérience, qu'il en fit part, dès le lendemain, à son ami le docteur Fitton, ce dernier fit un modèle tournant qu'il mit en opération.

Sur un côté du disque, il dessina un oiseau, et sur l'autre une cage vide. Quand le disque accomplissait une révolution sur un fil de soie, l'oiseau apparaissait comme dans la cage.

Ce modèle démontrait la persistance de la vision, de laquelle toutes les vues animées dépendent, pour produire l'effet nécessaire.

L'oeil retient l'image de l'objet vu pour une fraction d'une seconde, après que l'objet a été enlevé. Ce modèle fut appelé le "thaumatrope".

Vint ensuite, "le Zoétrope" ou "la roue de la vie". Un cylindre était perforé de

séries de fentes; au centre du cylindre, étaient placés des dessins représentant des danseurs. Sur l'appareil que l'on tournait tranquillement, les personnages semblaient se mouvoir, à travers les entailures.

Les premières représentations systématiques ou d'hommes ou d'animaux furent préparées par Edward Maybridge en 1877. Le bioscope et le cinématographe suivirent après.

— o —

L'ORIGINE DU MOT "HOURRA!"

L'EXPRESSION familière "Hourra" est probablement une corruption du mot, "Tur-aié (Thordair), le cri de batailles des anciens habitants de la Scandinavie.

Quelques philosophes prétendent, cependant, qu'il derive du mot slave "Huraj" qui signifie: "Au Ciel".

Dans l'Inde et au Ceylon, les mahométans activent leurs éléphants en leur criant continuellement "Ur-re-re".

Les Arabes et les conducteurs de chameaux turcs, en Palestine et en Egypte font avancer leurs animaux en criant: "Ar-re! Ar-re!"

Les Maures de l'Espagne conduisent leurs mules en répétant: "Arre".

En France, le chasseur excite ses chiens en leur criant: "Hare! hare!" tandis que les pâtres irlandais et écossais emploient le mot: "Hurrish! hurrish!" pour conduire leurs troupeaux.

Ne contient pas d'Alun



NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
**CELEBRE POUDRE
A PATE**

**COOK'S
FRIEND**

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

**LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE**

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à
Montréal par

W. D. McLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Éditeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs de peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

POURQUOI CES ANTENNES QUI SEMBLANT D'AUCUNE UTILITE ?

LES insectes, qui constituent cette classe d'animaux articulés ou arthropodes, se caractérisent essentiellement par leurs membres, qui sont toujours au nombre de six.

Les naturalistes, cependant, les considèrent comme les être les plus difficiles à comprendre, à cause de certains appendices, que l'on appelle antennes, au nombre de deux, de formes très variables et qui sont fixées près des yeux. La science n'a pu encore trouver la nécessité réelle de ces appendices, chez les insectes.

Un de ces curieux animaux articulés, est un insecte qui vit sur les plantes dans le sud de l'Amérique. Il se fait remarquer



Un hanneton du Mexique.

par deux étranges antennes, qui sont placées de chaque côté de la tête. Après une

sérieuse observation, on constate que ces appendices ne constituent qu'une entrave à la liberté du vol de cet insecte.

Dans cette même région, on trouve le



Un papillon d'Afrique.

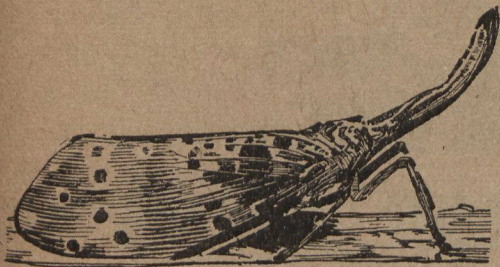
scarabée sauvage, qui a une tête étroite excèsivement longue, plus longue même que le reste du corps, et qui est cependant munie de deux antennes démesurées.

Les magnifiques insectes névroptères du sud de l'Europe se font remarquer par deux appendices, dont les extrémités sont très aiguës, et qui sont éloignées en sens inverse à une distance de six fois la longueur de leur corps.

L'insecte mâle, qui vit dans les buissons de l'Amérique Centrale; le suceur de sang qui rend la Nubie inhabitable pour trois mois de l'année; l'insecte des bois de l'Ecosse dont les appendices sont quatre fois plus longs que le corps, sont tous trois munis d'antennes démesurées, qui ne semblent leur être d'aucune utilité.

Alors, si tout ce qui a été créé doit être à la gloire du Créateur, comment aura-t-il pu donner à ces insectes des antennes qui ne seraient d'aucun besoin ?

Ceci serait invraisemblable. La seule solution plausible est que ces monstruosités anatomiques, constituent un appareil par lequel les insectes communiquent en-



Une mouche à feu, dont les antennes sont un mystère pour les naturalistes.

tre eux de la même manière que l'homme peut communiquer au-delà des mers, au moyen de la télégraphie sans fils.

— o —

LA PECHE PAR TELEPHONE

Un Norvégien a inventé un moyen de trouver la cachette des poissons. Pour obtenir des résultats, il a fait l'acquisition d'un microphone, qui enregistre les moindres mouvements du poisson.

Il enfonce son instrument dans l'océan, qui est attaché à un fil, qui lui-même est lié à un téléphone, installé dans une barque à pêcher ordinaire.

Alors, les harengs, les morues et les maquereaux qui passent par milliers dans l'eau, produisent un bruit qui est entendu par le pêcheur qui est attentif au téléphone. Ce dernier alors peut lever ou baisser ses filets à volonté et en retirer des quantités énormes de poissons.

— o —

LES FEMMES DE CUBA

Les femmes de Cuba, en général, sont très élégantes et ont la figure très arron-

die. Celui qui cherche en elles la beauté d'expression, peut difficilement la trouver, parce qu'elles sont rarement joyeuses.

Les cheveux, objets de leur gloire, sont d'un bleu noir, naturels aux filles de l'Europe et de leurs descendants; quelquefois cependant la femme de Cuba est une blonde.

Cette femme est souvent épouse à 12 ans et mère de famille à 19 ou 20 ans.

Très belle quand elle est jeune, en vieillissant elle devient maigre et sèche ou grasse et lourde.

Quelque soit la pesanteur qu'elle obtienne, ses yeux ne s'assombrissent jamais. Malgré les misères de la vie, ils demeurent grands, lumineux et noirs

— o —

LES PLUS VIEUX BILLETS DE BANQUE

Les plus vieux billets de banque du monde furent émis en Chine, vers 2697 avant Jésus-Christ.

Ils ressemblent à ceux qui sont actuellement en circulation. Ils portent le nom de la banque, la date de l'émission, le numéro du billet, la signature de l'officier qui les émis et le montant en chiffres et en lettres.

A la partie supérieure de ces curieux billets de banque, on peut lire la sentence philosophique suivante: "Produisez tout ce que vous pourrez, dépensez avec économie".

Le billet était imprimé en encre blanc, sur du papier fait au fibre de murier.

Un de ces billets de banque, portant la date équivalente à 1399 avant Jésus-Christ, a été conservé et fait partie du Musée Asiatique de Saint-Petersbourg.



Voilette Pare-Brise

Idéale pour l'Auto.
Protège la figure contre la poussière et le vent, tout en respirant librement. Munie d'une attache spéciale. Se porte avec ou sans chapeau.

— 0 —
En marquisette, chiffon et voile, et dans toutes les nuances.

Clear View
PLUMMER
wind & Dust Proof

EN VENTE PAR

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval, }
Ottawa, le 11 mai 1917. }

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

LE CHIEN A SIX SENS



Il est reconnu que l'homme à cinq sens. Sur ce point, on prétend que le chien lui est supérieur, puisqu'il en a six. Quel est le sixième sens? c'est ce qui intrigue les plus grands savants. Il est plus de nature délicate que le sens usuel de l'odorat.

Il est très possible à un chien de suivre son chemin à travers une foule et d'y retrouver son maître. Pour parvenir à cette fin, le chien use de son odorat, et d'une autre qualité particulière.

On cite des cas où des chiens, après avoir fait de longs voyages sur un train, ont été perdus temporairement dans leur nouveau séjour et finalement ont retrouvé leur demeure primitive. Tel est le cas d'un chien qui avait été laissé à Québec et qui est revenu de lui-même à Montréal.

Comment le chien peut-il retrouver la route qui le conduira chez son maître. C'est là, la raison de la possibilité du sixième sens, que les savants n'ont pas encore qualifié.

Quand le chien aura appris à parler, il nous le dira, peut-être, lui-même. En attendant, contentons-nous de constater.

— 0 —

Les romains avaient pour coutume de présenter un jonc, comme cadeau d'anniversaire de naissance. Les gladiateurs en portaient aussi. Ils en faisaient usage pour frapper fatalement leurs adversaires. Les romains avaient aussi leurs jones magiques où leurs amulettes. Sur ceux-ci étaient gravés une ou plusieurs étoiles, où la tête d'Anubis, ou le signe du Zodiaque, ou un pied humain.

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats du Printemps ;
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

FEUILLES DE LIÈGES

Nous n'apprendrons pas à nos lecteurs que le liège est une matière particulièrement précieuse, qu'il n'est pas très, comode de remplacer pour les nombreux usages que l'on en fait. Ils savent qu'on en fabrique des bouchons de tous genres, des plaques diverses, certaines de ces plaques s'appelant même feuilles de liège ; mais ici le mot est fort exagéré.

Ces feuilles ont normalement une épaisseur de plusieurs pouces, c'est du liège en feuille, mais ce ne sont point des feuilles de liège. Or, on peut bel et bien tirer de véritables feuilles très minces, au moins aussi minces qu'une feuille de papier ordinaire, de cette substance qui paraît cassante tout en étant élastique.

À côté de ces feuilles de liège, la semelle de liège que l'on met dans les pantouffles et les chaussures est d'une épaisseur considérable; de même aussi, le revêtement de liège dont on garnit intérieurement les casques coloniaux ou certains chapeaux.

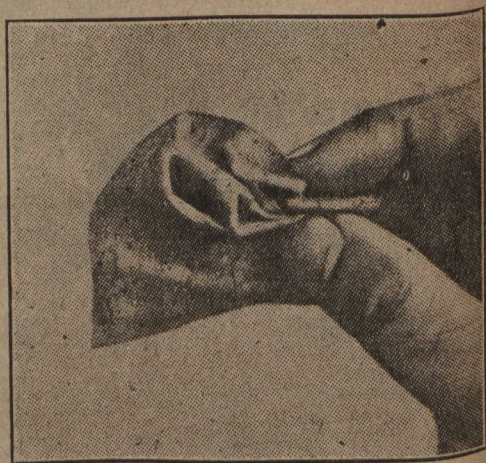
Ce papier liège, comme le désignent généralement les fabricants, c'est du liège que l'on traite de façon à en enlever les matières incrustantes et particulièrement dures qui le rendent tout à fait cassant.

Il est, bien entendu, refendu en feuilles à l'aide de machines, de dispositifs spéciaux coupant comme des rasoirs, suivant l'expression vulgaire, mais très vraie; de sorte que le papier liège se présente sous l'épaisseur d'un dixième $\frac{1}{2}$ pouce à peu près.

Ce papier liège, qui se fabrique aujourd'hui de façon courante, sert notamment

dans la confiserie à recouvrir les produits divers de cette industrie; il remplace avantageusement la feuille d'étain, qui est d'un prix trop élevé, et qui souvent se colle de façon déplorable à l'article, aux confiseries qu'il s'agit d'envelopper.

Le liège est surtout précieux pour arrêter l'humidité, et celle-ci est l'ennemie des confiseries. On emploie également ce papier liège dans les manufactures de tabacs, pour envelopper les cigares de



Feuille de liège froissée entre les doigts.

choix; c'est lui qui sert à former une sorte de bande isolatrice au bout des cigarettes, de manière que le papier ne colle pas aux lèvres.

On est arrivé également à doubler certaines étoffes de ces minces feuilles de papier liège, que l'on colle sous l'étoffe au moyen d'une colle toute spéciale. On obtient de la sorte des tissus imperméables

qui remplacent avantageusement le tissu caoutchouté; ils laissent passer l'air tout en arrêtant l'eau et l'humidité.

La consommation de ce papier liège est énorme et elle augmente tous les jours. C'est par millions tous les mois que se consomment ces feuilles de liège, si minces qu'elles s'envolent pour ainsi dire au vent; nous devons ajouter que leur fabrication exige des machines tout à fait de précision, d'une grande délicatesse de conduite, et que le prix de vente de ce papier liège est relativement élevé, à raison de sa difficulté de fabrication. Les feuilles d'une grandeur de 7½ pouces sur 5, se vendent généralement \$4.00 le mille, même en qualité un peu inférieure; mais il faut tenir compte aussi que, dans cette fabrication, il se produit un énorme déchet. Dans une balle de liège pesant 206 livres bruts, par exemple, et coûtant

\$40.00, c'est tout au plus si l'on trouve 120 livres de liège surfin approprié à la fabrication du papier liège.

Pour fabriquer ce papier, on commence par découper les morceaux de liège en plaques d'une épaisseur de 1 pouce et au format de 7½ pouces sur 5; chacun de ces morceaux est appelé un patron: il est refendé au dixième de la millième partie d'une verge et va donner environ 60 feuilles bonnes à livrer à la vente après triage. Les 120 livres de liège surfin trié donneront à peu près 48,000 feuilles de ce papier.

Nous mettons sous les yeux du lecteur une feuille de papier liège (pliée et froissée entre les doigts), la photographie montrant parfaitement la minceur et la flexibilité invraisemblables de cette matière si peu connue sous cette forme.

— 0 —

LE DEFRIQUEUR

*Issu des immortels pionniers d'autrefois,
Robuste et courageux comme l'étaient ses pères,
Qui bravaient l'Iroquois jusque dans ses repaires,
Un jeune bûcheron s'enfonce sous les bois.*

*Loin des toits orgueilleux et des pompeux pavois,
Loin des bruits incessants des grands flots populaires,
Il se taille un domaine, et durant de longs mois
Plonge la hache au flanc des arbres séculaires.*

*Quand un pan de forêt est tombé sous son fer,
Le défricheur y fait courir un feu d'enfer,
Qui dévore rameaux, mousses, racines, herbes...*

*L'homme est épouvanté de son oeuvre de mort;
Mais il sourit bientôt, libre de tout remords,
En voyant devant lui rayonner l'or des gerbes.*

W. CHAPMAN.

L'ORIGINE DES PREMIERES ARMEES

LA première armée d'Europe, sur pieds, formée en l'année 385 avant Jésus-Christ, par Philippe, père d'Alexandre le Grand, fut celle de Macédoine.

Elle fut la deuxième au monde, ayant été précédée par celle de Sesostris Pharaon d'Egypte, qui organisa une caste militaire, vers 1600, avant Notre-Seigneur.

Les armées modernes furent celles des janissaires turcs qui furent équipés et complètement organisés vers 1367.

Un siècle, plus tard, la France fut la première de l'ouest de l'Europe, qui organisa une armée sous Charles VII, en forme de compagnies d'ordonnance, composées de 9,000 hommes.

La rivalité obligea les autres nations à adopter de semblables moyens de défense.

En Angleterre, Cromwell forma une armée qui fut dissoute sous Charles II, à l'exception de quelques régiments appelés "Guards on Household Brigade". Ce fut le noyau de la présente armée anglaise.

— o —



EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A L'INSTITUT 144 RUE STE-CATHERINE EST Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

QUAND VOUS DEMENAGEZ

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicatâ.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.

Nos clients disent que,
lorsque nous nettoyons
un vêtement, c'est une
superbe fraîcheur que
nous lui rendons.

Déchaux Frères,
Experts Nettoyeurs
Français

TEL BELL EST
51-52 et 301

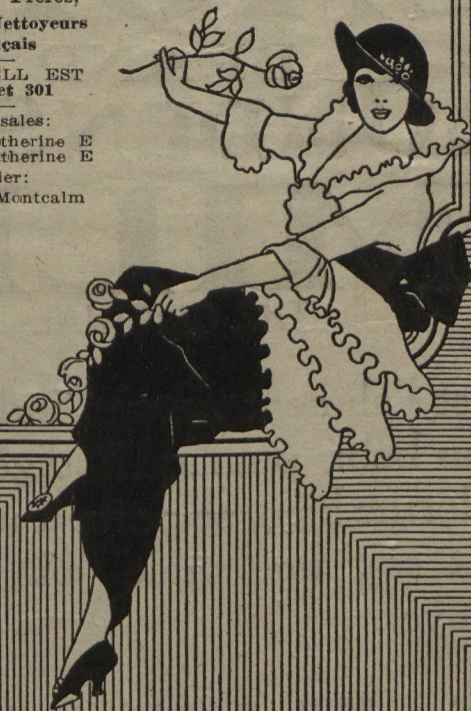
Succursales:

197 Ste-Catherine E

710 Ste-Catherine E

Atelier:

661 rue Montcalm



Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal